Le roman des grandes existences — 22

LA VIE HÉROÏQUE ET GLORIEUSE DE CARPEAUX

par

GEORGES LECOMTE
de l'Académie française

Librairie Plon Paris

P. Fusco
occasion
episc
738949.5
15

Il a été tiré de cet ouvrage :

12 exemplaires sur papier de Chine, dont 10 exemplaires numérotés de 1 à 10, et 2 exemplaires hors commerce, marqués H. C. ;

36 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 30 exemplaires numérotés de 11 à 40, et 6 exemplaires hors commerce, marqués H. C. ;

120 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 41 à 160.

450 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 161 à 610.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

22

LA VIE HÉROÏQUE ET GLORIEUSE DE CARPEAUX

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

Les Cartons verts..... Un volume.
Les Valets..... —
L'Espoir..... —
Les Hannetons de Paris..... —
Bouffonneries dans la tempête. (Les Hannetons de la guerre.)..... —
Le Veau d'or..... —
La Maison en fleurs..... —
Suzeraine ..... —
Le Mort saisit le vif..... —
La Lumière retrouvée..... —

(Librairie FASQUELLE).

ESSAIS

La Vie amoureuse de Danton. Un volume. (Librairie FLAMMARION.)
Clemenceau. Un volume. (Librairie FASQUELLE.)
Lamartine. Un volume. (Librairie CHAMPION.)
Les Lettres au service de la Patrie. Un volume. (Librairie FASQUELLE.)
Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent. Un volume. (Librairie FASQUELLE.)
Les Allemands chez eux. Un volume. (Librairie ALBIN MICHEL.)

HISTOIRE DE L'ART

L'Art impressionniste. Un volume. (Chez CHAMEROT et RENOUARD.)
Camille Pissarro. Un volume. (Chez GEORGES BERNHEIM jeune.)
Armand Guillaumin. Un volume. (Chez GEORGES BERNHEIM jeune.)
Albert Besnard. Un volume. (Librairie NILSON.)
J.-F. Raffaëlli. Un volume. (Librairie RIEDER.)
Auguste Delaherche. Un volume. (Librairie RIEDER.)
Le peintre Louis Charlot. Un volume. (GEORGES PETIT.)

THÉATRE

La Meule. Un volume. (Librairie STOCK.)
Mirages. Un volume. (Librairie CALMANN LÉVY.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1928.

GEORGES LECOMTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIE HÉROÏQUE ET GLORIEUSE DE CARPEAUX

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1928 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

A MON AMI,

le poète

LÉO LARGUIER

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lavieheroiqueetg00leco

LA VIE HÉROÏQUE ET GLORIEUSE DE CARPEAUX

I

Le 11 mai 1827, à Valenciennes, — patrie de Watteau, le grand et charmant peintre-poète des fêtes galantes, — naissait, dans un quartier populaire, au fond d'une maison bien humble de la rue Delsaux, que désignait une pittoresque enseigne : *A l'ancien savetier*, l'enfant qui deviendra le puissant et délicat sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux.

Son père était un rude maçon, lui-même fils de maçon campagnard, et déjà chargé d'une famille nombreuse qui devait encore s'accroître de nouvelles bouches à nourrir. Dentellière tant qu'elle fut jeune fille, sa mère abandonna les fuseaux pour mettre au monde cette nichée et la faire vivre dans un pauvre intérieur qui absorbait toutes ses forces.

Les témoins qui, au bureau de l'état civil, signèrent la déclaration de naissance, étaient de très petites gens : l'un manouvrier, l'autre employé au

greffe. Cet entourage de travailleurs et d'employés modestes indique la condition de cette famille et l'atmosphère où, courageusement, elle s'augmentait.

Quarante-huit ans plus tard, le 12 octobre 1875, ce fils et petit-fils de maçons, quatrième enfant d'un couple qui devait en avoir huit, mourait en pleine gloire et pourtant combattu jusqu'à son dernier souffle, après s'être révélé le plus grand sculpteur du dix-neuvième siècle avec son maître Rude, le génial auteur du *Départ des Volontaires*. Si jeune il s'en allait, après avoir donné à la France des chefs-d'œuvre de vie, de frémissement, de puissance et de grâce : *Ugolin*, *la Flore*, *la Danse*, *la Fontaine du Luxembourg*, et toute une floraison de délicieuses statuettes. de jolis groupes, de bustes saisissants qui auraient suffi à la célébrité d'un autre artiste.

Très aimé de Napoléon III, qui eut le mérite de comprendre l'originale beauté de son œuvre et de soutenir son effort sans cesse contrarié, hôte très fêté des Tuileries et de Compiègne, marié par les soins de l'impératrice à la charmante fille d'un général portant un beau nom de l'aristocratie française, officier de la Légion d'honneur à une époque où ce grade était une haute récompense, cet enfant d'ouvriers qui, laborieusement, dignement, s'était élevé si haut dans la société de son temps comme dans son art, fut un créateur malmené, puis, sous la morsure d'une maladie suppliciante, pendant les dernières

années de sa courte existence, le bourreau et le martyr de lui-même.

Pauvre et dure au début, sans cesse tourmentée même aux heures des plus splendides réalisations, effroyablement douloureuse vers la fin, la vie de Carpeaux fut un héroïque et glorieux calvaire.

Pas un de ses émouvants chefs-d'œuvre qui n'ait été une âpre bataille ! Carpeaux, si joyeux de créer, n'a enfanté que dans la souffrance. Pas un de ses triomphes d'artiste, de ses bonheurs d'homme, qui n'ait été payé soit d'injustice ou même d'injures, soit de tortures physiques et morales ! Carpeaux qui, dans son obstiné, dans son ardent appel à l'amour, avait toujours rêvé d'un foyer de tendresse, saccagea, sous de pernicieuses influences abusant de son état morbide, les éléments de bonheur qui tardivement s'étaient offerts à lui.

Sa seule allégresse fut dans le travail. Jusqu'au bout, il modela, dessina, peignit. Hurlant sous la griffe du mal, presque à la veille de sa mort il sculpta le masque de sa douleur ! Par ce stoïque besoin de créer il a presque justifié le mot de David d'Angers qui est un bel hommage à l'auteur de *la Flore :* « On aurait coupé la tête de Carpeaux que ses mains sculpteraient encore ! »

C'est le drame de cette existence pathétique et mal connue que je voudrais faire revivre dans le rayonnement des œuvres splendides qui la dominent en l'illuminant.

Mais il m'a semblé qu'on en saisirait mieux la beauté tragique si, avant d'en conter les péripéties, je faisais tout de suite apparaître le contraste entre les humbles origines de ce grand homme et les sommets auxquels, par son génie et malgré tant de traverses, il se haussa dans la vie comme dans son art.

Fier et digne autant qu'opiniâtre, bon, généreux, charitable autant que passionné pour la création des belles formes expressives, Carpeaux a, malgré ses mérites et ses vertus, beaucoup souffert et fait souffrir.

Mais quelle magnifique œuvre d'amour, de jeunesse, de vie et de bonheur il nous a léguée pour notre enchantement! Encore n'eut-il que vingt années de production dont les dernières furent presque stérilisées — sauf deux ou trois statuettes — par la douleur physique et par les tracas moraux, par le désarroi d'une vie errante que, sans la moindre apparence de raison, il s'était infligée à lui-même.

Que de convulsions, de misères, de déchirements sous cette gloire de grand artiste sensible et en vibration perpétuelle! Il est mort sinon plein de forces, du moins plein d'idées et de projets. Ses admirables carnets où, jusqu'au bout, il dessina tant de prestes croquis, attestent la fécondité de son imagination et son merveilleux sens de la vie en mouvement. Nous jouissons de la beauté qu'il a donnée au monde. Mais quelles émotions et quels

plaisirs ne lui devrions-nous pas si, au lieu de nous être arraché à quarante-huit ans, il avait pu, un quart de siècle encore, créer joyeusement dans la pleine maîtrise de sa force et de son expérience, avec la liberté et l'audace que la gloire permet !

Si magnifiquement laborieuse et féconde qu'ait été l'existence de ce puissant créateur d'émouvantes figures, ce n'en est pas moins une vie consumée par la flamme intérieure et tronquée par la souffrance.

Quand même, quelle belle vie !

J'en ai indiqué les humbles origines et la cime radieuse, atteinte en bien peu de temps, à coups de chefs-d'œuvre.

Suivons-en les étapes pittoresques, saisissantes, dramatiques, qui sont plutôt les épisodes d'une longue bataille ininterrompue, dans la tempête et la douleur.

Elles font aimer davantage ce possédé ardent, honnête et sincère, ce torturé courageux et charitable, cet homme de génie au grand cœur.

II

La casquette sur le coin de la tête, le col et le sommet de la poitrine à l'aise dans la chemise entr'ouverte, sa veste rejetée sur l'épaule, le père de Carpeaux est parti vers l'un des chantiers de Valenciennes où, marteau, fil à plomb et truelle en main, il aligne les pierres et les assemble par le mortier. Lorsqu'il revient aux heures des repas, ses habits sont poussiéreux et tachés de blanc. Ses gros souliers crissent lourdement sur le parquet rugueux ou sur le carrelage, déchiqueté par les clous de toutes les chaussures qui incessamment l'égratignent.

En son absence, la mère, dont les doigts se sont déshabitués du fin travail de la dentelle, balaye, frotte, essuie. Tandis que les couvertures, les draps et l'édredon, bossué par l'appuie-main, prennent l'air à la fenêtre, elle lave, peigne, habille les enfants qui jacassent, jouent, interrogent. Elle recoud leurs hardes, rajuste des boutons. Puis, laissant les plus petits dans leur berceau sous la garde des aînés, elle court jusqu'au marché le plus proche pour les achats de la journée. Tenant d'une main le panier aux provisions, elle donne l'autre à celui de ses bam-

bins qui l'accompagne et qui s'agrippe à sa jupe pendant qu'elle marchande.

A peine débarbouillés, vêtus et solidement lestés de la soupe matinale, les plus grands se sont échappés vers les places voisines où la marmaille galope et gaiement s'égosille : celle où se tient la foire, celle où la foule s'empresse autour du tir à l'arc. Dès qu'ils peuvent être inscrits à quelque école, ils y vont en gambadant et musant.

Alors, plus tranquille, la ménagère est à l'aise pour éplucher les légumes et préparer l'humble fricot dont pommes de terre et choux rouges sont les plus habituels aliments. Menu bien monotone, que longtemps après Carpeaux se rappellera avec lassitude et dégoût. Habile et laborieux ouvrier, le maçon gagne régulièrement de bonnes journées. Mais tant de bouches à nourrir et de jeunes corps à vêtir ! On n'est certes pas malheureux, on mange à sa faim et même copieusement. Mais il faut bien chercher l'abondance la moins coûteuse.

Parfois, lorsque sa tâche est terminée, tandis que les tout petits jasent, rient aux anges dans leur berceau et que sur le fourneau le rata mijote, peut-être la mère de Carpeaux a-t-elle quelques minutes pour se recueillir en tricotant ou reprisant des bas, pour penser à l'avenir de ses enfants et demander à Dieu de les protéger.

Car elle est pieuse et élève pieusement ses petits. Près du lit où elle les a mis au monde, un crucifix

se détache sur un rameau de buis. Et c'est chez les frères de la Doctrine chrétienne, d'abord rue des Ursulines et ensuite impasse des Cardinaux, que, dès qu'ils peuvent marcher, ils vont apprendre leurs lettres.

Jean-Baptiste Carpeaux, le futur sculpteur — qui, à l'église Notre-Dame, avait été baptisé sous le nom de Jules et qui, durant toute sa jeunesse, n'en connaîtra pas d'autres — s'y rend aussitôt qu'il est en âge de se moucher et de garder en mémoire les bribes du moindre enseignement. Un frère à lunettes lui montre l'alphabet et l'initie à l'art de tracer des bâtons. Maigriot, pâle avec deux larges yeux ardents sous un grand front pensif, le jeune Jean-Baptiste, que, par moquerie, on appelle « Crapeau » — défiguration qui s'accorde avec sa chétivité — est tout d'abord assez maladroit dans ces exercices. Comme la classe regorge d'élèves, le maître, au blanc rabat sur sa soutane élimée, confie parfois les plus petits ou les retardataires à des camarades plus avancés afin qu'ils s'en occupent. Et, impatient, celui qui avait la tâche de faire travailler l'écolier nonchalant — comme il devait vite se métamorphoser ! — le pressait avec rudesse : « Mais, baudet, dépêche-toi donc ! » C'est un témoin qui le rapporte (1). A tous ces noms de batracien et de rumi-

(1) Sur l'enfance et la jeunesse de Carpeaux, deux écrivains originaires de Valenciennes, M. A. de Poncheville et M. Florian-Parmentier, donnent, dans les ouvrages qu'ils lui

nant, le fougueux bambin, aussi fier et brave qu'il était petit, riposte à coups de poing. Plein de déférence mais indépendant, il sait de bonne heure se faire respecter. Bientôt, d'ailleurs, il n'eut plus besoin de mentor. Passionnément attentif et travailleur, curieux de tout, il ne tarde pas à comprendre mieux que les autres.

La rue — où il s'amuse et qui l'amuse — le forme autant que la classe. A vrai dire il l'habite. C'est sa cour et son jardin. Aussitôt après les repas, la bouche encore pleine, il s'y précipite pour jouer. Et, en allant à l'école, ou lorsqu'il en revient, que de joyeuses galopades !

Il est ardent et plein d'entrain. Quel feu au plaisir, comme plus tard à l'étude et dans la création ! Le voyez-vous, aux abords de l'institution ou dans la cour des jeux, prenant ses ébats avec ses compagnons, autour des frères au feutre relevé, au manteau dont les manches flottent? Et, lorsqu'il est loin de leur surveillance, apercevez-le, plus turbulent encore, plus excité et plus librement folâtre, dans les rues de sa ville natale.

Il en aime le mouvement et la rumeur. Il se grise de leur gaieté, comme les enfants qui n'ont pas de

ont consacrés, de précieux renseignements. Et les lettres qu'ils ont trouvées dans maintes familles de la région contribuent à éclairer le caractère du sculpteur. On ne peut que les remercier d'avoir fourni de tels documents aux historiens de l'art et ainsi facilité leur tâche.

refuge clos pour s'esbaudir avec des partenaires de leur âge. La rue est son habituel lieu de récréation, son spectacle familier. Tout en jouant, il observe.

Et comme il apparaît vivant, pittoresque, son quartier ! Il est d'humeur plus folâtre que les autres. C'est le refuge des dernières « faiseuses de jours », c'est-à-dire des dentellières. On y papote, on y chante, on y rit. On profite de toute occasion pour s'y divertir. Les hannetons du printemps y sont salués de refrains joyeux. Et, le 24 juin de chaque année, autour des feux allumés pour la fête de la Saint-Jean, on danse et on chante jusqu'à l'extinction des derniers rougeoiements sous la cendre. Il y passe des cortèges pour les fêtes patronales et pour le carnaval. Les masques y échangent des facéties. Et, des drôleries aux lèvres, on s'empresse autour de leurs déguisements. On s'enroue à répéter l'amusante chanson de « Binbin », colossal bébé qui, dodelinant de la tête à hauteur des fenêtres, promène un énorme biberon sous le nez des curieux accoudés aux barres d'appui et emplit la chaussée de son grotesque ballonnement. Puis la fameuse et traditionnelle procession des Incas — pour laquelle plus tard le jeune Carpeaux, devenu sculpteur, modèlera une puissante tête d'éléphant aujourd'hui exposée au musée de Valenciennes — met au milieu de la foule en liesse des costumes exotiques, des bariolages, des oripeaux et des plumes représentant toutes les parties du monde.

Dans l'intervalle de ces fêtes exceptionnelles, c'est, sur les places publiques, le grouillement des marchés et des foires. Que de distractions et d'amusettes pour un diable de cette sorte, véritable vif-argent, curieux de tout, passionné des spectacles comme du jeu !

Près du logis paternel la place du Neuf-Bourg est animée de la foire aux bestiaux que l'on traîne et pousse, qui meuglent, hennissent, bêlent, autour desquels acheteurs et vendeurs rôdent, discutent avec opiniâtreté et véhémence. Rumeur ininterrompue qui gronde jusque dans les rues voisines.

Mais c'est sur la place d'Armes que le spectacle est le plus fascinant. Là se groupent les boutiques tentatrices, les loteries et leurs tournoiements qui scintillent, les musées de cire et leurs exhibitions pathétiques, les manèges lumineux avec l'étourdissant tintamarre de leurs orgues, les cirques et les cuivres de leurs musiques nasillardes, les théâtres en plein vent qui recèlent entre leurs toiles la puissance de la comédie, du drame et des facéties burlesques. Elles sont si nombreuses, ces ensorcelantes baraques, qu'elles se suivent et se déversent jusque sur la place Saint-Jean. Sur les tréteaux d'accès ce ne sont que fanfares, parades, boniments, pitreries joyeuses. La foule qui, bouche bée, s'en délecte, n'est pas moins amusante et pittoresque.

Le jeu de balle sur la place Verte offre plus régulièrement des plaisirs tout aussi passionnants. Et,

le jour de la fête de saint Cordon, célébrée en souvenir de la protection divine qui miraculeusement sauva la ville d'un fléau, après le passage de la séculaire procession, on s'attarde gaiement sur cette place pour juger les coups tout en mangeant des noix. C'est une tradition. L'Esplanade est un autre centre de ralliement et d'allégresse publique. Au milieu du rectangle qu'elle dessine se dresse un mât tout giboyeux d'oiseaux de bois qu'arbalétriers et tireurs à l'arc doivent abattre devant une grappe de spectateurs qui, assis sur un tertre de gazon, devisent et applaudissent aux coups heureux.

Quelle leçon de vie et d'humanité pour le jeune Carpeaux sans cesse en mouvement, qui observe, écoute, et partout se faufile ! Il entend mugir les lions, et les bêtes à cornes meugler. Il voit les verroteries et les papiers dorés des boutiques, les glaces et les ors des manèges tout rayonnants de lumière, les gracieuses attitudes des écuyères et des danseuses sous les paillettes de leurs costumes, les ronflements et les souplesses musculaires des hercules. Ses nerfs vibrent au rythme des danses que jouent les orchestres.

Passionné, rétif au frein, attentif à tout ce qui vit, parle, remue, Carpeaux est sans cesse à une merveilleuse école dans les rues de sa ville natale, gaie, animée, aimant la musique, les spectacles, les cavalcades et, sensible à l'art, fêtant avec fierté ses artistes.

III

Le grand Watteau est l'un de ses fils. Mort bien plus jeune encore que ne devait mourir Carpeaux, après avoir eu le temps de nous donner la plus délicieuse œuvre de poésie, de gracieuse volupté et de tendresse mélancolique, il est la fierté de Valenciennes. Sa glorieuse mémoire y est l'objet d'un culte. Elle avive le sentiment de l'art que les richesses artistiques des Flandres et de la France ont développé. Dans ce pays c'est un signe de distinction, et comme une noblesse, de s'intéresser aux tableaux, aux œuvres de sculpture et de gravure, aux artistes qui les créent, à la formation des jeunes hommes qui pourront compléter cette parure. Bientôt, à Valenciennes, ce sera pour les vieilles familles, pour les hommes importants, une élégance.

En attendant que cette tradition s'établisse et pour la favoriser, un magistrat de cette ville, M. Pujol de Martres, — qui, comme tant d'amateurs et de femmes cultivées du dix-huitième siècle, maniait lui-même assez habilement le pinceau et la pointe, — fonde de ses deniers, à Valenciennes, une école pour les peintres, sculpteurs, graveurs et archi-

tectes. Il la fonde sur le modèle et dans l'esprit de l'École des Beaux-Arts de Paris, avec le désir de faire prédominer, sur l'influence de toutes les autres Écoles étrangères, celle de l'art français qu'il leur préfère à cause de sa vérité et de sa grâce, de ses fortes constructions s'alliant à l'élégance souveraine, à cause de sa profondeur humaine et de son charme.

Groupés sous ce nom : « les Académies », que leur ensemble porte toujours avec une fierté légitime, les cours et ateliers fondés par M. Pujol de Martres en 1783 ne tardèrent pas à donner de brillants résultats. De bons maîtres, bien choisis et consciencieux, y formèrent d'excellents élèves. Dès 1800, un enfant de Valenciennes, le sculpteur Milhomme, obtenait le Grand Prix de Rome. En 1811, le peintre Abel de Pujol, fils naturel du fondateur des Académies, conquérait pour la peinture le même laurier et son père en éprouvait tant de joie que, le jour même où cette victoire fut fêtée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il répara une fâcheuse omission en le reconnaissant d'une manière solennelle au milieu de la foule enthousiaste.

Très vite, dans cette cité éprise d'art, orgueilleuse des succès remportés par ses fils au service de la beauté et habituée au déroulement des cortèges de fête, un cérémonial s'était établi pour célébrer leurs lauriers. Le vainqueur entre en grande pompe dans sa ville natale. Le maire, ses adjoints, tous les

conseillers municipaux, les représentants du pouvoir civil viennent, autrefois à l'une des portes de Valenciennes, aujourd'hui à la gare du chemin de fer, avec les orphéons, les sociétés locales bannières en tête, pour recevoir le lauréat et l'escorter jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, toute frissonnante de drapeaux au-dessus d'une joyeuse fourmilière humaine. Dans la cité où presque toujours ses parents n'ont eu qu'un rôle bien modeste, dans ces rues, sur cette place où il a joué tout petit, le héros de cette fête revient et passe en grand homme. Il est précédé et suivi de ses successeurs aux Académies qui, grisés par l'effervescence autour de cette jeune gloire, ne pensent qu'à travailler fervemment pour conquérir la joie et l'orgueil d'une pareille journée.

Le cortège triomphal de Milhomme avait déterminé la vocation du sculpteur Henri Lemaire qui, destiné à la plus brillante carrière officielle, obtint le Prix de Rome en 1821 et fut magnifiquement accueilli, en cette circonstance, au son des musiques, avec accompagnement de la cloche historique « Jeanne de France », dont la voix grave salue les joies et les deuils de la cité. Il avait été une nouvelle fois, en 1834, honoré d'une réception analogue lorsque, dans un enivrant concert de louanges, il s'était vu fleuri de la Légion d'honneur le jour que l'on inaugura son vaste fronton de l'église de la Madeleine, à Paris. Heureux événement que Valenciennes ne manqua point de fêter aussi.

Jean-Baptiste Carpeaux n'était alors âgé que de sept ans et il ne pouvait prétendre à l'enseignement artistique des Académies. Il n'aspirait même point à le recevoir et, tout au jeu, n'avait guère le souci et l'ambition d'une carrière. Pourtant, plus attentif aux figures et aux gestes de la rue qu'aux bâtons, aux lettres et aux chiffres de ses cahiers, il avait l'instinct de la construction et des formes. Il s'amusait à modeler gauchement des animaux et des personnnages avec de l'argile trouvée dans les fossés des fortifications ou même, raconte-t-on, avec de la « diewe », limon très malléable, dont les brasseurs enduisent la bonde de leurs tonneaux pour les mieux clore. A maintes reprises, étonnés des gants de glaise qu'il portait aux doigts, ses parents avaient obtenu l'aveu de ce jeu salissant. Et bien des fois aussi, les mains jointes sous son manteau aux manches flottantes, le frère à lunettes qui surveillait les récréations avait vu Jean-Baptiste sortir de sa poche le bloc humide pour l'étirer en formes maladroites. Sans doute ce divertissement, peu conforme aux règles de la propreté, lui valut-il bien des réprimandes.

En tout cas le jeune Carpeaux était tant soit peu prédisposé, par cet instinct encore vague du pétrisseur de glaise, à contempler cette apothéose de l'art en la personne du sculpteur Henri Lemaire. Du reste n'était-il pas naturel qu'il y assistât, puisque l'auteur du fronton de la Madeleine était un cousin

de sa mère? Toute la famille participait ainsi à l'honneur. Mais, malgré ce lien de parenté, le maçon, sa femme et ses enfants n'eurent place ni dans le cortège ni sur l'estrade. C'est de loin que, perdus dans la foule en rumeur, ils attendent cette nouvelle glorification d'un des leurs.

Devant la façade de l'hôtel de ville, la tribune municipale se dresse avec ses fauteuils cerise et leurs bois dorés, avec la pourpre de ses velours et l'éclat de ses crépines. Dans la partie qui n'est pas réservée aux personnages officiels, une masse chorale s'apprête, selon la tradition, à chanter une cantate. Sous des frissonnements tricolores la population se presse et s'agite.

C'est à grand'peine qu'elle se laisse comprimer pour que, dans ce grouillement, on réserve un passage au cortège. Depuis longtemps on espère le voir paraître et l'on prête l'oreille aux fanfares. Voilà que soudain leur rythme accéléré retentit et que leurs sonorités se rapprochent. La multitude devient plus fiévreuse. Et lorsque l'escorte de tête surgit sur la place, les enfants, malheureux de ne rien découvrir du spectacle, crient pour être hissés sur les bras de leurs parents.

Vif et curieux, Jean-Baptiste Carpeaux est l'un des plus impatients. Pour l'apaiser, son père l'installe à califourchon sur ses épaules en le tenant par les mains afin de préserver d'une culbute ce petit passionné. C'est du haut de cette solide plate-forme

que, émerveillé, il regarde toute la cérémonie. Le défilé traverse la place et, parmi les applaudissements qui crépitent entre les chapeaux agités à bout de bras, Henri Lemaire — qui à ses succès de sculpteur ajoute des ambitions politiques — passe, avantageux et ravi, traînant à sa suite les chatoyantes bannières de toutes les sociétés de Valenciennes.

Sur l'estrade, où les autorités s'installent, les harangues se succèdent. La main sur son cœur, mais très maître de lui parce qu'il est l'homme des cérémonies et parce qu'il se prépare à un rôle officiel, le sec Henri Lemaire répond. Les cuivres résonnent, puis la cantate est déchaînée. Enfin, pour ennoblir la fête, l'émouvante voix de Jeanne de France s'élève au-dessus de la ville en liesse.

Impression ineffaçable pour le petit Jean-Baptiste. Il a vu l'apothéose de son cousin, d'un pétrisseur de glaise, comme lui-même s'y essaye en manière de jeu. Il ne pense désormais qu'à conquérir la gloire par ce beau métier si amusant, et l'enivrement d'une pareille journée dans sa ville natale.

Désormais lorsque, pensant à l'avenir de ses enfants, le père Carpeaux demande à celui-ci ce qu'il voudra faire dans la vie, sans hésitations et obstinément il répond :

— Être sculpteur !

Le maçon hausse les épaules et se moque. Il le voit plutôt la truelle en main. Et la mère sourit.

N'importe ! Jean-Baptiste Carpeaux, dont le jeu favori est de modeler des formes dans la terre, a désormais une ambition, un but. Descendu des larges épaules de son père, où il a eu cette enivrante vision de gloire, il se répète que dans le plein air des places publiques il mettra debout des statues sur lesquelles jouera la lumière et que, lui aussi, il fera, au son des cloches et des musiques, une entrée triomphale dans sa ville natale où il est un si petit garçon.

— Tu gâcheras du plâtre comme moi ! réplique rudement le père... Tâche seulement, avec l'instruction que tu reçois, de devenir un bon appareilleur !

C'est avec ce dessein qu'on le fait passer de l'école des Frères au collège communal de Valenciennes où, du reste, il ne restera pas longtemps mais où il garde la même espérance, la même volonté. Bien des fois il rentrera chez lui avec de la glaise séchée sur les mains et l'on trouvera dans la poche de son pantalon de petits blocs d'argile représentant des mouvements et des figures.

Voilà par quels spectacles et par quels publics encouragements à l'art, depuis cent cinquante ans, la ville de Valenciennes a su faire de ses Académies — où d'ailleurs on donne avec méthode un très bon enseignement — une pépinière d'artistes réputés, Prix de Rome et médailles d'honneur des Salons. Il n'est guère d'année où la cloche Jeanne de France, dont la voix est depuis si longtemps mêlée à l'his-

toire de Valenciennes, n'ait à sonner pour quelque victoire analogue d'un des fils de la cité.

C'est ainsi, par la fervente communion de toute une ville, que les traditions se maintiennent, que se révèlent et se développent les vocations.

Et ces fêtes, auxquelles la population entière participe, sont pour les Académies qui forment des créateurs d'un grand mérite, un hommage qui vivifie leur enseignement. Les institutions possèdent, elles aussi, une âme. Elles n'ont toute leur bienfaisance que si elles sentent l'opinion attentive à leur effort. Les joies et fiertés de ce genre entretiennent le feu sacré.

La gloire de Watteau et de Carpeaux, les cérémonies publiques en l'honneur des artistes venant de conquérir quelque belle couronne, les satisfactions d'amour-propre qui en résultent pour les académies où ils se formèrent, ont fait de Valenciennes la plus étonnante fabrique de Prix de Rome et de médailles d'honneur qu'on puisse imaginer. Sur ce point, aucune ville de France ne peut rivaliser avec elle. Mais, sans doute, ce n'est pas deux fois en un siècle que Jeanne de France peut être mise en branle pour célébrer le génie d'un créateur tel que Carpeaux !

IV

Au collège de Valenciennes, comme chez les Frères, le petit Jean-Baptiste — qui s'exprimera plus tard en des lettres noblement tendres, fières, éloquentes — n'a guère appris qu'à lire, écrire, compter.

C'est par ses études et lectures personnelles que tout seul, au cours de sa carrière opiniâtrement laborieuse, il développera ces rudiments d'instruction. Quelle influence eurent les rêves des poètes, les grandeurs de l'histoire, les études profondément humaines des romanciers sur ce cerveau ardent, imaginatif, en perpétuelle ébullition, qui se représentait tout par des formes !

Certains petits esprits, les gens qui acquièrent une importance grotesque et passagère en cherchant, comme on l'a dit, des poux dans la crinière des lions, lui reprochèrent les fautes d'orthographe qui parfois se trouvent dans ses lettres. Que d'autres grands artistes en ont mêlé à leurs fulgurants écrits ! Ces méticuleux critiques donneraient une plus favorable idée de leur jugement et de leur cœur en signalant surtout la noblesse, le sentiment de

dignité, de gratitude, d'humanité délicate et généreuse, les hautes ambitions d'art qui caractérisent, tout au long de sa vie, sa correspondance tendrement passionnée.

Surtout ils se montreraient plus justes en admirant que, né à un foyer de modestes travailleurs, n'ayant reçu qu'une première instruction sommaire, Carpeaux ait pu si bien orner son cerveau, s'éduquer par les livres, les conversations, l'étude personnelle de la beauté et traduire sa pensée ou les élans de son âme en des pages émouvantes.

Avec la même ferveur il reçut l'enseignement religieux qu'on lui donna pour le préparer à sa première communion. Jusqu'alors, comme la plupart des petits enfants de cet âge, il répétait machinalement les prières que sa mère lui avait apprises. Mais, à la voix du prêtre, le sentiment religieux naît en son âme. Tout un monde de pensées et de tendresse lui est révélé. Il se représente les enchantements du paradis terrestre, avec ses fleurs, ses oiseaux et sa sereine allégresse. L'histoire sainte l'émeut. L'idée de la bonté divine lui est d'une grande douceur. Il est bouleversé par le calvaire pathétique du Christ. La tendresse de la Vierge Marie lui fait mieux comprendre le cœur des mères. On lui révèle que le travail est la source du bonheur, que l'expiation des fautes est l'une des grandes lois humaines. On lui enseigne la bonté et la charité.

On lui dit qu'il faut être fraternel et secourable, qu'une âme sereine est une grande force pour les rudesses de la vie. Il aperçoit Dieu en sa Majesté rayonnante et son Fils pantelant sur la croix pour la rédemption des hommes. Ce lui est un soulagement de se réfugier sous leur protection. Il prend l'habitude de s'élever jusqu'à eux par la prière et, pour mériter leur aide, de s'aider lui-même et d'aider les autres.

C'est donc avec une âme ardemment pieuse et chrétienne que, à onze ans, dans la sombre église de Saint-Géry, sa paroisse, il fait sa première communion. Et si vive est l'influence de ce bain mystique, de cette leçon divine en parfait accord avec les aspirations des hommes, avec les élans de son cœur, que jamais, au cours de sa vie tourmentée, il ne se déprendra de cet idéal.

Au milieu de ses luttes et de ses épreuves, il pourra paraître l'oublier. Mais, s'il n'en pratique pas régulièrement les rites, il en garde l'esprit. Il lui arrive de prier à la veille de ses grandes batailles décisives. Il ne manque jamais d'associer Dieu à ses projets, à ses réussites, à ses joies. Selon les préceptes de l'Évangile — et sans doute parce que tel est son tempérament — il se montre bon, généreux, charitable. Et, quelques semaines avant sa mort, c'est tout naturellement que, sans aucun besoin de persuasion extérieure, il se fait conduire dans une église pour y recevoir la communion, comme,

trente-sept ans plus tôt, à Saint-Géry de Valenciennes, sa paroisse.

Son père qui, chargé d'enfants, avait hâte de lui apprendre un métier, pour qu'il pût le plus tôt possible gagner sa vie et même aider le ménage par ses faibles subsides d'apprenti, n'attendait que sa première communion pour le mettre au travail.

Dès que Jean-Baptiste eut dénoué son brassard de moire blanche aux franges dorées, le rude maçon confia son fils à un plafonnier de Valenciennes, M. Debaisieux, pour qu'il fasse de lui un bon ouvrier de sa profession.

C'est un brave homme, au cœur droit, qui n'est pas un exploiteur d'enfants. S'il gâche du plâtre pour ses décorations et moulures, il se refuse à gâcher des dons et des existences qui peuvent plus utilement s'employer.

En travaillant à côté de l'enfant, en causant avec lui, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a le goût du dessin et le sens des formes.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui dit-il un jour sur un ton de bougonnante bonté... Tu perds ton temps chez moi. Tu vaux mieux que les besognes auxquelles je t'occupe. Ton père ne s'en rend pas compte. Il faut que je lui ouvre les yeux.

Il est vrai que les séances de catéchisme, les pieux offices et les retraites à l'église Saint-Géry, en même temps qu'ils éveillaient chez le jeune Carpeaux le

sentiment religieux, avaient singulièrement développé ses dons artistiques. En effet tous ces exercices se succédaient devant un tableau de Rubens, *la Lapidation de saint Étienne*, qui rayonnait dans la pénombre de l'église. Sensible et prédisposé comme il l'était aux émotions de l'art, l'enfant en avait senti la beauté pathétique, le mouvement, les formes, les figures et les attitudes expressives. Sa jeune imagination avait travaillé sur ce drame. Ses yeux s'étaient emplis des harmonies de lignes et de couleurs. On raconte qu'un jour ses petits camarades du catéchisme le trouvèrent couché sur les dalles de l'église, devant le tableau de Rubens, pour en mieux apercevoir certains détails. Tous les enthousiasmes sont possibles de la part d'un tel passionné, vivant dès cette époque avec toutes ses forces tendues vers son idée.

Jusqu'alors il n'avait été qu'un enfant qui a le goût de pétrir la terre et qui, naïvement, un peu au hasard, prend plaisir à essayer l'imitation des formes. En quelques mois cette contemplation, pour ainsi dire hallucinée, d'un tableau devant lequel il s'est recueilli, lui a donné un semblant d'éducation artistique. Comme lui-même, ses petits camarades de première communion ont vécu devant ce Rubens qui enchante ses yeux et parle à son esprit. C'est tout juste s'ils l'ont remarqué. Jean-Baptiste en a reçu d'une manière indélébile la leçon. Quand il arrive chez le plafonnier Debaisieux, il a le pressen-

timent de ce qu'il faut apprendre et savoir. Rubens fut son premier maître.

— Votre gars n'est pas comme les autres ! vient dire un jour le plafonnier au maçon qui ne voit pas plus haut que lui-même... Il est né pour le dessin... Ça me peine que ses dons soient stériles... Je crois que vous devriez le mettre aux Académies... Plus tard, vous ne vous en repentirez pas !

Troublé, pensant qu'avec cette formation meilleure Jean-Baptiste pourrait lui être d'un plus grand secours, le père Carpeaux, qui est âprement utilitaire, se décide à le laisser partir pour l'Académie.

Mais à la condition qu'il n'y suivra pas le cours de peinture ou de sculpture. Celui d'architecture semble plus pratique au maçon et d'un rendement moins incertain.

Voilà donc l'élève de Rubens devenu l'élève de M. Bernard, professeur de la classe d'architecture aux Académies de Valenciennes. Peut-être son enseignement lui donna-t-il le goût des harmonieuses et solides constructions, et du bel équilibre qui sera toujours l'un des précieux caractères de son œuvre.

En tout cas, sans deviner le grand artiste que Carpeaux serait un jour, il comprit son tempérament, reconnut ses dons et plus tard, aux dramatiques heures de lutte, lui fut invariablement amical et hospitalier.

Avec quel plaisir et avec quelle ardeur, promu du

plâtrage et du badigeon à la planche de dessin, l'enfant dut-il travailler !

Il était pourtant bien maigriot, bien petit. Et l'un de ses cadets, le sculpteur Xavier Dehon — qui plus tard devint et resta son ami — a raconté que lorsque lui-même arriva dans la classe de M. Bernard, il aperçut le minuscule Carpeaux juché sur un haut tabouret, comme s'il ne pouvait dessiner qu'en montant sur des échasses !

V

Soudain l'appât de meilleurs salaires attire à Paris le père de Carpeaux. Ses charges sont lourdes. La vie lui est dure. Dans l'espoir de plus hauts gains il n'hésite pas à se déraciner du pays où toute sa famille a vécu, où lui-même est venu au monde et que son vieux père habite encore. Dans la suite, inquiet, nomade, et toujours soucieux de rémunérations meilleures, il ira les chercher jusqu'en Amérique. Pour l'instant c'est seulement à Paris que ce mirage l'attire. Et, un beau jour de 1838, le pauvre mobilier du ménage étant déjà charrié vers la capitale, toute la famille s'empile dans la diligence qui relie Paris à Valenciennes.

Malgré l'attrait de l'inconnu pour un enfant imaginatif et sensible, Jean-Baptiste a le cœur lourd en quittant la cité où il a tant joué, où tous ses souvenirs l'attachent, en y laissant ses camarades de l'école des Frères, du collège communal et de l'Académie, J.-B. Foucard, Louis Dutouquet, Xavier Dehon, etc..., dont les noms réapparaîtront souvent dans ses lettres. Il ne se doute pas qu'il les rejoindra plus tard, qu'ils resteront ses amis de tou-

jours, qu'ils le soutiendront aux heures difficiles et que, malgré cette transplantation, malgré ses succès à Rome et sa gloire à Paris, Valenciennes sera comme son port d'attache, son cher refuge dans les tourments de son existence, la ville de ses pensées et de son cœur.

A Paris, où il ne connaît personne, Jean-Baptiste Carpeaux est tristement dépaysé. On s'est entassé dans un étroit logis de la rue du Val-de-Grâce, où l'on se trouve mal à l'aise. Quel regret de la maison provinciale, plus spacieuse, plus claire, au milieu de voisins sympathiques avec lesquels s'échangeaient sans cesse des paroles de cordialité et d'entr'aide ! Et pour l'enfant habitué à de joyeuses rôderies à travers les places et les rues de Valenciennes, quelle nostalgie des spectacles et des horizons familiers ! Aussi, ne sachant où aller, n'ayant personne avec qui causer, il se replie sur lui-même et ne sort presque pas. Son ardente curiosité s'est momentanément éteinte. Inactif, désemparé, il sombre dans l'une de ces fiévreuses mélancolies qui souvent, au cours de son existence cahotée, l'abattront.

Ponctuel et laborieux, le père va régulièrement sur les chantiers parisiens où, tout de suite, il a trouvé de l'embauche. Son frère Charles — considéré comme l'artiste de la famille et qui, réellement, fut un musicien doué, auquel seule la chance manqua pour d'éclatantes réussites — part tous les ma-

tins, son violon sous le bras, vers les cours du Conservatoire.

N'étant inscrit à aucune école et sans place pour continuer d'apprendre son métier, Jean-Baptiste reste auprès de sa mère, l'aide à faire le ménage et les provisions.

Mais, prenant en pitié son ennui, son désœuvrement, sa solitude, elle l'envoie suivre au séminaire le catéchisme de persévérance et, en même temps, des cours d'instruction élémentaire. Elle pense que cet enseignement est celui qui s'accorde le mieux avec l'état d'esprit de ce jeune idéaliste très sensible, chez lequel les impressions de la première communion ne se sont pas effacées. En effet commence alors pour lui une véritable crise mystique. Son imagination se surexcite. Il est dans l'exaltation et la fièvre. Entraîné par la ferveur religieuse, il va même jusqu'à exprimer le désir de se faire prêtre. C'est l'âme ardente, noble et paroxyste de Carpeaux qui déjà se révèle dans cette première crise. Toute sa vie, il passera tour à tour de ces magnifiques élans à de très douloureuses dépressions.

Inquiet et agacé, son père — qui ne comprend rien à ces ferveurs et n'aime point qu'on ait du vague à l'âme — emmène Jean-Baptiste travailler avec lui. Ainsi il s'apaisera en gagnant quelques sous. Il s'en trouvera mieux et la famille également.

Quatre années obscures se passent ainsi. Jean-Baptiste disparaît. On n'entend plus parler de lui.

Aide-maçon de son père, tout malingre qu'il est il monte les pierres, prépare le mortier et porte « l'oiseau ». Toute éducation artistique est pour lui interrompue. Sans doute, passionné et soutenu par son instinct d'artiste, continue-t-il à dessiner quand il le peut, comme il le peut, sans guide, peut-être même à modeler s'il trouve de l'argile. En tout cas on peut être sûr que le prodigieux enregistreur de gestes, d'attitudes, qu'il fut toute sa vie, observe et emmagasine dans sa mémoire des mouvements et des formes.

Ce qui prouve bien que, malgré les rudesses d'un tel milieu pour un enfant alors chétif, ses dons et ses aspirations ne furent jamais submergés, c'est que, en 1842, on voit apparaître Jean-Baptiste à l'École royale et spéciale de dessin et mathématiques, connue sous le nom plus bref et plus familier de « Petite École ». Elle était dirigée avec intelligence, conscience et goût par un admirateur et ami d'Ingres, M. Belloc, qui était très attaché aussi à Géricault. C'est dire que l'atmosphère y était propice à un bon enseignement. Elle formait des élèves estimables. Et tandis qu'il la fréquenta, Carpeaux eut pour camarades des adolescents qui devaient devenir célèbres : Charles Garnier, l'édificateur de l'Opéra, et Davioud, autre architecte de mérite, et bien d'autres.

Est-ce le rude maçon qui a des remords de laisser perdre les dons de son fils? Ou bien a-t-il le pressen-

timent des avantages qu'il en pourra retirer dans l'avenir? Son âpreté de plus tard donne le droit de supposer que tel fut son calcul. Ou encore est-ce la mère, qui semble avoir aimé son fils moins égoïstement et que Jean-Baptiste a chérie jusqu'à son dernier souffle, qui obtint cette concession?

En tout cas l'influence d'un parent de cette famille, M. Victor Liet, n'y fut pas étrangère. Bien attachante figure que celle de ce simple employé de commerce, grand liseur, attentif à l'art dont il a une haute idée, un peu philosophe et sociologue, qui fut une manière de Providence pour tous les artistes venant de Valenciennes afin de chercher la gloire à Paris. Ayant épousé une jeune fille de Valenciennes d'où, comme elle, il était originaire, Victor Liet habitait les mêmes parages que Carpeaux. Par sympathie pour les prétendants à la beauté qui arrivaient de sa ville natale, il les accueillait chez lui, leur prêtait des livres et dirigeait leurs lectures.

Nourri, comme l'on dit, de la Bible, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de Plutarque, des classiques français, il les commente dans ses conversations avec ses amis et leur donne le goût de compléter par eux-mêmes l'éducation de leur esprit. Simultanément il les guide dans la vie, conseille et soutient leur effort artistique, aplanit les obstacles et les difficultés de leur route. Peut-être les aide-t-il tant soit peu de sa bourse, autant que sa modeste situation

le lui permet? Du moins, ayant conservé des amitiés dans cette région du Nord, il maintient la liaison entre ses jeunes amis et Valenciennes, cherche à obtenir, de cette ville ou du conseil général, des subsides réguliers leur permettant de poursuivre leurs études.

Plus encore, il s'attache à en faire des hommes, de développer en eux des sentiments de dignité et d'indépendance, de fraternité et d'altruisme et d'ennoblir leur vie morale. C'est un cœur généreux qui enseigne par l'exemple la générosité et qui élève les âmes en leur donnant l'amour de la liberté.

Lorsqu'il mourut — très jeune et comme brûlé par sa flamme intérieure — Carpeaux, toujours reconnaissant envers ceux qui l'aimèrent et le soutinrent, exigea des anciens protégés de cet excellent homme une collecte pour le transfert et l'inhumation de son corps au cimetière de Valenciennes, et il put justement leur écrire : « Ce cher Victor qui nous a émancipés dans l'art et dans la vie. »

Très voisin des Carpeaux, puisqu'il habitait rue d'Enfer, tout près de l'atelier du grand sculpteur Rude, il voyait aisément et souvent Jean-Baptiste. Peut-être, artiste comme il l'était, devina-t-il ses dons. En tout cas il exerça sur ses débuts une influence décisive. Et à la « Petite École », où il contribua probablement à le faire entrer, il ne cessa de s'intéresser à lui.

Le père Carpeaux n'avait consenti à laisser son fils abandonner la truelle que pour la planche à dessiner de l'architecture. Il restait fidèle à son ambition d'en faire un appareilleur. Mais Jean-Baptiste ne put résister à son démon intérieur. Dès qu'il fut introduit dans la maison, sans rien dire à personne il se glissa au cours de sculpture. Et lorsque, après sa première année, il revint chez lui avec un prix d'ornement, quelle averse de reproches, quelle rude correction ! D'habitude, lorsqu'un enfant obtient en classe une récompense qui atteste son travail, il ne trouve que sourires et fête. Coupable de vouloir dépasser les ambitions paternelles, Jean-Baptiste est violemment rudoyé.

Dès le lendemain matin son père, toujours furieux, l'emmène travailler avec lui sur un chantier de Bicêtre.

— Tu seras maçon ! décrète-t-il. Et ainsi tu resteras — par en bas — dans le métier que j'ai choisi pour toi.

Mais, averti par l'enfant, Victor Liet s'émeut, s'indigne, intervient. Il va trouver M. Belloc, obtient qu'avec toute son autorité il aille réclamer son élève à ce père aveugle. Et le directeur de la Petite École est si persuasif qu'il ébranle le maçon violent et têtu.

Il sait si bien lui faire apparaître ce que peut-être il perd pour lui-même en arrachant son fils à un

bel avenir, que le vieux maçon laisse Jean-Baptiste retourner à la scuplture.

Sa vie d'artiste est commencée : c'est-à-dire qu'il livre des batailles à chaque étape de ses études comme il en devra subir pour chacune de ses grandes œuvres. Tel est son destin !

VI

Les choses allaient trop bien. Vivant dans sa famille, Carpeaux pouvait librement développer ses dons par le travail. Une chance aussi anormale ne pouvait durer.

Soudain un entrepreneur offre au père de Carpeaux une place de chef de travaux à Versailles. Tâche moins pénible. Salaire plus élevé. Le maçon n'hésite pas. Vite les meubles sur un camion. Sans s'inquiéter de ses fils, il part.

Si Carpeaux le suit, c'est l'irrémédiable enlisement. S'il reste seul à Paris, c'est la misère mais avec l'espoir de poursuivre ses études. Courageux, il opte pour la misère.

Le voilà donc tout seul à Paris, sans gîte, sans la connaissance suffisante d'un métier pour pouvoir gagner sa vie, sans pain pour continuer d'apprendre son art.

Il a seize ans. Il est petit, encore chétif en attendant de devenir un homme très vigoureux, endurci par le travail. Mais il est brave. Mais il a le feu sacré et l'invincible énergie qui ne s'éteindra qu'avec sa vie.

Pour conquérir le moyen d'étudier ce qu'il aime, de faire œuvre de beauté, lui, le frêle jeune homme, il devient porteur aux halles. Lorsque, le matin, il arrive à l'École, il a déjà gagné sa journée par un rude travail nocturne qui, trop pénible pour lui, l'exténue, mais sans abattre sa volonté.

Il loge dans un taudis, couche sur un grabat — qu'une de ses lettres nous décrira plus tard, — mange une sordide nourriture qu'il cuisine lui-même et qui dure toute une semaine.

Mais il a la joie d'apprendre à dessiner et à modeler.

Et Victor Liet continue, par les lectures qu'il lui conseille, l'éducation de son esprit. Il lui ferait même, si Carpeaux en avait besoin, l'éducation de sa volonté.

Entre autres ouvrages qu'il lui prête, on ne peut pas ne point signaler le volume : *Musique, dessin et peinture* de Jacotot, qui fut en ce temps-là assez réputé à cause d'une méthode dont il est l'inventeur. Connu dans toute la France, cet ancien élève de l'École polytechnique, devenu un philosophe et un éducateur, l'était surtout à Valenciennes qu'il habita pendant une dizaine d'années. Les élèves des Académies de cette ville étaient frottés de sa doctrine et, transplantés à Paris, ils lui restaient fidèles sous l'influence de Victor Liet qui, autodidacte, parlait à de jeunes autodidactes. Jacotot était plus savant et philosophe qu'artiste. L'art n'était

qu'un des compartiments auxquels il appliquait sa méthode. Il recommandait essentiellement — avec le respect des maîtres et des traditions — l'observation sincère et passionnée de la vie, l'étude et l'expression serrée des détails en sauvegardant toujours l'unité de sentiment. C'était aussi pour les travailleurs isolés et pauvres un merveilleux professeur d'énergie, en ce sens qu'il démontrait que chacun peut s'instruire seul et acquérir le moyen d'utiliser les dons reçus en naissant. Ayant cette foi, il en animait les autres.

L'existence et l'œuvre de Carpeaux prouvent quelle impression fit sur lui cette doctrine : ne doit-il pas beaucoup au travail solitaire? n'a-t-il pas ardemment et sans cesse interrogé la nature? n'en étudia-t-il et n'en rendit-il pas les détails avec une conscience telle que le moindre fragment d'une statue de Carpeaux est merveilleux de vie et porte la marque de sa puissante personnalité créatrice?

Surtout, aux rudes heures de sa jeunesse, cette méthode, qui lui donnait confiance en sa volonté, en son travail, lui fut un viatique moral à travers le chaos hérissé de sa route.

Songeons à ce que cet adolescent, seul et sans ressources à Paris, dut faire pour vivre et travailler! Après s'être, pendant une partie de la nuit, courbé sous les quartiers de viande et les sacs de légumes, il dessine et modèle à l'École de M. Belloc. Et, comme ses forces encore insuffisantes ne rendent pas

très rémunérateur ce coltinage, entre un cours et une séance d'atelier il modèle des statuettes et des figurines qu'un panier au bras il va résolument proposer aux marchands de bronzes du Marais. A peine a-t-il acquis une faible connaissance de son art qu'il s'en sert pour créer de petites œuvres dont il vivra.

Et il en vit. Si peu qu'il sache encore, son instinct supplée à la science. Et il se montre si résolu dans sa volonté de conquérir le moyen d'apprendre, qu'il force les portes et vainc toutes résistances. Il réussit à vendre des modèles chez des éditeurs de bronzes. Hélas ! payés de quelle dérisoire façon ! On abuse de sa jeunesse, de sa chétivité, du besoin trop évident des quelques sous qu'on lui offre. Un joli petit groupe de deux chèvres mordant une grappe lui est payé quinze francs. C'est la même somme qu'on lui remet pour une paire de vases ornés de figures et de fleurs. Mais, par égard sans doute pour son maigre visage, le marchand de bronzes ajoute aux écus deux pains de huit livres.

Gains plus incertains encore que modiques ! Aussi, avec soulagement, l'apprenti sculpteur accepte-t-il chez le bronzier Michel Aaron, un travail quotidien rémunéré de deux francs par jour. C'est la sécurité pour le ravitaillement et les études à l'École. Plus tard Carpeaux, qui ne s'attardait pas en grogneries sur les misères de sa jeunesse, dira combien lui fut bienfaisant ce séjour dans un atelier où, tout en prenant l'habitude du travail régulier dans la création,

il acquit la connaissance de l'architecture animale et le goût d'étudier l'anatomie et les mouvements des bêtes.

Puis, un beau matin, ayant sans doute modelé une statuette qui lui donnait un peu confiance en lui, il s'arme de courage pour aller voir son compatriote et parent le sculpteur Henri Lemaire, à la réception triomphale duquel, enfant, il avait assisté sur la place de l'Hôtel-de-Ville valenciennois.

Déjà célèbre à cette époque, l'auteur du fronton de la Madeleine est devenu, en ces années dernières un considérable personnage officiel. Il a plus de commandes qu'il n'en peut exécuter. Il a les faveurs des pouvoirs publics. La cour le protège. Il est — ou il va être — membre de l'Académie des Beaux-Arts, haut gradé dans la Légion d'honneur, député et conseiller général du Nord. Au milieu d'une clientèle d'adulateurs, il est fort content de lui.

Qu'est-ce que ce petit cousin de pauvre mine? Pourquoi vient-il à Paris? Faire de la sculpture? Un seul sculpteur suffit à Valenciennes, lui, Henri Lemaire, et c'est assez! Fausse et dangereuse vocation que le spectacle de sa gloire a provoquée et qu'il faut décourager.

Il ne s'émeut pas à la pensée de ce qu'il y a de touchant dans ce souvenir de l'impression qu'il a faite sur l'esprit de ses jeunes compatriotes. Il ne voit pas un hommage dans leur désir de marcher sur ses traces. Égoïste et ingrat, il ne se rappelle pas non

plus le cordial accueil que, tout jeune, il a reçu de son réputé compatriote le sculpteur Milhomme, Prix de Rome avant lui, ni de l'aide que jadis il trouva auprès de cet artiste bienveillant.

Olympien et sardonique, il regarde à peine la figure que Carpeaux lui présente, écoute froidement les paroles timides, émues, exaltées de son parent qui lui dit sa volonté de travail et ses espérances.

Au lieu de l'encourager, de lui donner des conseils et de lui promettre son tout-puissant appui, il se borne à marmotter ironiquement, en se tournant vers les flagorneurs qui sont là et ricanent pour lui plaire :

— Il est trop petit ! On n'en fera jamais qu'un appareilleur !

Ainsi, sans s'émouvoir du regard anxieux que, à cette minute décisive peut-être pour son avenir, l'adolescent darde sur lui, avec un dédain cruel il le rabaisse jusqu'à l'humble métier qui, naguère, au sortir de l'enfance, était la seule ambition du maçon pour son fils.

La légende veut que, révolté et retenant ses larmes, le jeune sculpteur inconnu et pauvre ait répondu fièrement à ce potentat lauré et prébendé de l'art officiel :

— Vous êtes maréchal dans votre art. Qui vous dit que je n'y serai pas prince?

C'est Carpeaux lui-même qui, plus tard, contant sa vie au critique Émile Chesneau, prétendit avoir

asséné à ce parent sans cœur cette riposte vengeresse et d'une si belle confiance. Analogue à l'esprit de l'escalier il y a l'esprit des temps révolus. Peut-être encore frémissant au souvenir d'un tel accueil, n'a-t-il trouvé que vingt ans plus tard la fière formule de son indignation? Pour nous il suffit que, dominant sa déception, il soit sorti de cette maison sans âme avec son énergie intacte et, plus résolu quejamais à faire de la sculpture, qu'il soit rentré chez lui pour modeler silencieusement, à côté de son grabat et de sa marmite aux pommes de terre, une statuette nouvelle.

Que Carpeaux ait tu ou parlé son chagrin, Henri Lemaire, dur à son adolescence, devait être plus hostile encore aux promesses de ses vingt-cinq ans. Et il le poursuivra jusque dans la gloire de sa jeune maturité. Au début il était choqué par la simple apparition d'un autre sculpteur — même encore balbutiant — de sa ville natale. Quels seront sa jalousie et ses sournois méfaits lorsque, plus tard, il devra reconnaître en lui les dons, la science et l'opiniâtre volonté d'un grand constructeur de formes vivantes?

VII

L'accueil affable qu'il eut la tristesse de ne pas trouver chez son parent Henri Lemaire, il le reçut d'un autre sculpteur de Valenciennes, Louis Auvray, certes moins connu et moins puissant, mais fort brave homme qui l'admit dans son atelier. Et, toute sa vie, Carpeaux lui en témoigna la plus affectueuse gratitude.

De même son compatriote Abel de Pujol, fils du fondateur des Académies de Valenciennes et peintre officiel en pleine faveur, se montra pour lui encourageant et cordial. Le succès ne le grisait pas. Sa bonhomie n'en était point altérée. A son foyer Carpeaux vécut d'heureux moments qu'il se rappellera toujours.

Soutenu par de telles sympathies et par l'amitié vigilante de Victor Liet, en 1844, âgé de dix-sept ans, il entre à l'École des Beaux-Arts et y travaille fougueusement. De cette époque datent les premières œuvres qui comptent dans son œuvre et que les historiens de sa vie ont le devoir d'enregistrer.

Passionné liseur des grands livres éternels, Victor

Liet lui met la Bible sous les yeux. Certains épisodes font naître des images dans l'esprit de Carpeaux. Irrésistiblement, le crayon à la main ou les doigts dans la glaise, il les compose selon son émotion. D'après l'histoire de Joseph, il dessine et modèle un petit bas-relief, *la Coupe de Benjamin*, dont il ne nous reste qu'un dessin, puis un autre bas-relief, *Joseph reconnu par ses frères*.

La construction en est bien équilibrée. On sent que le jeune homme, si dédaigneusement qu'il ait été reçu par Henri Lemaire, a médité devant son fronton de la Madeleine et qu'il s'est inspiré de lui pour une harmonieuse disposition de ses personnages autour d'une figure centrale bien en place. Et longtemps encore, dans maintes œuvres ultérieures de Carpeaux, on retrouvera — simplement à ce point de vue — l'influence de ce sculpteur gonflé de son importance que le jeune homme se gardait bien d'aller voir, mais dont il étudiait la sculpture pour y prendre ce qui lui permettrait de la dépasser.

Victor Liet est émerveillé de ce bas-relief exécuté par un de ses amis d'après l'un des livres où se plaisait sa méditation. Rendu très audacieux par l'affectueuse espérance, il lui conseille de se présenter chez Rude, l'auteur du *Départ des volontaires*, en qui fort justement il saluait l'un des plus puissants statuaires du siècle.

Tel était aussi le sentiment de Carpeaux. Enhardi par la sincérité de cette admiration et par le culte

qu'il eut toujours pour les grands hommes, il se risque chez Rude, qui, rue d'Enfer, était le voisin de Liet.

Lorsqu'il y vint, Rude était absent. A son retour, ses élèves lui dirent qu'un « adolescent d'environ quatorze ans », avec une sculpture sous le bras, était entré pour le voir. Précieux document sur la chétivité de Carpeaux. Il avait dix-huit ans, mais il était si petit, si frêle, qu'il en paraissait quatre de moins. Les privations, la vie trop dure au moment de la croissance avaient retardé son développement. Mais déjà quelle volonté et, dans les yeux, quelle flamme !

Si Rude avait été moins bon et moins scrupuleux, peut-être eût-il obéi à son premier mouvement d'écarter, sans plus d'examen, le jeune homme trop menu qui prétendait à l'honneur de recevoir ses conseils dans son atelier.

Dans le regard de Carpeaux, il perçoit une telle passion, une telle énergie, qu'il ne songe plus à l'éconduire.

— Montrez-moi ce que vous avez fait ! lui demande-t-il.

Et il est si intéressé par les promesses de ce bas-relief, par le frémissement et la foi de cet attachant visiteur, qu'il se soumet, avec une bienveillance paternelle, à sa volonté :

— La maison vous est ouverte. Venez y travailler.

Voici donc Carpeaux installé dans l'atelier du sculpteur contemporain qui l'émeut le plus. Il a lui-

même conquis, par ce qu'il y avait de résolu dans son imploration, le droit de travailler à l'ombre de cet artiste rayonnant qui créait la vie avec tant de grandeur. Il lui semble que désormais son existence est transformée.

Artistiquement, oui. Il se sent dans la lumière. Non, hélas ! en ce qui concerne les conditions matérielles. Le travail à l'École des Beaux-Arts et à l'atelier de Rude lui rendent en effet plus difficiles les besognes nourricières auxquelles il s'était jusqu'alors astreint pour être libre d'étudier tant soit peu son art.

Heureusement Victor Liet est là qui veille, imagine, s'ingénie, fait et suggère d'utiles démarches. Et voici que commencent le rôle tutélaire de la ville de Valenciennes, à laquelle, isolé et perdu dans Paris, Carpeaux est resté si attaché et qui, grâce à des amis fidèles, continue à tenir le jeune sculpteur pour un de ses enfants, et l'aide du département du Nord, qui, au premier appel, répond par des subsides. Avec quelle tendresse reconnaissante Carpeaux, jusqu'à son dernier souffle, parlera de ce qu'il leur doit !

Un moment vaincu par la misère et à bout de forces, il se voit contraint d'abandonner ses études. Mais la Société des Enfants du Nord obtient pour lui un viatique de 300 francs que, en sa qualité de conseiller général du Nord, le pantagruélique et truculent Me Beauvois — notaire qui, avec une habi-

leté joyeuse, traitait ses affaires à table — fit transformer en une pension annuelle de 1 200 francs. Plus tard, un buste, merveilleux de force, de vie, de sensualité, de malice, témoignera de sa gratitude pour ce « Vitellius de la Basoche », comme l'appelleront les Goncourt. Réduite à 600 francs en 1849. supprimée en 1852, cette précieuse allocation du département sera remplacée par une pension équivalente de la ville de Valenciennes qui, à des heures critiques dans l'exécution de certaines œuvres décisives pour l'avenir de Carpeaux, ajoutera d'autres subsides à son aide habituelle.

Avec quelle joie, et avec quelle espérance au cœur, il se retrouve — ayant une fois encore failli sombrer — debout devant sa selle de l'École des Beaux-Arts et de l'atelier Rude !

Complétant sa pension par le produit des travaux qu'il exécute çà et là, il vit, il travaille, prend gaiement des repas réguliers, dans une gargote tenue par une femme de sa région, avec le peintre Bruno Chérier, l'architecte Louis Dutouquet, le sculpteur Xavier Dehon qui sont et qui, jusqu'à sa mort, resteront ses amis.

Pour la première fois il est presque heureux. Mais voilà que soudain meurt Victor Liet, le bon conseiller. Endolori par cet arrachement, Carpeaux exprime son chagrin et sa reconnaissance par un médaillon puis par un buste.

La tristesse qu'il a de cette mort, l'impression de

solitude qui en résulte pour lui, l'incitent à se rapprocher de Valenciennes. Son grand-père y achève sa vieillesse dans le quartier où Jean-Baptiste a passé son enfance et où il a tant d'amis avec lesquels il est resté en relations par ses camarades, les jeunes Valenciennois de Paris qui retournent dans leur ville natale au moment des vacances. Affectueux et souffrant de se sentir si seul, avec quel soulagement il se réfugie près de ces amitiés qui se souviennent et se ravivent !

Tant que vit son grand-père, c'est chez lui qu'il s'abrite. Ensuite son ancien patron, le plafonnier Débaisieux, qui fut le premier à reconnaître ses dons, trouvera un logis, tout en face, chez un allumeur de réverbères. Et, après avoir travaillé longtemps dans l'atelier de M. Bernard, son professeur des Académies de Valenciennes, il s'installera plus commodément dans une grande pièce que son vieil ami J.-B. Foucart fait aménager en manière d'atelier tout en haut de sa maison.

C'est à l'école des Frères que Carpeaux a connu Foucart. Après ses études au collège et à l'École de droit il est devenu avocat. Jeune bourgeois de bonne souche, avec pignon sur rue et large patrimoine pour mener confortablement joyeuse vie, il s'est marié et a des enfants. Le sourire gracieusement espiègle d'une de ses filles illuminera plus tard les plus adorables chefs-d'œuvre de Carpeaux, devenu le familier de cette maison.

Avocat déjà fort occupé, Foucart plaide et, sans faire activement de la politique, défend les « opinions avancées » dont on le sait féru. Comme le notaire Beauvois, l'un de ses compagnons de bamboche au milieu des œuvres d'art, — dont tous deux ont le goût, — il est, sinon complètement républicain avant 1848, du moins, très libéral et, sinon irreligieux, du moins très voltairien. Lettré, poète ou se croyant tel, du moins versificateur adroit, auteur dramatique noircissant beaucoup de papier pour réaliser de hautes ambitions théâtrales, il a des relations qui influent sur sa doctrine. Ami d'Auguste Comte, il est imbu de philosophie positiviste. Ami du chansonnier Béranger, il se déclare humanitaire, démocrate, pacifiste.

Surtout il aime la vie joyeuse et facile, le rire, les grosses plaisanteries, la bombance. C'est un personnage rabelaisien, à la chair fleurie, dont les yeux pétillent de malice et de bonne humeur.

Ayant été élevé dans une ville où l'on se pique d'encourager les arts, il a la coquetterie de vouloir chez lui, à ses murs, sur ses cheminées et consoles, des bibelots, des toiles, de la sculpture. Et, à la condition d'y trouver profit et agrément, il ne lui déplaît pas de se donner un petit air de Mécène.

Naturellement, comme il sied à un doctrinaire frotté de littérature et d'art, sa plus grande joie est de faire exprimer dans une œuvre — devant laquelle il boira de bons vins et se délectera de fricots savou-

reux en devisant avec de gais compagnons — les idées dont il est épris.

C'est ainsi que, pacifiste et fraternel, il rêve de posséder chez lui une sculpture représentant « la Sainte-Alliance des peuples » chantée par Béranger, le poète de son cœur. En face de ce symbole matérialisant son idéal aux yeux de tous et à ses propres yeux, il déjeunera et dînera avec plus d'allégresse. Un tableau sur ce thème le satisferait tout autant. Mais, puisque son camarade de l'école des Frères rôde inoccupé dans les rues de Valenciennes, pourquoi ne pas lui offrir, sans gros débours, l'occasion d'une œuvre importante?

Voilà comment — d'une chanson de Béranger et des élans pacifiques d'un avocat lettré qui voulait embellir son logis selon ses opinions — naquit le premier grand bas-relief de Jean-Baptiste Carpeaux.

La figure de la paix descendant sur le monde pour séparer les combattants et faire tomber leurs armes, est déjà presque digne de Carpeaux. D'un beau mouvement, elle a de la liberté, de la grâce et de la noblesse. Et, avec un évident souvenir des compositions chères à Henri Lemaire, les autres personnages qui peuplent ce bas-relief sont répartis autour d'elle suivant une ordonnance qui rappelle les procédés de composition de ce sculpteur et de David d'Angers, un vrai maître, celui-là.

En contemplant ce bas-relief qui satisfaisait ses goûts et ses opinions, l'avocat Foucart dut faire avec

allégresse bien des repas plantureux et tenir maints propos égrillards ou tout lumineux d'espoir.

D'autant plus que cette œuvre fut conçue et exécutée au milieu de l'effervescence républicaine de 1848, dans une atmosphère de foi et de griserie où, durant quelques semaines, tant d'hommes crurent qu'ils allaient réaliser leur idéal et le voir illuminer la terre.

Vivant à Valenciennes au milieu d'amis que ce rêve enfiévrait, Carpeaux n'y était pas insensible. Et l'on peut même dire que, sous l'influence de ces souvenirs de jeunesse, il resta républicain de principe durant le second Empire, malgré son fidèle attachement à la personne de Napoléon III qui le comprit et le soutint avec la plus clairvoyante fermeté.

Mais jusque dans la griserie de ces jours enchantés et fiévreux, il n'est qu'un sculpteur passionné, attentif au caractère et aux gestes de ses contemporains, aux aspects de la vie, à la beauté expressive des formes. Il dessine, il modèle, il peint.

Moitié pour lui permettre de vivre et moitié pour utiliser à bon compte les dons créateurs d'un jeune artiste qui, sans aucune prétention, ne pense qu'au travail, on profite de son séjour à Valenciennes pour lui faire orner des maisons et des églises. Pour celle de Monchez-les-Preux il exécute les statues des quatre docteurs de la loi, au prix de cinq francs par jour, mais — heureusement — sans débours pour les matériaux. Puis un particulier lui commande

les figures drapées des quatre saisons pour le portail de sa maison, sise rue de Famars, qui, en 1914, fut pulvérisée avec ses précieuses sculptures par un obus allemand. Durant les années 1848 et 1849, au cours desquelles il fit plusieurs longs séjours dans sa ville natale, il réalisa encore le buste de son ami Xavier Dehon, le buste du maréchal de Croy qui lui fut commandé par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes, et un médaillon du fils d'un important industriel de Famars, le jeune Harpignies qui, tout en s'occupant de la firme paternelle, s'essayait à l'aquarelle et à la peinture.

Dès cette époque Carpeaux frappait tous ceux qui le connurent par son amour des enfants et son goût pour la musique. Il se trouvait heureux parmi les joyeux petits diables, garçons et filles aux mouvements souples, aux rires et aux regards clairs, au gracieux babil. Il savait leur parler et se faire aimer d'eux. Très bon, très gai en leur compagnie, ingénieux en l'art de les amuser, il se plaisait à partager leurs jeux. C'est sans doute à cause de cette sympathie pour les enfants qu'il les représenta si bien, qu'il sut faire vivre de jolies guirlandes de bébés gambadant au milieu des fleurs et qu'ils lui inspirèrent d'adorables œuvres comme, par exemple, *l'Enfant à la coquille.*

Quant à la musique, elle lui fut toujours un enchantement. Et dès sa jeunesse, il en raffolait. Ce grand artiste qui fixa dans la glaise les plus gra-

cieux mouvements, vibrait tout naturellement aux beaux rythmes cadencés de la musique et de la danse : M. de Poncheville nous dit que, vivant dans l'intimité de son ancien professeur M. Bernard, Carpeaux ne se lassait pas d'entendre les morceaux de haut goût que, bonne pianiste, Mme Bernard exécutait pour sa propre joie.

— Je ne sais pas ce que vous venez de jouer, lui disait-il avec une conviction un peu familière. Mais c'est bougrement beau !

Dans ce Valenciennes, où un cordial accueil lui est fait et où l'on se réjouit de voir éclore son talent, ses amis d'enfance — qui continuent à lui donner le prénom de Jules, reçu sur les fonts baptismaux, mais non à l'état civil — n'ont pas oublié non plus que, dans son jeune âge, un malicieux estropiement de son nom patronymique l'a fait surnommer « crapaud ».

Et cette appellation moqueuse est si bien de notoriété publique que, d'après les renseignements donnés par la mairie de Valenciennes, la préfecture du Nord établit au nom de « Crapaud » les mandats trimestriels de la pension faite au jeune sculpteur par ce département.

Erreur un peu vexante qui ne va pas sans complications administratives. Las d'être subventionné sous ce nom de batracien, Jean-Baptiste se décide à faire le voyage de Lille pour obtenir le respect de son état civil.

Et, fidèle aux liens de parenté, il veut profiter de ce déplacement pour aller saluer à Fives l'un de ses oncles qui, en tant que curé, préside à la vie spirituelle de ce bourg.

C'était au lendemain des journées révolutionnaires de juin 1848. Nos provinces en frissonnaient encore. On savait que beaucoup d'insurgés en fuite rôdaient et cherchaient un refuge dans les campagnes. Naturellement on se les représentait tous comme des ouvriers hérissés et farouches ou des clubistes pâles, chevelus, coiffés de sombreros.

Or, à cette époque encore un peu romantique, comme beaucoup de jeunes artistes Carpeaux abritait, sous un feutre aux larges ailes, une longue chevelure encadrant un maigre visage aux yeux ardents et s'enveloppait de ce qu'on appelait alors un manteau « Talma », c'est-à-dire d'une ample cape sans manches.

Venu à Fives dans cet accoutrement, Carpeaux va droit au presbytère, et, heureux de revoir son oncle, frappe à la porte. Le curé est absent pour deux ou trois jours. La servante qui vient lui ouvrir et ne le connaît pas, est terrifiée par l'apparition de ce petit homme hâve, trop abondamment chevelu et barbu, au regard de fièvre, au costume insolite.

Elle croit voir le diable en personne sous l'aspect d'un échappé de la guerre civile, pousse des cris, ameute les gens, le dénonce à la police qui, à tout hasard, par mesure de précaution, le coffre en atten-

dant d'avoir des rensignements précis sur son identité, son genre de vie et ses mœurs.

Ainsi appréhendé, le visiteur en pardessus Talma a dû se recommander de tous ses amis de Valenciennes, et c'est son ancien professeur M. Bernard qui accourt pour le faire élargir.

Tels furent les premiers rapports de Carpeaux avec le gouvernement de son pays. Il lui était réservé de connaître pendant quelques heures encore une autre prison. Mais, si, même en plein succès et en pleine faveur, il eut toujours à combattre pour réaliser ses œuvres ainsi qu'il les avait conçues, pour les imposer au jugement des artistes officiels et à l'opinion d'abord rebelle, il faut reconnaître que, dans la suite les pouvoirs publics lui furent plus cléments.

VIII

De retour à Paris en 1850, Carpeaux ne manque pas de revenir à l'atelier de Rude, comme il l'avait fait à chacun de ses séjours dans la capitale. Très attaché à son maître, il admire son génie et son œuvre, respecte sa conscience et son savoir, se montre fervemment docile à ses conseils et à ses leçons. Rude lui apprend que, si forte soit-elle, l'émotion du sculpteur devant une figure ne doit pas le dispenser de prendre des mesures, de se servir soigneusement du fil à plomb. Ce sont des contrôles qui, loin de nuire à l'inspiration, l'étayent et lui permettent de se mieux réaliser.

Rude, de son côté, s'intéresse affectueusement à cet élève qui ne ressemble point aux autres. En sa flamme, en son ardente et perpétuelle interrogation de la vie, il retrouve sa jeunesse laborieuse et passionnée. Il apprécie sa volonté et son courage. Comme Carpeaux lui-même, il sent que le Prix de Rome, lui assurant quelques libres années d'étude et de travail, sera le meilleur moyen de développer tous les dons qu'il porte en lui.

Aussi, désireux de le voir réussir à ce concours et

se rendant compte de l'hostilité que les membres de l'Institut de cette époque, juges des épreuves, ont à l'égard de ses conceptions, de ses méthodes et de son art, il a la franchise de dire avec une mélancolie souriante à Carpeaux :

— Pour que vous ayez le moyen d'accomplir ce que je devine en vous, le Prix de Rome vous est nécessaire. Je désire que vous réussissiez. Il le faut. Vous le méritez. Cette commodité est indispensable à votre avenir. Alors écoutez le conseil que, dans mon affectueuse estime pour vous, je crois devoir vous donner : si vous restez avec moi, ce prix, vous ne l'aursz jamais. Les artistes qui l'attribuent ne m'aiment pas. Je leur suis suspect. A cause de l'enseignement qu'ils reçoivent ici, mes élèves sont à l'avance des réprouvés. C'est avec peine que je vous demande de me quitter. Car j'aime votre caractère, votre bravoure et votre humilité si ardente, si noble, devant la nature. Du moins cette maison vous reste-t-elle ouverte et très amie. Venez-y le plus souvent possible. Vous y serez toujours le bienvenu. Pour l'instant, quittez-la, au moins en apparence.

Carpeaux se récrie, discute. Rude insiste :

— Dans l'intérêt de votre succès, résignez-vous à prendre un maître bien en cour...

— Je n'en veux pas d'autre que vous ! Quoi qu'il arrive, vous serez toujours mon maître !

Carpeaux tint parole. Plus tard, ayant réalisé son

œuvre où la grâce s'unit à la force, parvenu au sommet de la gloire et des honneurs, il ne manquera jamais de dire que Rude et Michel-Ange — pour lequel il avait un culte — furent les véritables maîtres de sa jeunesse.

Et comme, défendant Carpeaux contre lui-même, Rude impérieusement s'obstine :

— Où faut-il aller? demande Carpeaux désespéré.

— Chez Duret! conseille Rude. Duret, l'auteur des *Funérailles de Marceau.* Son œuvre est honorable. Votre personnalité est trop forte pour qu'il puisse l'opprimer. Au contraire, certains de ses conseils peuvent vous être profitables. Allez chez lui. Son nom vous sera une garantie de succès.

Reconnaissant que Rude a raison, Carpeaux se résigne.

Chez Duret, qui avait de nombreuses commandes, il travaille beaucoup... même, paraît-il, sous le nom de ce sculpteur. Il exécute des bustes que Duret lui fait l'honneur de signer. Et avec son nouveau maître — choisi comme paratonnerre académique — il participe à la décoration de la salle des Sept cheminées, au Louvre.

Toutes ces besognes, accomplies sans plaisir et sans gloire, ne soulagent guère sa pauvreté. En ce temps-là, il écrit à un ami de Valenciennes : « Je n'ai qu'un vieux grabat qui tourne au poussier. Cela n'empêche pas que je dors bien dessus. »

Mais il étudie, il progresse en la connaissance de son métier. il dessine et modèle avec passion des formes vivantes. Aussi ne regrette-t-il pas la confortable quiétude de l'hospitalité reçue à Valenciennes. Au même camarade il dit encore : « J'aime mieux manger mon rata de Paris que de vivre mollement comme j'étais chez Foucart. »

D'ailleurs, sans être enthousiasmé par l'art de Duret, qu'il estime mais n'admire point, il se rend compte de ce qu'il apprend. Et plus tard, juste comme il l'était et enclin à la gratitude, dans ses confidences à Émile Chesneau, il reconnaîtra bien volontiers ce qu'il doit à ce maître d'occasion : l'ordre et la clarté de la composition, l'heureux arrangement des masses, les attitudes et les gestes expressifs. Peut-être possédait-il d'instinct ces qualités. En tout cas, Duret était homme à les lui faire acquérir.

Cette fièvre de travail, les soucis de l'avenir et ses hautes ambitions d'art n'assombrissent pas sa jeunesse. Il est enthousiaste, et parfois avec des naïvetés charmantes. Il aime la danse et la douceur familiale des foyers amis. Convié à une soirée chez son compatriote M. Delsart, sténographe du Sénat, il ne manque point de s'y rendre.

Et avec quelle simplicité pittoresque il conte, dans une lettre à l'un de ses camarades, l'emprunt de l'habit noir de rigueur à un obligeant voisin, les précautions dans la rue pour préserver de la boue

ses chaussures, de la pluie son costume, et la satisfaction de ne pas se sentir mal à l'aise sous les regards des femmes et des jeunes filles.

Sa vie solitaire, rude, peu propice à une éducation raffinée, ne l'avait guère prédisposé aux bourgeoises distractions de ce genre. Pourtant il s'y complaît et y a bonne tenue. Sa nature et ses relations avec certaines familles de Valenciennes l'ont peu à peu formé. Il n'a que vingt-trois ans. Et plus tard pourtant, après que, reçu à la Cour et devenu le familier de maisons importantes, il aura eu une longue intimité avec d'innombrables grands personnages, de venimeux jaloux créeront la légende de sa vulgarité, de sa mauvaise éducation et de son goût pour les plaisirs canailles. Il y aura même des critiques assez subtils pour retrouver l'influence de ces fâcheuses habitudes jusqu'en son œuvre, toute de grâce et de noblesse.

Les petites fêtes de ce genre ne l'empêchent pas, le lendemain, de se remettre au travail avec l'entrain et le sérieux passionné qui le caractérisent. Des tâches nouvelles s'ajoutent à ses études et à ses besognes. Le voilà devenu professeur d'anatomie chez M. Belloc, à cette « Petite École » dont si peu d'années auparavant il avait été l'élève.

Maigres avantages : deux cents francs par an pour un cours par semaine. Ce n'est pas encore avec de tels appointements qu'il vivra. Mais quel honneur pour lui de se voir enseigner dans une école où il

fut un si pauvre et si timide garçon ! C'était bien la preuve qu'on y appréciait ses mérites. Aussi avec quelle conscience et quel acharnement il prépare ses leçons ! Étendu sur le parquet de la misérable chambrette qu'il nous a décrite, il passe maintes nuits à dessiner, avec un bout de craie, sur les lames de bois, l'anatomie des animaux et des diverses parties du corps de l'homme.

Désormais sa vie n'est plus qu'une longue lutte pour la conquête du Prix de Rome qui lui assurera le pain et la paix pour l'achèvement de ses études. A partir de 1850, quatre fois il montera en loge avant de l'obtenir. Chaque année il tend toutes ses forces et toute sa volonté pour la réussite. Après s'être bien préparé, croyant, il supplie Dieu de l'inspirer, de le soutenir. A la veille du concours, il s'agenouille dans une église pour demander l'aide divine. Une autre fois, on le trouve chez lui en prière. Et après l'échec, brisé par l'effort intellectuel et physique, il languit dans une cruelle dépression ; il écrit des lettres désespérées ; il parle des persécutions dont il est victime ; de la malédiction qui pèse sur lui : de la fatalité qui l'écrase. Trop vibrant pour une santé si frêle, il passe de l'exaltation qui ranime ses forces insuffisantes et de l'allégresse passionnée, à la prostration, au découragement. Ses lettres sont alors des cris de rage et de douleur. Débile, il n'est soutenu que par la flamme intérieure. Mais en même temps elle l'use. Et lorsque, momentanément, elle

s'éteint, il retombe de son rêve et de son espérance, et se sent plus accablé.

En 1852 — c'était la troisième fois qu'il montait en loge — la manière dont il a traité le sujet « Philoctète à Lemnos » semble le désigner pour le prix. L'exposition lui est favorable. Ses maîtres et la plupart des grands artistes présents saluent en lui le lauréat probable. Sa victoire ne fait aucun doute. Et comme tout le monde estime que c'est justice, ses camarades le félicitent. Carpeaux exulte. Enfin le voici hors de l'ombre et de la misère ! Enfin il va, pendant quatre ans, travailler sans inquiétude, en des conditions morales et matérielles qu'il n'a jamais connues, parmi les vivants chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'un des importants critiques de l'époque fait son éloge et annonce son succès. Sur la foi d'une telle caution, un journaliste de Valenciennes, Arthur Dinaux, fervemment dévoué à ce jeune sculpteur dont il est fier et qu'il aime, laisse prévoir son triomphe. Déjà l'on prête l'oreille pour entendre l'émouvante voix de la cloche historique Jeanne de France, qui est comme la voix même de la cité heureuse ou endolorie.

Mais Henri Lemaire, le compatriote et le parent de Carpeaux, est l'un des membres du jury. Et comment l'auteur du fronton de la Madeleine, cet artiste officiel accablé d'honneurs et de commandes, n'y aurait-il pas de l'influence? Or, il est obstiné et vindicatif. Il n'aime pas cet embrasé qui ne lui

paraît pas assez docile, dont la frémissante originalité l'inquiète et l'irrite. Et, si, blessé de son accueil narquois, Jean-Baptiste lui a, comme plus tard il s'en vantait, répondu avec irrévérence, il ne le lui pardonne pas. Ou simplement Henri Lemaire était peut-être de ces vaniteux butés qui mettent leur amour-propre à ne pas revenir d'une erreur et qui, ayant commis une injustice, ne trouvent d'autre excuse à eux-mêmes que de l'aggraver, afin de se donner l'illusion qu'ils ne se trompaient pas.

A l'artiste fougueux et passionné qu'illumine le génie il préfère le bon élève souple et obéissant, en qui il se retrouve. Et, comme pour humilier Carpeaux davantage, il a choisi, pour l'opposer à Carpeaux, un autre enfant de Valenciennes, sculpteur certes très digne d'estime et qui fera une fort honorable carrière : Crauk.

Les autres membres du jury pouvaient-ils ne pas être sensibles aux paroles d'Henri Lemaire qui, d'un air patelin, sur un ton de bonhomie attristée, leur disait :

— Je m'intéresse à ce petit Carpeaux. Il est non seulement mon compatriote mais un peu mon parent. Je voudrais pouvoir vous le recommander. Mais, en toute justice, je ne le puis. Je ne m'en sens pas le droit. Le meilleur concours est, à mon avis, celui de Crauk. Et je vote pour lui.

Comment ne pas se ranger à l'opinion d'un si noble confrère qui, Brutus de l'art, immole à la jus-

tice les plus chers liens de famille? Peut-être ajouta-t-il :

— Carpeaux est jeune, opiniâtre. Nous le retrouverons !

C'est un argument habituel aux sournois étrangleurs de ce genre. Connaissant l'émotivité du frêle jeune homme et les difficultés paralysantes au milieu desquelles il se débat, il espérait peut-être que, découragé, Carpeaux ne se représenterait plus et que le célèbre, l'important sculpteur-homme politique de Valenciennes n'aurait pas de dangereux rival en sa cité.

Jugeant les autres à sa mesure, il comptait sans la merveilleuse énergie et la ténacité de Carpeaux.

En attendant la possibilité d'une revanche, il se réfugie, comme les années précédentes, non seulement à Valenciennes chez son ami Foucart, mais à Raismes, village voisin, où M. et Mme Delerue possèdent un château. C'est un couple de riches industriels qui, selon les traditions des familles importantes de Valenciennes, s'intéressent à l'art et aux artistes. Cordiaux et bons, ils se plaisent à les obliger.

L'architecte Louis Dutouquet, ami d'enfance de Carpeaux, leur a parlé de sa courageuse pauvreté. Par son intermédiaire, plusieurs fois déjà ils l'ont discrètement aidé, sans que Jean-Baptiste pût supposer l'origine de ces petits bienfaits. Cette délicatesse permit à Carpeaux de se lier avec le fils Delerue

sans se sentir gêné par l'assistance de ses parents qui la lui laissaient ignorer, et aussi d'être tout à fait à l'aise pour accepter leur hospitalité dans leur demeure champêtre.

L'atmosphère en est douce et agréable. Une affectueuse simplicité y règne. Tout un étage est réservé aux jeunes artistes qui passent là les vacances. Carpeaux y travaille avec enthousiasme et sécurité. L'année d'avant, il avait fait un médaillon de M. Delerue et un buste de Mme Delerue. Et comme l'accueillante dame si affable était morte entre les deux étés, aux vacances d'après, dans une pensée de tendre gratitude, il a l'idée d'exécuter — pour son tombeau — un médaillon d'après son buste.

Dans ce calme décor, Carpeaux s'apaise et, tout en travaillant beaucoup, s'abandonne à la sereine poésie de la campagne. A Valenciennes aussi il modèle, grave et dessine sans cesse. Dès cette époque il a pris l'habitude de ses fameux petits carnets où il note tous les gestes, toutes les attitudes et les expressions de physionomie qui le frappent. En outre, il lui arrive de faire, en causant, des croquis sur la nappe des tables où il dîne, sur n'importe quel bout de papier que, sa curiosité et sa passion satisfaites, il laisse traîner. Certaines amusantes et pittoresques figures de compatriotes lui permirent même de vigoureuses caricatures d'une observation et d'un accent fort caustiques.

Mais, à Raismes, rafraîchi par cette douce inti-

mité au milieu des arbres et des verdures, il n'est plus que « le poète inspiré par le calme des champs ». Tel est le nom qu'il donne au bas-relief conçu à Raismes sous cette heureuse influence. Il y exprime son âme rassérénée. Pour quelles raisons l'envoie-t-il au prochain Salon avec la signature Ernest Blagny, nom d'un de ses amis qui jusqu'au bout lui restera fidèle avec une ferme clairvoyance? Toujours est-il qu'il n'y obtint aucun succès et y passa presque inaperçu.

Nouveau mécompte mais qui ne l'attriste point. Car dès ce moment il porte en lui l'idée d'une œuvre d'un modernisme tout à fait audacieux. Ardent et chercheur comme nous le connaissons, il y donne toute sa pensée. C'est le projet de son fameux bas-relief de *la Soumission d'Abd-el-Kader*, avec lequel il commençait à vivre et qui allait lui valoir des tribulations étourdissantes.

IX

Le jeune sculpteur qui, pour la conquête du Prix de Rome, travaillait souvent d'après l'antique, désire ardemment traiter un sujet de la vie actuelle. Il la regarde avec tant de curiosité et de passion ! Il en étudie si fiévreusement les plus divers aspects ! Ses carnets ne sont-ils pas pleins de croquis où il en fixe les figures, les spectacles et les costumes? Habitué à interpréter les gestes et les prouesses des héros d'autrefois, il est intéressé par les personnages et les événements de l'histoire contemporaine.

Or Abd-el-Kader, l'énergique animateur de la révolte arabe contre la civilisation française, hantait depuis longtemps les imaginations. Voilà quinze ans qu'il tenait en échec nos généraux et nos soldats. La prise de la Smala par le duc d'Aumale n'avait pas mis fin à ses exploits. Il était devenu une saisissante figure légendaire. Et, à peine le trône impérial reconstitué, Napoléon III avait eu la chance d'achever l'œuvre des gouvernements antérieurs, de recevoir la soumission de cet insaisissable guerrier et de signer avec lui un traité définitif qui, lui

assurant une rente princière, lui permettait un exil doré en Syrie.

Carpeaux sent que cet épisode suprême lui offre les éléments d'un original et beau bas-relief. Il consacre toute l'année 1853 à l'étude et à la réalisation de ce projet qu'il médite depuis plusieurs mois. Et lorsque, aussitôt après cet accord, l'émir vient à Paris pour la cérémonie solennelle de la soumission qui a pour décor le château de Saint-Cloud, avec l'ingénieuse ténacité qui le caractérise il s'arrange pour voir Abd-el-Kader, trouve le moyen de se glisser à l'Opéra le soir d'une représentation en grande pompe, afin de pouvoir étudier la figure, les gestes, les attitudes et le costume de l'impassible Arabe aux yeux bleus.

De même, il a besoin de faire des croquis d'après l'empereur, les dignitaires de la cour, les ministres, les généraux en costume d'apparat. Et notre jeune artiste n'est pas encore reçu aux Tuileries ! Mais rien ne le rebute. Aucun obstacle ne lui paraît infranchissable. Il se faufile à l'église Notre-Dame le jour du mariage de l'empereur et de l'impératrice Eugénie, s'approche le plus possible des époux et, juché sur le sommet d'une barrière où deux de ses camarades le maintiennent difficilement en équilibre, il multiplie les croquis de Napoléon III et des hauts personnages en grand uniforme. C'est tout juste si le service de garde ne prend pas ombrage de ce zèle indiscret et de cette singulière posture !

Désormais, il a tous les éléments de cette composition. Il la sent. Il la voit. Pour l'arrangement de ses personnages autour de la figure centrale de l'empereur, le souvenir de la *Mort de Marceau* d'Henri Lemaire s'offre à son esprit. Malgré lui l'égoïste parvenu lui rend tant soit peu service.

Et, à mesure qu'il travaille, qu'il avance dans l'exécution de son sujet, Carpeaux a le pressentiment que ce bas-relief pourra être une œuvre intéressante. Il s'enthousiasme. Il vit dans la fièvre. Il pense à la gloire de Valenciennes et invoque le secours de Dieu. N'écrit-il pas à son ami Louis Dutouquet cette phrase touchante : « Si Dieu m'aide dans mes projets, j'ose croire que je serai assez heureux pour ajouter une couronne au trophée artistique de Valenciennes. »

Espoir légitime. Car cette œuvre de jeunesse, d'une inspiration moderne et hardie est supérieurement composée. Dans cette scène vivante tout coucourt à l'unité d'expression. La majesté bienveillante de l'empereur fait un digne accueil au respectueux élan de l'émir. La physionomie et les attitudes des diplomates et généraux qui l'entourent s'accordent à merveille avec l'ensemble de la scène.

Carpeaux pouvait très justement être dans la joie. Il avait réalisé une œuvre dont l'idée et l'exécution lui faisaient honneur. Et quel succès, sans doute, au Salon de l'année, où avec confiance il l'envoie !

C'est ici que commencent les déboires, les diffi-

cultés d'une longue bataille à la fois comique et douloureuse.

Avec ses militaires en bottes à l'écuyère, leurs éperons et leurs barbiches, ce bas-relief étonne et déconcerte. En raison de ses indiscutables qualités techniques, les membres du jury n'osent tout de même pas le refuser. Mais, malgré le caractère historique de la scène et ce qu'elle avait de flatteur pour le personnage principal, représenté en magnanime vainqueur de l'émir qui, pendant quinze ans, avait nargué la force française, on le relègue dans un coin sombre.

Carpeaux supplie M. de Nieuwerkerke et M. de Chennevière, les hauts dirigeants des Beaux-Arts, de faire exposer son bas-relief dans un éclairage moins défavorable. Leur intervention n'aboutit qu'à un déplacement sans avantage. A cause de son sujet, l'œuvre ne passe pas complètement inaperçue. Mais on n'en goûte guère les mérites. Et la cour impériale n'en soupçonne même pas l'existence.

Écœuré, Carpeaux traverse une brève crise de prostration. Il ne pense qu'à cette œuvre et aux moyens de lui faire rendre justice. C'est pour lui une telle hantise que, ayant une fois de plus concouru — dans de bien mauvaises conditions morales et physiques — pour le Prix de Rome, il n'a même pas le temps de s'attrister davantage lorsque le jury, estimant trop médiocre l'ensemble du concours, décide que le Grand Prix ne sera pas attribué.

C'est alors que le sculpteur Duret, le maître auquel, en vue des récompenses académiques il avait feint de s'accrocher, lui donne un ingénieux conseil :

— L'empereur va bientôt, au cours de son voyage dans le Nord, se rendre à Valenciennes. Cette ville, qui se pique d'honorer l'art et d'être une pépinière d'artistes, organise, à cette occasion, une exposition de leurs œuvres. Fils de Valenciennes, vous devriez y envoyer votre bas-relief. Il est impossible que, dans sa visite à l'hôtel de ville, l'empereur n'ait point, au passage, le regard attiré par cette scène toute à sa gloire.

Ranimé par cette espérance, Carpeaux fait transporter à Valenciennes son bas-relief. Il ne doutait pas que, en raison de son caractère historique favorable au régime, et de son importance, on le mît au salon d'honneur.

Mais, là encore, il comptait sans l'égoïste présomption de son parent Henri Lemaire qui avait réservé pour sa seule sculpture ledit salon. Ne suffisait-elle pas pour constituer un décor digne de Sa Majesté impériale?

Aussi, dociles à son autoritarisme dédaigneux, les organisateurs exposèrent-ils le bas-relief d'*Abd-el-Kader* en haut de l'escalier. Il était trop tard pour en demander le déplacement lorsque Carpeaux s'aperçut de ce méfait.

Furieux et révolté. il va se plaindre chez son ami

l'avocat Foucart et chez le notaire Beauvois qui, républicains irrités par le coup d'État du 2 Décembre 1851, restaient boudeusement loin de ces fêtes.

Déjà ils blâmaient Carpeaux d'avoir mis Napoléon III à l'honneur et choisi un épisode de son règne pour l'immortaliser par une de ses œuvres. Lorsqu'il vint annoncer l'avanie dont il était victime, ils éclatèrent en sarcasmes et en violences :

— Voilà ce qu'il en coûte de se commettre avec de telles gens ! Tu es joliment récompensé d'avoir fait la cour à Badinguet ! Laisse-le donc avec son cortège d'empanachés et de flagorneurs... Fais comme nous : tu vois, nous nous tenons à l'écart... Pendant que les renégats de la liberté vont acclamer son étrangleur, nous allons boire frais, fumer des pipes et joyeusement maudire cette bande !... Le seul moyen de te réhabiliter, ô sculpteur courtisan, c'est de rester avec nous... Allons ! Voici un verre et du tabac !...

Carpeaux est trop déçu et trop ulcéré pour avoir la tentation d'une dérobade. A quoi bon retourner là-bas où certainement personne ne ferait attention ni à lui ni à son œuvre? Il se laisse donc enfermer tout l'après-midi de cette journée cérémonieuse dans cette tabagie d'opposition où jaillissait l'éclair de véhéments sarcasmes à l'adresse du l'usurpateur Badinguet, ainsi vitupéré sous le nom du maçon qui, en prêtant à ce prince, prisonnier d'État au

fort de Ham, ses vêtements de travail, lui permit de s'évader.

Et — ô ironie des choses ! — pendant que, le verre en main, en face de poudreuses bouteilles propices à l'exaltation vengeresse, les amis de Carpeaux tonitruent contre l'homme qui était destiné à le mieux comprendre, Napoléon III visite l'exposition de l'hôtel de ville sous la conduite d'Henri Lemaire, s'arrête spontanément devant le bas-relief où un épisode mémorable de son règne est représenté et qu'on ne lui montre pas.

Très intéressé, il demande qu'on lui en présente l'auteur. On l'appelle, on le cherche. Mais il est introuvable, et pour cause !

— Qui est-ce? demande l'empereur.

— Rien ! répond avec sa bienveillance habituelle Henri Lemaire sur un ton excédé et dédaigneux.

Et il se hâte de faire entrer l'impérial visiteur dans le salon d'honneur où l'attendent les œuvres accumulées dudit Henri Lemaire, dont, bien entendu, il lui parle moins succinctement.

Très vite, dans Valenciennes, se répand le bruit que Napoléon III a remarqué le bas-relief et voulu féliciter son auteur.

Voilà notre Jean-Baptiste désolé. La fureur politique de ses amis lui a fait perdre une occasion qui peut-être ne s'offrira plus.

Eux-mêmes sont bourrelés de confusion et de remords. Il sentent qu'ils ont le devoir de tout faire

pour réparer ce grave préjudice que leur passion antibonapartiste vient de causer à Carpeaux.

Tête lucide même après boire, le notaire Beauvois se rappelle qu'un de ses plus intimes amis de Lille, conseiller général du Nord, est au mieux avec le préfet. Il lui écrit pour le presser d'obtenir que Carpeaux soit présenté à l'empereur pendant la soirée de la préfecture.

— Filez vite ! conseille l'expéditif Beauvois. Vous avez juste le temps d'arranger là-bas cette présentation. Bonne chance. Mais n'oubliez pas que l'homme du 2 Décembre, tout couronné qu'il soit, n'en est pas moins un scélérat !

Carpeaux saute dans le train... qui déraille en route. Malgré ce premier accroc, il finit par arriver à Lille et, muni d'une chaleureuse lettre d'introduction, bondit chez le conseiller général ami de Beauvois qui court chez le préfet et obtient de lui que, invité au bal, le jeune sculpteur soit nommé à Napoléon III comme l'auteur du bas-relief remarqué, la veille à Valenciennes.

Voilà donc Carpeaux en très bonne place, cette fois, pour une entrevue d'où peut résulter une importante commande officielle.

Le décor est magnifique. Les invités arrivent en foule. Ils sont en grande toilette. Les uniformes et les broderies alternent avec les cassures chatoyantes des robes de soie. Une petite fièvre anime l'assistance. Chuchotements, papotages, froissements

d'étoffes, bruits saccadés des éventaills. On attend l'empereur et l'impératrice. Que vont-ils dire aux privilégiés à qui ils adresseront la parole? Que leur répondre?

Tout à coup des craquements se font entendre dans les parquets des salons encombrés. Le préfet s'alarme. Si l'étage allait s'effondrer sous le poids insolite de la trop nombreuse assistance! Rapides conciliabules angoissés. Le couple impérial va paraître d'ici quelques minutes. Peut-on l'exposer à un tel risque? On signale le péril au service de garde, aux fonctionnaires de la cour. Les craquements se multiplient et se prolongent. La peur oppresse les invités qui, le souffle suspendu, s'immobilisent. On se résigne à une décision de prudence : le bal n'aura pas lieu!

Voilà donc, tout seul dans la nuit et sans gîte, le malchanceux auteur d'*Abd-el-Kader*. Quelle fatalité le poursuit! Décidément il ne verra pas l'empereur! Il n'a plus qu'à regagner Valenciennes par un train de nuit. Carpeaux est exténué par la tension nerveuse de ces derniers jours, par la dépense de forces dans l'agitation et la fièvre. En outre, après ces alternatives de déconvenues et d'espérances, ce nouvel échec l'a terrassé. A peine dans son compartiment de chemin de fer, il s'endort. Et si bien que, dans ce sommeil accablé, il franchit, sans y prendre garde, la bifurcation où il aurait dû descendre pour l'embranchement de Valenciennes.

Il ne se réveille qu'aux abords de la station d'Arras. Il quitte ce train. Quand y en aura-t-il un autre, lui permettant de remonter vers Valenciennes? Alors des tiraillements d'estomac lui rappellent qu'il n'a pas dîné. La faim rend plus lourde sa prostration. A cette heure de nuit, autour de la gare et dans la ville, pas un café ouvert où il puisse se sustenter. A bout de forces, il se décide à pénétrer dans un poste de garde où des fantassins secourables le ravitaillent avec du pain de munition et ce qui reste des gamelles du soir. Puis, retournant à la gare, il obtient d'être nuitamment rapatrié à Valenciennes dans le fourgon d'un train de marchandises qui, à ce moment même, s'étire dans cette direction.

Les péripéties de cette équipée ne l'empêchent pas de réfléchir. Obstiné, il ne néglige aucune chance de réussite. Après Lille, le programme du voyage impérial comporte un séjour à Amiens qui se prépare à des fêtes. Carpeaux est impatient de regagner Valenciennes où il conquiert une recommandation pour le préfet de la Somme et d'où il compte réexpédier en hâte son bas-relief au chef-lieu de ce département.

Tout au moins fait-il partir son *Abd-el-Kader* qui, poids lourd, n'arrivera dans Amiens qu'après lui. En l'attendant, il négocie avec le préfet qui, touché par le récit de ces mésaventures, consent que cette œuvre, tout à l'honneur du chef de l'État et du régime, soit exposée à sa préfecture. Triom-

phant, Carpeaux exulte. Mais lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, l'énorme caisse apparaît devant ses fenêtres, le haut fonctionnaire s'effraie et se ravise. Si cette inquiétante cage de bois, de format insolite, contenait une machine infernale! Dès que ce soupçon effleure son cerveau, la panique s'y installe. Il ne retrouve la paix qu'après avoir fait reléguer l'inquiétant objet sur un terrain vague... et, à tout hasard, incarcéré Carpeaux jusqu'à ce que, ayant d'urgence télégraphié à Valenciennes, il ait obtenu, sur ce bizarre voyageur escorté d'un si volumineux colis, des renseignements qui le rassurent. Ce sont procédés du régime et M. le préfet veille au salut de l'empire.

Que faire en une geôle, sinon songer? Si cahoté que soit Carpeaux. il ne se tient pas pour battu Quand arrivera l'ordre d'élargissement, la réception à la préfecture ne sera plus pour la population d'Amiens qu'un brillant souvenir.

Mais, le lendemain, l'empereur doit être solennellement reçu à la cathédrale. Pourquoi l'*Abd-el-Kader* — qui pourtant n'a rien de commun avec cette merveille de l'art gothique — ne s'abriterait-il pas temporairement sous le porche pendant la visite impériale? Ému par ces tribulations qui se compliquent à chaque étape, l'archevêque autorise cette exposition bien singulière en un tel lieu, mais à la condition que le jeune sculpteur s'engage à ne faire aucune démarche qui puisse ralentir le cortège et en

troubler la majestueuse ordonnance. La promesse est si bien tenue et l'empereur si fortement encadré que, en pénétrant dans la dentelle de pierre de la cathédrale, il frôle, sans même s'en apercevoir, le bloc de plâtre où son regard rêveur est représenté au-dessus de sa barbiche.

Pour Carpeaux, nouvelle déception. Mais il ne s'abandonne pas. Ingénieux et résolu, il va jusqu'au bout de ses chances. D'ailleurs le bruit de ses mésaventures se répand et lui crée des sympathies, même auprès des gens qui ne le connaissent pas. Apprenant que Napoléon III doit visiter le même jour, dans Amiens, une exposition d'art régional, Carpeaux obtient des organisateurs que son bas-relief y figure et, en toute hâte, il l'y fait charrier.

C'est la fin victorieuse des tribulations : l'empereur arrive, sourit en retrouvant cette œuvre sur laquelle son froid regard mélancolique s'est déjà promené et dont, en vain, il avait demandé qu'on lui présentât l'auteur. Cette fois, l'impétueux Carpeaux n'attend pas les cérémonieuses formalités du protocole. Jaillissant, comme un diable, de derrière son bas-relief, avec la soudaine hardiesse d'un timide ayant foi en son œuvre il s'écrie comiquement :

— C'est moi qui l'ai fait !

L'empereur, amusé, sourit plus que jamais, regarde le bas-relief, complimente Carpeaux et, séance tenante, lui fait, pour l'État, la commande de l'exécution en marbre.

Déjà il s'éloigne pour continuer la visite. Alors Carpeaux, si souvent déçu, pense soudain à prendre une précaution contre le mauvais sort. Courant après Sa Majesté au lourd œil glauque et n'hésitant pas à se dresser devant Elle, il lui demande avec une anxiété implorante :

— Sire, n'oublierez-vous pas?

Quel bon prétexte pour un mot historique ! Aussitôt l'empereur — qui n'était pas un méchant homme — répondit en souriant au milieu de son cortège émerveillé :

— Je n'ai qu'une parole !

Tous les assistants félicitent le jeune vainqueur. Le préfet à poigne, qui l'a fait coffrer la veille, est le premier à le congratuler devant le dispensateur de toutes grâces, mais en se gardant bien de dire par quel acte peureux et maladroit il a préludé à ce triomphe.

On devine avec quelle joie et quelle fierté Carpeaux rentre le lendemain à Valenciennes, où, sans doute, le sec Henri Lemaire fut très dépité et où les irréconciliables adversaires de Napoléon III durent se sentir momentanément mal à l'aise pour honnir le « Badinguet » qui venait de traiter leur ami avec une bonhomie intelligente et généreuse.

C'était la première fois que Carpeaux se trouvait en face du souverain qui devait le soutenir avec tant de constance et avoir une si grande influence dans sa vie.

Le début pittoresque de ces relations qui, après la déchéance et l'exil, se prolongèrent jusqu'au cercueil de Napoléon III — où pieusement il vint apporter un peu de terre française — montre en action le caractère à la fois impulsif et opiniâtre de Carpeaux que rien, jamais, n'écarta de son dessein. Ce sont deux traits de cette attachante figure.

X

Enfin, le 9 septembre 1854, Carpeaux a la satistion d'obtenir le Grand Prix de Rome avec son groupe d'*Hector et son fils Astyanax* qui, sobrement expressif, n'est tout de même encore qu'un bon devoir d'élève.

Voilà son espoir réalisé et franchie l'étape qui est pour lui la plus décisive. Mais bien que tout le monde s'accordât pour reconnaître que Carpeaux devait, un jour ou l'autre, avoir le prix, cette victoire ne fut pas gagnée sans vicissitudes et sans luttes. C'eût été une entorse à son destin si l'auteur d'*Abd-el-Kader*, l'avait emporté sans batailles ni péripéties. Hélas ! toute son existence prouvera qu'il était marqué pour de telles incertitudes.

Ayant été classé premier à la première épreuve, il n'obtient que le cinquième rang à la seconde. Découragé, il se persuade qu'il est poursuivi par la haine et qu'on ne veut pas de lui. Aussi, en pleine crise d'affaissement, abandonne-t-il le concours. Puis, se ressaisissant soudain, notre émotif se ravise. Un beau matin, huit jours avant l'expiration

du délai, il réapparaît à l'école et, encore bien sombre, déclare simplement :

— Je viens faire le concours.

Et il travaille avec une si fiévreuse énergie que, rattrapant le temps perdu, il achève supérieurement ces deux figures.

Mais ce n'est qu'un premier obstacle abattu. D'autres surgissent, qu'il ne lui appartient pas de surmonter. Carpeaux se heurte aux formalistes méticuleux dont certaines jalousies aux aguets aiguisent l'esprit de chicane. Un de ces discuteurs signale d'imperceptibles différences entre l'esquisse et la réalisation. Peut-être Henri Lemaire attise-t-il sournoisement ces scrupules? Des commissaires sont choisis pour juger de ce scandale. Deux fois dans la même journée des équipes différentes d'experts proposent froidement que Carpeaux soit, pour ces vétilles, exclu du concours. On s'échauffe autour de ce long débat qui s'ébruite. Par bonheur, en séance plénière, dix-huit voix contre huit repoussent l'injuste exécution.

Le même soir à Valenciennes, selon les rites traditionnels, Jeanne de France, la cloche qui sonne les joies et les fiertés de la ville, annonce la victoire artistique d'un de ses fils. Et Arthur Dinaux, rédacteur de l'*Echo de la frontière* — qui, malgré la déconvenue d'il y a deux ans, s'est, sur un article chaleureux du critique Delécluze, risqué à faire prévoir ce laurier, le commente avec allégresse.

Puis, le 22 octobre 1854, Carpeaux est à son tour le héros d'une apothéose pareille à celle que, enfant juché sur les épaules de son père, il a vue jadis, le cœur battant, pour le triomphe d'Henri Lemaire. Une seule différence avec cette cérémonie dont il fut témoin : le chemin de fer ayant été établi, c'est maintenant à la gare que le corps municipal, les autorités, les diverses associations avec leurs bannières et drapeaux, les orphéons, viennent pour le conduire, parmi les acclamations de la foule, vers l'hôtel de ville, les cantates, les discours...

Avec quelle émotion il passe, tête haute et souriante, au milieu de ses compatriotes qui lui font fête, dans ces rues et sur ces places où, tout petit, il a joué, où, si souvent, tenant sa mère ou son père par la main, il s'est promené !

Aussi, à ces minutes-là — ses lettres le prouveront — pense-t-il à ses parents et, après eux, aux enfants inconnus que cette cérémonie en son honneur pourra encourager à l'étude créatrice.

Après la réception de l'hôtel de ville, le cortège se remet en marche, aux accents d'une fanfare, pour gagner la salle du banquet. Dans la rue qu'habite Foucart, ami de Carpeaux, il fait escale devant sa maison, dont la porte s'ouvre et sur le seuil de laquelle apparaît, avec des fleurs dans les mains, la fille de l'avocat. Elle est petite encore, mais jolie et déjà délicieusement enjouée. Avec quelle grâce espiègle elle offre ce bouquet au jeune vainqueur,

familier du logis paternel ! Carpeaux l'embrasse. Et, plus tard, lorsque l'adolescence aura fait d'elle un exquise jeune fille mutine et rieuse et quand Carpeaux sera devenu un grand sculpteur célèbre, c'est le sourire d'Anna Foucart qui resplendira dans toute son œuvre. Ce sourire qui, au moment où j'écris ce livre, vit encore sur un fin visage toujours gai et charmant, Carpeaux l'a immortalisé. Glorieuse récompense pour ces fleurs gentiment offertes en un jour d'allégresse !

Au banquet, mettant tout à coup la main sur ses yeux, le jeune sculpteur s'abandonne à la douceur des larmes lorsque le maire lui parle de ses parents qui, depuis longtemps partis pour l'Amérique, sont privés de l'enorgueillissante joie d'assister à son triomphe.

Et plus tard, la nuit venue, à cet attendrissement de bon fils succède la fierté lorsque, d'une fenêtre de l'hôtel de ville, il peut lire, sur cette place où il ne fut qu'un pauvre enfant de famille obscure, son nom écrit en immenses et frissonnantes lettres de feu.

Mais il eût momentanément échappé à son destin si ce jour tant désiré et dont si longtemps à l'avance son imagination se faisait une fête, s'était passé sans la tristesse d'un peu d'ombre autour de tant de lumière.

Voilà-t-il pas que, se trompant sur les conséquences matérielles des premiers succès de Carpeaux, son

ami Louis Dutouquet, exagérément scrupuleux et beaucoup trop pressé, s'est mis en tête d'exiger qu'il rembourse tout de suite les quelques centaines de francs prêtés au jeune sculpteur par M. Delerue, ce très riche industriel de Raismes dont nous avons parlé?

Les 10 000 francs octroyés par l'État à Carpeaux pour l'exécution en marbre de son *Abd-el-Kader*, une commande de 5 000 francs à lui faite par M. Lefuel, architecte du Louvre, pour un *Trophée du génie de la Marine* destiné à ce monument, donnent à Louis Dutouquet d'étranges illusions sur les ressources de son ami.

C'est lui qui sut intéresser à Carpeaux cet homme obligeant et fortuné. Et comme il a une conscience fort ombrageuse, il trouve juste et nécessaire que l'artiste, plus riche d'espérances que de réalités, commence sans retard à s'acquitter.

Carpeaux ignore toujours que c'est M. Delerue qui l'a aidé. Pour lui ce bienfaiteur — que nous préférons croire étranger à la réclamation de Louis Dutouquet — reste inconnu. Et fier, digne, scrupuleux lui aussi, il ne demande pas mieux que de rembourser. Mais, pour Dieu, qu'on attende! De ces sommes, qui d'ailleurs ne sont pas encore payées, il a besoin pour exécuter les commandes. Et le léger surplus lui est indispensable pour vivre, pour travailler.

Tout cela — si évident, si raisonnable — ne con-

vainc ni ne touche Dutouquet. Il se bute, se froisse et boude. Pourtant quelles lettres émouvantes lui adresse Carpeaux ! Il a dû sentir que, si son ami n'obtient pas satisfaction, il se tiendra à l'écart de son triomphe. Et il le supplie de lui épargner ce chagrin : « Si tu ne veux rien m'accorder, lui écrit-il, songe bien que tu me rendras triste au milieu de ma joie. »

Dutouquet ne veut rien entendre. Il ne répond même pas à ses lettres. Et, inflexible, le jour de la cérémonie venu, il a sottement le triste courage de priver son ami de la douceur de le sentir à ses côtés. C'est tant pis pour le souvenir de Louis Dutouquet, mais l'histoire a enregistré que, en ce jour-là, il n'était pas près de Carpeaux pour lequel il avait été jusqu'alors un conseiller cordial et un appui. D'ailleurs cet excellent homme le redeviendra. Après cette saute d'humeur, il ne tardera pas à reconnaître l'excès de sa hâte et de son exigence.

C'est en effet sous ses yeux que, revenu à Valenciennes où la vie lui est moins rude en attendant son départ pour Rome, Carpeaux travaille au milieu des difficultés.

Sans doute il s'attarde parfois un peu dans les estaminets de Valenciennes, où ses camarades d'enfance lui font fête. Il s'abandonne au plaisir de ces retrouvailles, des souvenirs communs qu'on évoque et de son prestige aux yeux de ses compatriotes.

Mais quelques canettes de bière vidées au milieu

d'affectueux bavardages ne l'empêchent pas d'exécuter les commandes depuis longtemps faites et celles que son succès lui attire : *la Lecture*, destinée à disparaître dans un incendie, et une autre figure de grâce : *la Toilette*. Il lui faut aussi des études, du temps, des modèles, c'est-à-dire encore de l'argent pour réaliser un groupe dont — peut-être sous l'influence d'une œuvre d'Henri Lemaire — il a eu l'idée : *l'Impératrice secourant les enfants malheureux*.

Que, dès ce moment, Carpeaux qui, né généreux, se montra toujours, au cours de sa trop brève existence, insoucieux de l'argent, ait été un peu prodigue dans la griserie de ce premier succès si longtemps attendu, je n'en disconviens pas. Mais ces commandes ne lui sont pas très bien payées et l'entraînent à des frais.

Aussi, en plein succès moral, connu, fêté, à la veille de vivre dans la grande paix féconde de Rome, retrouve-t-il presque les embarras de sa jeunesse tourmentée : bientôt n'ayant plus de commandes, il se rappelle que, comme tant d'autres, son compatriote Abel de Pujol gagna son pain, durant quelques mois, en peignant des enseignes et, à son tour, il devient peintre d'enseignes.

Ce sont ces difficultés et ces travaux dont l'achèvement était indispensable qui le font retarder plus qu'il n'est d'usage son départ pour la Villa Médicis.

Heureusement que, juste à ce moment, Valenciennes, fière de lui et confiante en son avenir, lui

accorde un subside de mille francs et que l'un de ses protecteurs, M. Claisse, adjoint au maire de cette ville, le complète par une avance personnelle de trois cents francs.

Cette aide est d'autant plus opportune que Carpeaux, surmené de travail, est à nouveau endolori d'un phlegmon oculaire dont il a beaucoup souffert l'année précédente. Risquant de perdre à jamais la joie de voir et de créer, avec quelle énergie anxieuse il se soigne !

Mais souffrances, fatigue, tracas, misère n'altèrent pas la généreuse et noble conception de la vie qui le caractérisent.

Lui qui déjà, le jour où Valenciennes fêta son Prix de Rome, avait, dans sa réponse au discours du maire, exprimé des vœux pour que ses jeunes camarades des Académies lui faisant cortège eussent à leur tour des victoires analogues, du fond de ses ennuis et privations il pense encore à eux. Écrivant à M. Claisse, il joint à l'expression de sa gratitude — car il sut toujours se montrer reconnaissant avec dignité — celle de sa sollicitude pour les jeunes artistes de sa ville natale :

« Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de vous recommander ceux qui me suivent dans la noble carrière des arts, car vous êtes désormais leur protecteur. »

Ces divers sentiments, au milieu de tels embarras, révèlent la qualité d'une âme.

XI

C'est seulement en janvier 1856, c'est-à-dire seize mois après la conquête de son Prix de Rome, que Carpeaux, libéré de ces obligations et tracas, et à peu près guéri des maux d'yeux si inquiétants pour sa vue, se met en route pour la Villa Médicis.

Son directeur, M. Schnetz, et les camarades qui, sans nouvelles de lui, l'y attendent, commencent à fortement s'étonner de son silence et de ses lenteurs. Leurs lettres prouvent qu'un tel retard, non justifié, est devenu sous les ombrages du *Bosco* le thème de maintes plaisanteries. C'est un jeu que de chercher où Carpeaux reste enfoui pour se dérober aux avantages du Prix de Rome qu'il a tant souhaité.

Dès son arrivée à la Villa, le voici en lutte avec son directeur, que déjà la fantaisie de sa conduite a indisposé contre lui. Le règlement en main, M. Schnetz veut qu'il exécute, d'après l'antique, le marbre traditionnel. Prétextant le périlleux mal dont il est à peine guéri et dont sa vue reste menacée, Carpeaux s'y refuse. Le directeur s'incline devant l'ordre du médecin. Mais ce nouvel incident avive en lui l'im-

pression que Carpeaux est un hôte difficile, obstiné, à foucades, avec lequel sa vigilance doit être fermement aux aguets. Désormais, à l'égard de ce que demandera cet élève un peu rétif, son premier mouvement sera de méfiance et de refus.

Avec l'autorisation sans bonne grâce de M. Schnetz, Carpeaux se borne donc à modeler ce buste très vivant de *l'Enfant boudeur*, dont l'image a popularisé l'observation amusante et l'intensité d'expression.

Il travaille passionnément, mais à sa manière. La découverte des rues grouillantes et pittoresques de Rome lui est un enchantement. Son carnet de croquis en poche, il les parcourt, se mêle à leur vie. Et, dès qu'il aperçoit une figure ou une attitude intéressantes, un saisissant aspect de la foule, une scène inattendue dans un éclairage qui en augmente l'effet, il note toutes ces visions en quelques traits rapides. Lui qui a toujours été à l'affût des spectacles de la rue, avec quelle joie il se tient au milieu d'une population frémissante dont la vie s'écoule au dehors et dans la lumière ! Ce prodigieux observateur des rapides mouvements, des gestes les plus furtifs, ne se lasse jamais de fixer ses impressions toujours vives. Il n'est pas d'artiste qui, mieux et avec plus d'amour que lui, ait su éterniser, de quelques coups de crayon, la changeante mimique de l'humanité en action.

Du plaisir de regarder le remuement des rues dans

le ghetto et autres quartiers populeux, ou les figures rustiques de la campagne romaine, il passe à l'enchantement des musées. Là il découvre, avec Raphaël et Vinci, Michel-Ange, devant les œuvres duquel il reste des heures en contemplation, qu'il proclame avec ferveur son maître, et qu'il admirera pieusement jusqu'à son dernier souffle.

Loin de l'accabler, cette ardente interrogation des maîtres d'autrefois l'exalte et l'encourage à l'effort créateur. Il échappe à l' « emprise » d'Henri Lemaire, dont le souvenir l'a hanté si longtemps, de Duret, avec lequel il a trop travaillé pour ne pas être un peu marqué de son influence, et même de l'original et puissant sculpteur David d'Angers dont il a recueilli les modes de composition, tels qu'ils se révèlent par exemple dans le fronton du Panthéon.

Alors, brusquement apparaît dans son œuvre l'empreinte de son seul et vrai maître vivant : le grand Rude.

Soit parce que ses leçons lui reviennent en mémoire plus impérieusement que jamais, soit parce qu'il est heureux de lui rendre hommage par l'une de ses premières œuvres et de lui témoigner sa gratitude en s'avouant son disciple, à Rome même il modèle son délicieux petit *Pêcheur napolitain*, connu encore sous le titre de *l'Enfant à la coquille* qui incontestablement s'apparente à *l'Enfant à la tortue* de Rude.

Déjà c'est tout ce que nous aimons le plus en

Carpeaux : la vie, la vérité, la grâce, la curiosité mutine, l'espièglerie heureuse. La leçon de Rude qu'il applique est celle du modelé vivant, l'idée de sculpter un jeune corps avec la souplesse d'une de ses attitudes familières.

Dans cette charmante figure on retrouve ce qui caractérise le mieux Carpeaux, son amour de la jeunesse enivrée et rieuse, son goût pour ce qu'il y de plus frais, de plus libre et de plus joyeux dans l'humanité, tout ce qu'il saura mettre de grâce dans sa représentation.

Il n'est pas un fragment de ce petit corps qui ne participe à l'expression de surprise et de contentement. Le sourire des yeux, des lèvres, des joues, des fossettes est comme l'heureux fleurissement de la tension nerveuse dont frémit cet enfant nu, qu'on sent si plein d'allégresse sous le soleil.

A la Villa Médicis, on a la certitude d'envoyer à Paris une belle œuvre. Mais, au quai Conti, l'impression est différente : l'Académie et l'École des Beaux-Arts rechignent. L'insolence de cette jeune vie effarouche des artistes dont la plupart s'accommodent paresseusement de formules. Pour ceux-là toute expression sincère du vrai est vulgarité. Ils confient — choix bizarre ! — à un musicien, Halévy, le soin d'exprimer, dans un rapport, leurs critiques, leur blâme et leur sévère conseil d'un art plus élevé. Pauvres gens ! Les écrits restent et l'histoire ne peut les ignorer.

Avec la sereine autorité de l'incompétence, le musicien Halévy exprime des regrets à propos de cet adorable chef-d'œuvre. Le nom qu'il donne à cette figure, celui de « jeune berger », révèle qu'il ne s'est pas accordé le plaisir de la bien regarder. Car le bonnet et les coquillage auraient dû suffire pour le mieux renseigner. De très haut il déclare : « L'Académie aurait désiré que le modèle dont M. Carpeaux faisait librement le choix lui eût permis de mieux montrer l'heureuse alliance de la beauté et de la vérité. L'étude de la vérité est une qualité précieuse. Que M. Carpeaux la conserve dans tous ses travaux *et qu'il cherche en même temps à élever son style en exerçant son talent sur de nobles sujets.* »

Furieux, Carpeaux proteste violemment :

— Ils me reprochent de « voir » et de « faire canaille » ! Mais alors Puget est canaille, Michel-Ange est canaille ! Puissé-je faire partie de cette admirable lignée de canailles !

S'il est indigné, il ne se laisse point abattre. Sans outrecuidance il a désormais foi en lui. Il est sûr de ce que vaut cette charmante œuvre injustement traitée. Puis les beautés artistiques de la Ville éternelle l'enfièvrent. Il vit dans la surexcitation et l'allégresse. A la Villa Médicis, il est dans l'enchantement d'une amitié nouvelle et de tout un monde idéal qu'elle vient de lui révéler.

Là il s'est étroitement lié avec un autre lauréat du Prix de Rome, le peintre et graveur Soumy, qui,

très littéraire, l'associe à ses lectures et à ses méditations. Homme de talent et d'avenir, qu'une mort prématurée — il se suicida — empêcha de réaliser tout ce qu'il portait en lui, Soumy était un solitaire mélancolique. D'une extrême sensibilité et d'une intelligence réfléchie, il vivait replié sur lui-même. Ses camarades de la Villa ne l'intéressaient que médiocrement. Seul, Carpeaux lui avait plu par tout ce qu'il y avait d'ardent et de profond en sa nature, par sa fière indépendance et ses idées originales. Ayant beaucoup plus de lectures que Carpeaux, il se rendait compte de ce qui manquait encore à l'éducation de son esprit. De préférence il l'attira vers les livres tragiques où sa sombre pensée se réfugiait avec une volupté douloureuse.

Par la domination d'une âme farouche, par la force d'une amitié délicate en même temps qu'impérieuse, très vite Soumy exerce une grande influence sur Carpeaux.

Il est, lui, Carpeaux, d'esprit clair, de tempérament spontané et fougueux. Il aime la vie, ses beaux spectacles et ses joies. Il ne s'immobilise pas en rêveries désenchantées. Il a la vigueur morale d'un enfant du peuple qui, dès sa jeunesse aux prises avec les pires difficultés, a le courage de la bataille et le goût de la victoire. Son enthousiasme réagit donc contre le morbide repliement de son camarade. Mais, comme il est passionnément réfléchi et comme il a le sens du drame, il pénètre avec ardeur dans le

tragique des livres qui s'offrent à sa curiosité intellectuelle.

La Divine Comédie du Dante est l'une des prédilections de Soumy. Son esprit est à l'aise dans les visions de l'enfer. Il y entraîne Carpeaux. Bouleversé par tout ce pathétique, celui-ci y trouve à chaque page des inspirations saisissantes. Il y voit palpiter et panteler tout un monde.

En particulier, à la lecture du chant XXXIII de l'*Enfer*, où, avec une sobriété poignante, le comte Ugolin narre les souffrances de ses quatre fils, mourant de faim au fond du cachot où ils sont enfermés avec lui, et ses propres tortures morales et physiques, Carpeaux est si étreint d'émotion que tout de suite ce déchirement lui apparaît sous la forme d'une statue.

L'image s'en compose dans son esprit. Elle est en lui et il vit pour elle. Désormais il lui donne toute sa pensée. Les croquis succèdent aux croquis. Et voici les formes de l'esquisse qui commencent à apparaître dans la glaise.

Pour la première fois, dans une lettre de septembre 1858 à son ami J.-B. Foucart, lettre que nous connaissons par M. de Poncheville comme toutes celles adressées à ses amis de Valenciennes, il fait confidence de ce projet qui va passionner et remplir quatre années de sa vie :

« ... Toutefois ma santé n'est pas atteinte, car je me sens de force à travailler et je vais bientôt com-

mencer mon dernier envoi, *Ugolin*, chant XXXIII, *Enfer* du Dante : « Quand j'eus reconnu mon propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup, disant : O père il nous sera moins douloureux si tu manges de nous... etc... »

C'est l'une des grandes, longues et décisives batailles de la vie de Carpeaux qui s'engage.

Il était dans une trop belle exaltation créatrice pour s'attarder aux injustes critiques dont, sur un ton doctoral, un musicien venait de saluer l'une de ses plus charmantes œuvres, destinée à une célébrité rapide. Il réservait toute sa force pour l'exécution de la nouvelle image qui maintenant l'obsédait.

XII

Jusqu'alors il n'avait lutté que pour montrer, faire accueillir et réaliser, en marbre ou en bronze, les œuvres qu'il avait librement modelées.

Dès ce jour va commencer l'interminable bataille d'abord contre le directeur de la Villa Médicis, puis contre les pouvoirs publics, ministères, administrations, municipalités, et contre tous les architectes des divers monuments qu'il est chargé de décorer, pour exécuter son œuvre telle qu'il la conçoit et qu'il la sent.

A part la Fontaine du Luxembourg — dont on a d'ailleurs la sottise de ne lui confier que les figures tournantes de la partie haute, alors que, excellent animalier, il eût admirablement fait bondir les chevaux dans l'eau jaillissante du bassin — tous ces bas-reliefs, toutes ces statues ne seront que des réductions et des rétrécissements de ses projets.

Les ensembles de figures qu'il rêvait avec tant d'amour furent invariablement tronquées. Et ni le génie, ni le succès et la gloire, ni l'exceptionnelle faveur du souverain — qui, à maintes reprises, le préserva de mesures plus sévères — ne pourra le

protéger contre ces taquineries et ces amputations.

Si splendide, riche, enivrante que soit l'œuvre de Carpeaux, elle n'est qu'une parcelle de la prodigieuse floraison des formes nées dans son cerveau. Encore lui a-t-il sans cesse fallu se mettre en défense pour ne la point trop laisser mutiler.

Lorsqu'en pleine ivresse de création, il commença de bâtir son groupe d'*Ugolin et ses enfants*, qui devait marquer une décisive étape de sa vie, il était loin de se douter de la lutte qu'il serait contraint de soutenir quatre années durant, d'abord pour réaliser ce chef-d'œuvre tel qu'il l'avait conçu, ensuite pour l'imposer à l'incompréhension et à la mauvaise volonté de l'Académie des Beaux-Arts qui, malgré l'enthousiasme de l'élite à Rome et à Paris, prétendit refuser son exécution en bronze.

Carpeaux y pensait nuit et jour. Toute sa force nerveuse était tendue vers ce projet. Il le portait avec lui dans ses promenades à travers les rues populeuses de la Ville Éternelle. Il ne s'en laissait distraire par rien et lui sacrifiait les joies et les enchantements de sa jeunesse. Plus tard, dans l'une de ses lettres, il pourra justement parler, avec une fierté un peu mélancolique, de la « sagesse » à laquelle, fervent moine de l'art, il se condamna farouchement.

Le plus dur sacrifice auquel, par fidélité à son œuvre, ce tendre passionné se résigna, fut celui

d'un jeune amour, délicat, éperdu et touchant, qui soudain s'offrit à sa solitude embrasée.

Carpeaux était né pour l'amour. Il l'appelait de tous ses vœux. D'abord pour l'illumination qu'il met au cœur des êtres et la douce joie qu'il apporte dans leur vie. Dès son jeune âge, il rêva d'un foyer plein de tendresse. En outre il voyait dans l'amour, non seulement une des conditions du bonheur, mais l'une des plus miraculeuses sources d'inspiration. Loin de le séparer de l'art, il l'y mêlait étroitement. Maintes lettres de lui en font foi.

Or voici que l'amour s'éveille en son âme tourmentée, et fleurit — jusqu'à la mort — dans le cœur d'une très belle jeune paysanne du Transtévère dont la magnificence bouleverse le jeune sculpteur.

C'est Carpeaux lui-même qui, bien plus tard, après son mariage si joliment et noblement heureux durant quelques mois, conta d'une voix émue ce petit drame sentimental. On verra comme il s'apparente à l'idylle de Graziella écrite avec attendrissement par Lamartine qui excella toujours en l'art de romancer sa propre vie.

Quelques amis étaient les hôtes du jeune couple dans la maison du boulevard Exelmans où il abritait son bonheur. Après le déjeuner on était venu prendre le café sous les tilleuls du jardin. On évoquait gaiement des souvenirs. Et l'un des convives ayant demandé à Carpeaux si, comme tant d'ar-

tistes, il n'avait pas eu à Rome quelque poétique aventure, tous les autres insistèrent pour obtenir la confidence d'un émoi de sa jeunesse.

Parmi eux se trouvait un ancien praticien de Carpeaux, Carjat, qui, lettré et devenu journaliste, venait de consacrer au grand artiste qu'il aimait un élogieux article. Rentré chez lui il nota le récit de cet épisode et, après la mort de Carpeaux, le publia sans que Mme Carpeaux, si scrupuleuse gardienne de la mémoire de son mari, ait contesté l'exactitude de ces propos tenus devant elle et avec son assentiment. Et c'est Mme Clément-Carpeaux, la fille du sculpteur, qui, ayant toujours entendu sa mère les confirmer, me les a donnés comme authentiques.

A Rome, pour s'isoler selon sa fantaisie et travailler plus commodément à sa guise, Carpeaux — si modestes que fussent ses ressources — avait loué un petit atelier. Il s'y enfermait volontiers pour y mûrir ses projets hors de l'atmosphère de la Villa Médicis et pour y chercher la forme de ses imaginations.

Un jour que le travail n'allait guère et que le jeune sculpteur réussissait mal à pétrir dans la glaise son rêve, il se promenait au soleil.

D'une allure nonchalante — qui ne lui était point habituelle — il longeait le haut mur soutenant une terrasse où s'étalait la luxuriance d'un vaste et beau jardin.

Et voilà que tout à coup, sur la blancheur irradiée

de cette muraille, silencieusement se dessine l'ombre d'une paysanne de la campagne romaine, au torse puissant, aux hanches développées. Les bras relevés en une attitude harmonieuse, elle portait sur la tête une corbeille de fruits.

Quelle surprise que la soudaine et mystérieuse apparition de cette ombre si vivante dans la lumière ! Quelle grâce dans la plénitude des formes !

Intéressé par un tel surgissement, Carpeaux se retourne. Et le jeune visage doré, aux fraîches transparences de fleur sous l'ambre du teint, aux grands yeux calmes et doux dans leur cerne brun, est digne du corps que maintenant il admire dans sa vraie couleur et dans son émouvante réalité.

La sensation de mystère a disparu. Mais il arrive que le vrai soit plus beau que le songe. Émerveillé, Carpeaux reste immobile et muet. Flattée de cet étonnement qui lui est un hommage, la belle fille sourit au jeune promeneur dont le regard brillant et fiévreux dans un teint mat, le front puissamment lumineux font sur elle impression.

Enhardi par ce sourire. Carpeaux parle à la jeune paysanne qui, amusée du trouble si naïvement révélé, abaisse sa corbeille et lui offre avec grâce l'une des figues fraîches que contenait le panier de jonc tressé.

Au regard de ce passant qui contemple avec une ferveur chaste les lignes de son corps et les traits de son visage, la fille d'un pays de beauté, où l'on a la

tradition de l'art, reconnaît la noblesse de la flamme qu'elle vient de voir s'allumer pour elle.

— Toi, tu es artiste, n'est-ce pas? demande-t-elle, toujours souriante.

— Oui, répond fièrement Carpeaux.

Et comme, en lui-même, à cette minute d'enchantement, la passion artistique domine le désir de l'homme (d'ailleurs les deux s'accorderaient fort bien), il ajoute, insinuant :

— Et si tu voulais venir poser !

Intervenant d'un air revêche et sur un ton sec, une acariâtre matrone, sa mère, qui l'accompagnait rompt aussitôt l'entretien :

— Impossible ! coupe-t-elle. Nous quittons Rome aujourd'hui.

Carpeaux insiste, supplie du regard l'Ève des champs. Afin de capter la duègne rustique, qu'il soupçonne d'avarice, il propose, comme rémunération des séances, un prix ruineux pour sa bourse fort plate. Mais, si cupide que pût être la vieille, elle reste inflexible et, sans plus attendre sa fille, elle se met en route en lui ordonnant, d'un geste impérieux, de la suivre.

Émue et tentée, peut-être ayant pitié de la tristesse qui trahit la déconvenue de l'artiste, la jeune fille laisse sa mère prendre les devants, s'attarde près de lui et, sur un ton grave, s'engage :

— Où demeures-tu? Je viendrai te voir aussitôt après les vendanges.

En hâte Carpeaux inscrit l'adresse de son atelier personnel sur une feuille arrachée à son carnet de croquis. D'un gracieux geste de sa main admirable elle la prend et la met dans son corsage :

— Tu peux compter sur moi ! dit-elle simplement.

— Promis? implore, d'un mot et d'un regard, le jeune sculpteur.

— Juré ! répond-elle en souriant, d'un air ravi et mystérieux.

Le sculpteur a tout juste le temps de lui murmurer un tendre merci et déjà, d'une harmonieuse envolée, elle rejoint sa mère bougonnante.

Le prestige de l'art a conquis cette fille d'un pays où les plus simples en ont le respect et, par lui, la séduction de l'homme fiévreux, passionné, volontaire, s'est glissée dans ce jeune être ardent et sensible.

Carpeaux, revient délicieusement troublé au milieu de ses maquettes. L'ombre qui s'était projetée devant ses yeux sur l'éblouissante clarté de la muraille est pour ainsi dire entrée dans son cœur. La belle image l'obsède. Pendant plusieurs semaines il est hanté par l'enivrante vision. De mémoire il dessine le noble visage aux lignes pures, le corps d'une aisance divine en sa jeune plénitude. Il a du mal à se ressaisir pour ses travaux en cours et même pour son groupe d'*Ugolin*, auquel jusqu'alors il avait donné entièrement sa pensée. Il lui

faut toute son énergie pour ne plus s'en laisser distraire. Ce n'est que peu à peu, au prix d'un effort continu, qu'il redevient maître de lui et que l'*Ugolin* reprend possession de son esprit. A mesure que l'image de la jeune fille s'efface devant les personnages du fameux groupe qu'il s'agit de faire vivre, Carpeaux en arrive presque à l'oublier.

Et — tant le sculpteur est dominé par son œuvre — la belle Transtévérine n'est guère plus pour lui qu'une étrangère lorsque, un beau matin de septembre, elle frappe à son huis et se silhouette dans l'encadrement de la porte.

La paysanne n'a pas oublié, elle. Aucune autre préoccupation n'a décoloré le charmant souvenir de la rencontre où, dans le regard admiratif d'un artiste qui laissait voir aussi une émotion amoureuse, elle avait lu un hommage à sa beauté.

Souriante, elle entre d'un bond joyeux dans l'atelier.

— Tu vois que je tiens parole ! dit-elle gaiement.

Elle a mis une coquetterie à réapparaître dans le costume et l'attitude même qui, quelques semaines plus tôt, firent — elle l'avait senti — une si forte impression sur le promeneur charmé. Avec le même harmonieux mouvement de ses bras, qui fait saillir sa jeune poitrine et la belle courbe de sa hanche, elle soutient sur sa tête une corbeille chargée de fruits. Cette fois, ce n'est pas de figues qu'elle

est emplie, mais de lourdes grappes violettes et dorées.

D'un geste gracieux, auquel tout le corps participe souplement et qui dégage sa jolie tête rieuse, elle pose à terre sa corbeille. Mutine, elle coupe d'une grappe rebondie quelques grains, comme lumineux du soleil qui les a mûris, et les glisse dans la bouche du sculpteur qui, ébloui, ne résiste pas à ce jeu.

Il suffit que la belle paysanne ressurgisse pour qu'aussitôt l'ensorcellement renaisse.

— Sont-ils bons? demande-t-elle espiègle et câline. Je les ai cueillis pour toi...

Sous cette tendre attaque, Carpeaux — qui s'était déshabitué de ce rêve ardent — se montre déconcerté avec un peu de gaucherie.

La visiteuse s'en amuse et part d'un éclat de rire qui, sous la splendeur de ses lèvres rouges, découvre la lumière d'adorables petites dents enfantines. L'émotion et l'embarras de Carpeaux s'en accroissent.

— Tu es timide, toi, un artiste? s'exclame-t-elle étonnée et divertie... C'est drôle. Mais j'aime mieux ça.

Puis tout à coup, comme pour mieux faire admirer l'entière magnificence de sa jeunesse, elle se campe devant lui, les poings sur les hanches, la poitrine provocante, sa tête d'un dessin si pur orgueilleusement relevée.

— Me trouves-tu belle? interroge-t-elle avec une assurance enjouée.

Devenu peu à peu familier avec cette radieuse apparition, Carpeaux ne fait connaître sa réponse que par deux baisers sur les joues. Et, tout en badinant sur un ton d'allégresse extasiée, il l'attire vers un divan. La visiteuse n'en est point effarouchée.

— Comment t'appelles-tu, demanda-t-elle après l'avoir regardé gravement jusqu'au fond des yeux.

— Jean-Baptiste. Et toi?

— La Palombella.

— Gracieux nom! Qui te l'a donné?

— Les gens de mon village parce que, chez nous, les colombes se posent sur mes épaules, sur mes cheveux, et s'abattent pour becqueter le maïs dans mes doigts.

Ce fut alors un libre caquetage d'oiseau jaseur et joyeusement apprivoisé. Le charme de ce tête-à-tête grisait l'inflammable Carpeaux, fort sensible — son œuvre le prouvera — aux séductions de la beauté jeune. Si bien que, plus du tout intimidé et soudain entreprenant comme peuvent l'être les timides passionnés, il devient hardi au point qu'un soufflet gentiment donné punit ses indiscrétions trop pressantes.

— Je ne suis pas ce que tu penses! proteste-t-elle indignée, en se relevant avec prestesse... Afin de faire plaisir à l'artiste que tu es, je suis venue pour poser. Travaille.

Déçu et fort penaud, Carpeaux se met à modeler son visage dans la glaise. La jeune fille est si belle ! Et comment l'offenser en refusant ce que, de bonne foi, elle était venue donner? A mesure qu'il modèle, la joie de l'artiste fait oublier à l'homme sa déconvenue ; l'art l'emporte sur l'amour et le désir. Bien vite Carpeaux est tout à l'œuvre que la jeune Transtévérine lui inspire. Et l'émotion est si forte que plus tard nous reverrons dans les expositions, puis dans les musées, ce buste de la Palombella, ainsi exécuté dans la fièvre, et digne de l'immortalité.

Ravie et curieuse, peut-être repentante aussi des brusqueries de sa pudeur alarmée, la Palombella profite d'une minute d'accalmie, où le sculpteur médite devant son ébauche, pour s'élancer et voir ce qu'il a fait d'après son visage.

Elle se retrouve. Elle est contente et fière. Dès le premier jour la jeune fille s'est senti au cœur un penchant pour le jeune homme. Sans cela se serait-elle rappelé le promeneur inconnu et, désobéissant à sa mère, lui eût-elle apporté l'illumination de sa beauté? Mais, pour la conquérir entièrement, il a fallu le prestige de l'art. Aux yeux de cette belle fille, héritière inconsciente d'une antique tradition de beauté, le blême passant, au regard de flamme, au front de lumière, vient de se révéler un de ces magiciens créateurs des nobles formes vivantes au milieu desquelles s'est écoulée son enfance. L'admiration fortifie l'instinctif amour.

Très émue, avec beaucoup de confusion et de soudaine gravité, la Palombella l'embrasse puis roucoule :

— La vie naît sous tes doigts. C'est beau, ce que tu fais. Je t'aimerais bien si tu voulais !

— Si je le veux? proteste Carpeaux tout à fait sincère.

Et, bouleversé, il essaie d'achever sa tendre réponse dans un enlacement. Mais, luttant contre elle-même, la jeune fille s'échappe avec douceur :

— Non ! Non ! Plus tard d'autres baisers... Ce matin, assez de bonheur !... Attendons le jour où nous nous reverrons !

— Mais quand? implore le fougueux Carpeaux tout frémissant.

— Lorsque tu m'appelleras ! Dans deux semaines, par exemple. Mais je veux que ce soit toi qui me demandes de revenir... Tu m'as donné ton adresse. Je vais te dicter la mienne. Tu m'écriras. Notre curé m'a appris à lire. Et il n'y a que moi d'aussi savante dans notre village.

Le sculpteur la cajole, la supplie de rester. Mais, doucement résolue et malheureuse du sacrifice qu'elle fait, elle recule vers la porte sans cesser de fixer sur les yeux du jeune homme ses magnifiques regards adorants et tristes.

Carpeaux s'étant baissé afin de lui rendre sa corbeille qu'elle semblait oublier, elle s'enfuit pour s'arracher à l'attendrissement qui l'affaiblissait. Et

de derrière la porte brusquement refermée, elle lui crie avec une gaieté feinte :

— Non ! Garde les raisins ! Tant qu'ils dureront, il faudra bien que tu penses à la Palombella !

Bouleversé, fou de désir, Carpeaux reste en même temps comme anéanti par cette brusque évasion qu'il n'a pu empêcher. Cette voix lointaine dans l'escalier et l'accent douloureux de ce triste rire forcé, lui donnent froid au cœur. Il lui semble que la lumière s'est retirée de l'atelier et qu'elles-mêmes, les ébauches de son *Ugolin*, ne sont que d'indistinctes ombres sans vie. La surexcitation et la fièvre succèdent bientôt à cet accablement. L'ardent solitaire est hanté par le souvenir de la belle fille dont il a senti le jeune corps dans ses bras. Jusqu'alors sa pauvreté, la dure conquête du pain quotidien, l'ensorcellement de son art ne lui ont pas laissé le loisir de l'aventure. La femme ne s'est révélée à lui qu'en de brèves et passagères rencontres. L'amour qu'il souhaitait avec tant de ferveur, Carpeaux ne le connaissait guère que par son imagination passionnée. Et voilà qu'il s'offre à son rêve sous la forme, si séduisante pour un artiste, de la beauté jeune, libre, harmonieuse et saine, où rayonne une âme sans bassesse. Car, conservant dignité et pudeur en son instinctif élan, elle a su se faire respecter.

Pendant plusieurs jours Carpeaux est comme possédé par cet enchantement. Il revoit la fraîcheur dorée du beau visage au lourd et doux regard chargé

de tendresse. Il sent sous ses lèvres le grain serré et lisse de ses joues aux fermes lignes qu'il a embrassées. Il se rappelle la tiédeur et l'appuiement des lèvres qui lui rendirent ses baisers, l'odeur de ce jeune corps aux mouvements souples, aux gestes harmonieux. Il réentend le beau rire d'une franchise si gaie, la caressante voix aux paroles naïves et ardemment sincères.

Carpeaux aime. Il est aimé. Peut-être le bonheur, immédiat et simple, est-il dans cette union?

Mais, peu à peu, le groupe d'*Ugolin* cesse d'être un lointain fantôme. Il ressurgit des ténèbres où l'amoureuse nostalgie du sculpteur l'a momentanément relégué. Bientôt, l'art reprend, dans l'esprit du jeune sculpteur, sa grandeur impérieuse. Son culte exige les plus cruels sacrifices. Sans doute, aux premières heures de cette griserie, Carpeaux, se rappelant les illustres exemples de l'amour inspirant l'œuvre de beauté, se répétait à lui-même les noms conjurés de Dante et de Béatrix, de Laure et de de Pétrarque, de Raphaël et de la Fornarina.

Souvenirs enchanteurs! Mais, pour lui, l'union avec la délicieuse Transtévérine, c'est le renoncement aux beaux projets, aux nobles ambitions d'art qui déjà lui ont tant coûté, c'est la replongée peut-être définitive dans la misère, dans l'irritant supplice des petites besognes nourricières qui, grignotant les forces et les heures, empêchent la création des grandes œuvres passionnément conçues. Pour

commencer c'est l'immédiat exil hors de la Villa Médicis, dont, à cette époque, le règlement ne tolérait pas les pensionnaires mariés, et l'abandon du groupe d'*Ugolin*, dont la tragique beauté peut lui donner la gloire ! Quel écroulement d'espérances !

Sans avoir le courage de prendre la décision de ne donner aucun lendemain à ces heures enivrantes, Carpeaux se laisse insensiblement ressaisir par le travail, par l'obsession dominatrice de son idée. Il ne tarde pas à se sentir tout pantelant de la fièvre créatrice qui le consumait à l'ordinaire. Et, sans être effacé ni renié, le charmant souvenir s'estompe dans le lointain. Plus tard, quand l'*Ugolin* se dressera enfin dans toute sa grandeur pathétique, on pourra songer à la réalisation du beau rêve interrompu.

De son côté la Palombella — qui dans son élan d'amour était trop fière pour se résigner à se sentir encombrante — n'avait pas oublié les confidences de son ami au sujet de la Villa Médicis, de ses lois et de ses chaînes. Avec une tendre et douloureuse dignité elle attendait que, s'il en avait l'héroïsme, Carpeaux fît le sacrifice de tous ses grands espoirs et vînt la chercher.

Sur ces entrefaites, un paysan de son village voulut l'épouser. Fidèle à son cher secret, elle l'éconduisit. Comme il avait du bien, les parents de la jeune fille essayèrent de la contraindre à ce ma-

riage. On la gronda et la battit. On la tint même durement en séquestre. Rien n'eut raison de son amour. Elle s'obstina dans la promesse qu'elle s'était faite. Soutenue par sa fierté et par son espérance, elle restait indomptable sous les reproches, les injures et les coups. Mais les semaines et les mois passèrent. Le pire supplice était le silence de son ami et l'inquiétante durée de cette attente. Aussi une maladie de langueur et les fièvres ne tardèrent-elles pas à ronger ses forces.

Un soir, Carpeaux sortait de son atelier où, tout le jour, il avait travaillé aux figures de son groupe d'*Ugolin*, lorsque, à sa porte, il trouve un jeune pâtre qui le guettait pour lui remettre un billet.

Tout de suite il a le pressentiment que c'est un appel de la Palombella. Son souvenir réapparaît, enchanteur. Il dissipe l'obsession de l'art qui pendant quelques mois a dominé l'amour.

Par cette lettre en effet la jeune fille, à bout de forces, lui demandait la douceur d'un tendre adieu. « Je vais mourir, lui disait-elle. Viens demain. Tous les gens de chez nous seront à la fête d'un village voisin. Dans les maisons, il ne restera plus que les malades ou les abandonnés comme moi. Nous serons seuls. Avant de m'en aller, je pourrai te revoir et te dire que je n'ai pas cessé de t'aimer et de penser à toi. Aujourd'hui, j'ose t'en faire l'aveu. »

Désespéré, Carpeaux est non moins honteux de lui-même. Après avoir remis au berger un billet

promettant sa visite pour le lendemain et s'excusant de son silence par l'achèvement de l'*Ugolin*, il erre comme un fou à travers les rues de Rome et passe la nuit dans un accablement douloureux. Dès l'aurore il se dirige vers le village de son amie pour commencer, sans éveiller les soupçons, ses travaux de repérage et d'approche. Et dès qu'il a la certitude que tous les parents de la jeune fille se sont éloignés, il se glisse, éperdu, le cœur battant, dans sa maison.

Quel spectre il retrouve ! La Palombella est encore belle en sa pâleur et son décharnement. Il n'y a plus que les yeux, flammes ardentes au milieu d'un cerne de bistre, qui vivent en son blême visage émacié. Et, entre ses lèvres décolorées, l'éclat de ses dents rappelle, seul, sa jeunesse. Elle rassemble ses suprêmes forces pour lui faire l'accueil d'un doux sourire et lui tendre ses bras amaigris.

S'attachant à son cou, interrompant de baisers ses paroles affectueuses et endolories, elle murmure aussi vite que le lui permettait sa faiblesse :

— Que tu es bon d'être venu ! Je vais mourir contente.

Puis elle ajoute, sur un ton de tendresse plaintive, avec un triste et doux sourire d'affection qui pardonne : « Tu m'as sacrifiée à ta statue, méchant. Mais je ne t'en veux pas. Je ne suis pas jalouse... Il est beau, n'est-ce pas, le père affamé et torturé par la souffrance de ses petits?... Il me semble que je le

vois au milieu d'eux... Donne-moi ta main ! Quelle douceur de te sentir près de moi... »

Et, plus tard, après un long moment de silence où elle caressait de son regard aimant le cher visage qu'elle était sûre de ne plus revoir, elle soupire :

— Adieu ! Sois célèbre et sois heureux !

Puis, à bout de forces, elle retombe sur sa couche et ferme ses yeux d'où ruisselaient encore les larmes.

A genoux, balbutiant des paroles d'amour, Carpeaux couvre de baisers la tête et les mains de la jeune fille. Mais, d'un geste suppliant, avec un sourire indiciblement triste et tendre, elle lui demande de la laisser. Peut-être craint-elle que leur suprême tête-à-tête soit surpris et provoque les représailles dont l'idée l'épouvante.

Le désespoir dans l'âme, il lui obéit et, ne cessant de contempler la Palombella, il se retire vers la porte où il s'attarde jusqu'à la minute où, d'un nouveau geste implorant, elle lui demande de partir.

Pendant deux jours, il rôde dans les environs du village et lorsque, le surlendemain, les cloches lui ont annoncé le trépas, il s'enhardit jusqu'à vouloir approcher de la morte et l'accompagner jusqu'à son tombeau.

Mais, à la voix du prétendant qu'elle a évincé, les jeunes gens du village s'ameutent contre l'étranger et, sous la menace de leur couteau, lui interdisent les funérailles.

C'est donc solitairement que Carpeaux pleure ce

doux visage de tendresse. Il use son chagrin en achevant le buste de la Palombella tandis que le souvenir de sa beauté et de son amour emplit encore son cœur.

Il se console en immortalisant sa figure et son nom.

XIII

Si le groupe d'*Ugolin* avait trouvé sa forme définitive, il était loin d'être achevé, comme Carpeaux avait cru pouvoir l'annoncer. Et même, pour lui, il allait connaître l'ère des tribulations et des batailles.

Entrant un jour dans l'atelier de Carpeaux, à la Villa Médicis, où il modelait son œuvre après en avoir cherché la composition par maintes ébauches faites en son logis personnel, le directeur de l'École, M. Schnetz, lui déclare brusquement que ce groupe dépasse les dimensions réglementaires et lui interdit de l'exécuter.

— Trop compliqué et trop de personnages !... Trop long, trop large et trop haut !... Simplifiez et réduisez !... Tous mes regrets ! Mais mon devoir est de faire respecter le règlement. Supprimez-moi cette guirlande pathétique d'enfants en pâmoison autour de ce père qui, faute de mieux, se dévore les mains.

L'oubli des dimensions prescrites, l'abondance des figures, l'excès des reliefs sont des reproches que Carpeaux entendra durant toute sa vie d'artiste, et qui sans cesse taquineront son génie. Mais à ce

moment-là, il n'y est pas encore habitué. Il n'admet pas que l'on mesure au centimètre l'inspiration.

Indigné, révolté, littéralement il suffoque. Avec quelle énergie il se défend ! Pour une question de mesures on veut le contraindre à jeter bas le drame de l'amour paternel et filial dont il a si passionnément cherché l'expression. Odieuse tyrannie et quelle misère !

Carpeaux s'emporte, discute, menace :

— Je partirai de la Villa en faisant claquer les portes... Mon groupe, je le jetterai par terre en morceaux... J'ameuterai les gens de bon sens contre vos règlements et l'étroitesse avec laquelle vous les appliquez.

Sceptique, goguenard, et pour éviter des histoires, soucieux de se montrer conciliant. M. Schnetz croit arranger les choses par cette singulière proposition :

— Très bien venu, votre *Ugolin*. Il se suffit à lui-même. Pas besoin de ce fourmillement de gosses convulsifs autour de lui... Faites-en donc tout simplement un Saint-Jérôme. Je le vois très bien ainsi. Ce sera parfait.

Derechef Carpeaux bondit et plus impétueusement encore proteste :

— Quelle singulière idée de l'art !... Pour qui me prend-on?... Jamais, vous m'entendez, jamais !

Le directeur n'était point habitué à se voir traiter avec cette violence. A son tour, il parle sévèrement :

— Il n'y a pas ici de privilèges pour vous !...

Comme les autres, vous obéirez aux règlements... Je vous en donne l'ordre. Vous l'exécuterez ou vous partirez... D'ailleurs nous voici bientôt au bout de votre séjour à la Villa Médicis. Vous l'avez écourté en le retardant. Ce n'est pas moi qui vous retiendrai en demandant sa prolongation !

Dès lors, ce fut une lutte quotidienne et serrée. M. Schnetz, qui ne se risque plus à conseiller la drôlatique transformation d'Ugolin en Saint-Jérôme, persiste du moins à exiger des retranchements selon les dimensions permises et signale à Paris, en notes aigres-douces, la rébellion de Carpeaux. Au comble de la fureur, son frémissant élève s'obstine à ne rien réduire de sa conception première.

Ce sont des mois de perpétuelles escarmouches. Carpeaux est dans un si constant état de surexcitation nerveuse qu'il souffre d'étouffements et de dépression. Toutes ses lettres de cette époque sont des plaintes et des cris de révolte. Sa rage est d'autant plus violente que, même imparfait encore, son groupe d'*Ugolin*, frappant les imaginations, a déjà conquis dans Rome une certaine notoriété, et que de nombreux visiteurs s'extasient sur sa beauté tragique.

Jamais on ne lui fera accepter qu'il saccage ou réduise l'expression d'une telle œuvre. Et comme, pour le contraindre à la soumission, M. Schnetz lui refuse les subsides de travail accordés aux pensionnaires, il obtient de son père, à ce moment-là mieux

rémunéré sur les chantiers d'Amérique, l'envoi de quelques centaines de francs.

Mais les taquineries et les exigences de son directeur l'irritent tellement que, un jour, exaspéré et à bout de forces, il démolit son groupe et en jette par terre les morceaux.

C'est seulement quelques semaines plus tard que, à la prière de ses amis, il en rajuste les débris.

A toutes ces épreuves, il n'éprouve d'apaisement et de consolation qu'à la pensée d'un heureux mariage avec quelque agréable jeune fille de son pays, qu'à la douceur d'un paisible foyer où il trouvera le rafraîchissement de son âme tourmentée. Dans ses lettres à Foucart il lui confie ce rêve qu'il aura toute sa vie et que, voulant participer aux profits matériels de sa gloire, ses égoïstes parents combattront à chaque velléité de réalisation. Nul n'aura été plus conjugal — et cela dès sa jeunesse — que ce pauvre grand homme de Carpeaux que, plus tard, une jalousie morbide et injustifiée, la détestable influence de ses parents et ses souffrances physiques rendront malheureux dans une jolie union qui lui offrait tous les éléments de bonheur.

Bientôt, avec l'assentiment de son directeur soulagé par cette suspension d'armes, il s'évade de la Villa Médicis pour venir à Paris négocier au ministère des Beaux-Arts une prolongation de séjour et l'autorisation d'achever son *Ugolin* tel qu'il l'a conçu.

Précédé de rapports très défavorables qui le représentent comme irascible, rebelle et fauteur de troubles, il a du mal à se faire recevoir. La porte de M. Fould, ministre d'État, lui est fermée. Mais l'opiniâtre Carpeaux veut absolument parler à ce dignitaire qui règne sur les Beaux-Arts. L'huissier, qui a sa consigne, se montre récalcitrant.

Alors le sculpteur a une heureuse inspiration. Déployant une feuille de papier qu'il a dans les mains, il la met sous les yeux de l'homme à chaîne qui l'admire.

— Je vous en prie, insiste Carpeaux, montrez-la au ministre. Dites-lui que l'auteur de cette composition est là et demande à lui parler.

C'est un dessin du groupe d'*Ugolin*.

Magnifique carte de visite !

L'huissier se laisse attendrir, présente cette poignante page à M. Fould, qui, intéressé, donne l'ordre qu'on introduise cet extraordinaire visiteur.

Carpeaux parle avec tant de feu, avec une éloquence si passionnée et persuasive, qu'au bout de quelques minutes il sort du cabinet ministériel avec toutes les autorisations souhaitées.

Le voilà vainqueur. Quand il lui plaira, il repartira pour Rome afin d'y achever librement son groupe tel qu'il l'a conçu.

Ugolin ne sera pas transformé en Saint-Jérôme. Il vivra. Et M. Fould a désormais la conviction que ce sera l'une des grandes œuvres de notre temps.

XIV

Après une si longue absence, Carpeaux, joyeux de sa victoire, se sent trop près de sa chère ville de Valenciennes et de ses amis pour ne pas aller d'abord s'y reposer quelques semaines, au milieu d'eux.

Enchanté de leur cordial accueil, de cette détente au lendemain d'exaspérantes bourrasques, il y passe plusieurs mois.

Là, quelle différence avec l'énervante atmosphère de suspicion, d'hostilité et de luttes, dans laquelle il vient de vivre à Rome !

Il ne cesse d'ailleurs pas de penser intensément à son *Ugolin* dont la tragique grandeur l'obsède et que désormais il est sûr de pouvoir finir en paix. Dans l'atelier que, un peu à son intention, l'avocat Foucart a fait aménager tout en haut de sa maison, Carpeaux grave à l'eau-forte plusieurs planches où il fait vivre son groupe. On a conservé des épreuves de chacune d'elles et le musée de Valenciennes en possède d'excellentes.

Dans sa ville natale, où il respire à l'aise, il est tout à la joie de retrouver les affections dont il a l'habitude et, après une si longue absence, sa place

à la table des maisons amies. Il en est de nouvelles qui lui font fête. Particulièrement celle d'une charmante femme, Mme Masquelez. De haut rang dans la société de Valenciennes, elle aime les arts, fait avec goût de la musique. Carpeaux lui plaît par sa flamme, sa spontanéité et sa droiture, par toute la noblesse de sentiments qu'elle découvre en lui. Et peut-être mieux encore que tous ses compatriotes, discerne-t-elle l'originalité et l'avenir de son talent.

Elle ouvre à Carpeaux son salon où viennent les meilleures familles de Valenciennes et où l'on fait de la musique et parle d'art. Le sculpteur ne tarde pas à y être reçu dans l'intimité. Et certainement l'amitié de cette femme distinguée a la meilleure influence sur l'esprit de Carpeaux, l'affine et le prépare aux brillantes relations que bientôt lui vaudront ses succès. S'il avait eu la nature vulgaire et la mauvaise tenue dont on l'accuse avec une sotte malveillance, jamais pareille maîtresse de maison, dont l'éducation égalait le cœur, n'aurait pu s'accommoder d'un homme ayant le ton et les habitudes d'un tailleur de pierre débraillé. D'autre part, pleines de fières pensées dans une forme expressive qui rend négligeables quelques incertitudes d'orthographe comme en eurent tant de grands artistes, les lettres de Carpeaux, écrites dès cette époque, révèlent sa constante ascension intellectuelle, et, sans le moindre sacrifice de son origi-

nalité, son assouplissement progressif aux usages du monde.

En même temps, Carpeaux reprend sa place aux fameux déjeuners du notaire Beauvois, jouisseur astucieux et pittoresque, républicain se dévouant au peuple le ventre à table, sachant mettre de fines bouteilles et de savoureuses cuisines au service de ses affaires. Plein de verve et de bonne humeur, il amuse Carpeaux qui, d'après sa truculente figure de rapace sensuel et caustique, fait de lui un magnifique dessin, la pipe au bec, en attendant de modeler un peu plus tard son buste qui reste l'un des chefs-d'œuvre célèbres de la sculpture française.

Dans la maison de son ami l'avocat Foucart il est vraiment chez lui. Il vit au milieu des enfants qui grandissent et qu'il continue à taquiner gaiement, comme au temps de leur petite enfance. Il fait de charmants croquis d'après cette jeune Anna Foucart qui lui offrit des fleurs le soir de la cérémonie pour son Prix de Rome.

Maintenant elle est devenue une espiègle et délicieuse jeune fille, d'une grâce infinie, au sourire heureux. Tout son visage rit à la joie et à la splendeur du monde. Sa juvénile gaieté est un enchantement. Carpeaux en goûte si vivement le charme qu'il ne résiste pas à la tentation de modeler ses traits fins, cette ravissante expression d'allégresse.

Le buste de Mlle Anna Foucart est un autre chef-

d'œuvre, que les siècles continueront d'admirer, comme nous-mêmes. En outre, quelle date dans la carrière artistique de Carpeaux ! Car désormais cet adorable sourire enivré luira dans quelques-unes de ses séduisantes et plus célèbres figures.

Admirateur de Carpeaux depuis le jour où, jeune homme de dix-sept ans transplanté à Paris, je reçus le coup au cœur de ses bas-reliefs et de ses bustes, avec quelle émotion, l'année dernière, lors de la cérémonie du centenaire de Carpeaux à Valenciennes, je retrouvai vivant et toujours jeune, sur le visage de la spirituelle octogénaire qui nous en offrait l'enchantement, ce sourire inspirateur d'œuvres fascinantes !

Tous les amis et contemporains de Carpeaux sont morts. Toute la vie dont il fut le témoin est glacée. Au-dessus de ces ruines, seul, rayonne ce sourire. Il s'est gracieusement dessiné pour moi sur ce visage d'aïeule. Mon culte pour Carpeaux a eu sa récompense. Il m'a semblé que ce génial sculpteur n'avait pas complètement disparu puisque ce sourire, dont il a éternisé l'éclair, est encore de ce monde.

*
* *

En même temps le jeune sculpteur, qui travaille comme il respire, qui ne peut pas apercevoir un geste, un visage, un mouvement sans en fixer les lignes, les traits, les éclairages, dessine, peint ou

sculpte tous les membres de la famille de ses hôtes. Il fait, au fusain, un grave et noble portrait de Mme Foucart, avec son fils Georges sur ses genoux, et celui de l'avocat Foucart, son ami d'enfance.

Puis, tout d'un coup, ce sculpteur se révèle un peintre — et même un grand peintre admirablement doué — par un portrait du même Foucart, dont il représente à merveille l'humeur rabelaisienne et la joie de vivre, et par celui de son camarade le peintre Rossy, ébauché en quelques heures, chef-d'œuvre de liberté et de vie.

Enfin, comme dans toutes les maisons où il passe, déjeune et dîne, écoute de la musique ou des conversations, Carpeaux dessine passionnément et sans arrêt, il laisse partout des feuilles de papier couvertes de croquis. Ces précieux bouts de papier — dont, alors, certains de ses compatriotes ne soupçonnent pas l'importance — ne sont pas perdus pour tout le monde.

Ce nouveau séjour dans sa ville natale, au milieu de ses amis d'enfance, rend plus impérieux chez lui le désir d'un heureux foyer, embelli de tendresse, que nous l'avons vu rêver à Rome, pendant son long corps-à-corps avec M. Schnetz. Carpeaux, à qui la passion pour son art n'a pas laissé le loisir des divertissements amoureux, ne peut plus être en relations avec une agréable jeune fille sans avoir le désir de l'épouser.

Voici que, avec la fraîcheur et l'impétuosité

d'âme qu'on lui connaît, il s'éprend de Mlle Élise Bracq, fille du maire de Valenciennes. Industriel riche et important, M. Bracq s'intéresse à Carpeaux. Et, continuant l'effort de son prédécesseur à l'hôtel de ville, il aide le sculpteur à réaliser son œuvre. Mais entre cet intérêt qu'il lui porte et la main de sa fille, il y a un monde. L'idée d'un pareil mariage n'a même pas effleuré son esprit.

Carpeaux rencontre fréquemment Mlle Bracq dans toutes les familles où il est accueilli. Il entend ses sonates au piano ou son chant. Il cause avec elle. Il est pénétré de son charme. Comme il a une haute idée de la noblesse de l'art, et comme il se sent riche d'un magnifique avenir, pas une seconde il ne suppose qu'une famille d'un rang social assez élevé pourrait voir en ce mariage une sorte de mésalliance.

Impulsif autant que passionné, il éprouve un grand bonheur à manifester devant tous le sentiment qui vient de fleurir en son cœur. Un jour, sans réfléchir à la bizarrerie de son acte, il va au musée de Valenciennes graver sur le plâtre de *l'Enfant à la coquille*, qu'il vient de donner à sa ville natale, cette inscription compromettante : « Dédié à Mlle Élise Bracq. » Fait sans l'assentiment de la jeune fille et à l'insu de ses parents, un tel aveu public était d'une incorrection très fâcheuse.

Presque aussitôt averti par un visiteur choqué, l'avocat Foucart court au musée, gratte l'indiscret

hommage et, furieux, reproche véhémentement à Carpeaux son acte inconsidéré.

Le sculpteur reconnaît sa faute et la déplore. Mais il ne se tient pas pour battu. Pour atteindre le bonheur qu'il rêve si ardemment, il suivra donc l'habituelle filière matrimoniale et les étapes protocolaires. Appelant à son aide la bonne Mme Masquelez, il la prie d'être l'interprète de son espérance.

Ayant le culte de l'art, et sûre que Carpeaux est promis à une gloire prochaine, elle ne juge point cette union déraisonnable. Aussi en toute conscience vient-elle annoncer la démarche du sculpteur.

Mais l'important et riche M. Bracq ne pense pas de même. L'origine de Carpeaux est, à ses yeux, un obstacle à un pareil mariage dans la ville où son enfance s'est écoulée ! Un riche industriel, devenu maire de Valenciennes, pouvait-il — selon les habitudes d'esprit de la grande bourgeoisie française, surtout à cette époque — oublier que naguère le père de Carpeaux y travaillait comme maçon. Et, en dehors de ce souvenir encore vivant, sans doute M. Bracq était-il l'un de ces hommes d'affaires pratiques — ou se croyant tels — pour lesquels il y a, d'un côté, le sentiment, l'amitié, l'amour, les services rendus, l'art, les plaisirs intellectuels, les élégances, les émotions de l'esprit et du cœur, et, de l'autre côté, bien à part, avec des cloisons inviolables, sans correspondance possible

entre les deux compartiments, la sacro-sainte Majesté de l'Argent, et aussi l'omnipotence des préjugés sociaux? Jamais, si large compte que l'on semble tenir du domaine intellectuel et sentimental, ou même des services rendus, les hommes de ce genre ne consentent à mettre sur le même plan les valeurs morales et l'argent. Leur esprit s'y refuse.

La stupeur de M. Bracq fut donc grande. Il se serait indigné si, haussant les épaules, il n'avait attribué cette prétention, pour lui si choquante, à l'exaltation et la fantaisie bien connues de Carpeaux. Coupant court à cet inutile entretien qui n'était pas loin de lui paraître comme une offense, il dut sans doute se hâter de répondre à Mme Masquelez :

— Chère madame, si vous le voulez bien, nous ne parlerons de cette folie que pour chercher ensemble le moyen de l'apaiser et de la décourager sans scandale. Par bonheur ma fille ne se doute même pas de l'effervescence que sa grâce a produite dans un cerveau surexcité. Quant à Carpeaux, c'est un artiste de mérite et un brave garçon pour lequel notre sympathie est vive. Et, comme vous-même, je suis sûr que c'est avec désintéressement, par amour et avec le désir très noble de se créer un foyer, qu'il a pensé à ce mariage. Mais il est impulsif, passionné, véhément. Avec lui, pour ce refus qui le chagrinera, il y a beaucoup de précautions à prendre. N'ayant que de bons sentiments à son

égard, je veux lui faire le moins possible de peine. Gagnons du temps. C'est la joie de se retrouver dans son pays qui lui a mis au cœur le désir d'y fonder une famille. Idée très touchante ! Mais laissons-le se dépayser et se calmer à Rome, où il est attendu et où le travail de son *Ugolin* l'enfièvrera d'une autre hantise.

On accompagna donc son départ de propos sympathiques, évasifs et dilatoires qui laissèrent intacte sa naïve espérance. Sa carrière, son avenir n'exigeaient-ils point un nouveau long séjour à la Villa Médicis où les règlements n'admettaient pas les pensionnaires mariés? Condition même de son succès futur, l'achèvement de son *Ugolin* devait être le premier de ses soucis et la plus immédiate de ses espérances.

— D'ici là, pensa et se promit M. Bracq, ma fille sera mariée !

C'est ainsi que, doucement éconduit et rassuré par des paroles vaguement favorables, le sensible Carpeaux se remit en route pour Rome.

Le bonheur de se retrouver dans sa ville natale, qui avait accru son désir de s'y enraciner plus encore par le mariage avec l'une de ses compatriotes, avait vivifié aussi son attachement et son affectueuse gratitude pour Valenciennes.

Avant de monter dans le train qui doit l'emporter, il soulage son cœur en écrivant cette lettre charmante de tendresse et de reconnaissance qui,

après sa mise en route, sera lue en séance publique du conseil municipal et qui lui fait honneur :

... Dans la noble mais difficile carrière que j'ai embrassée, j'eusse rencontré dès mes premiers pas d'invincibles obstacles si Valenciennes n'avait été pour moi une seconde mère (1).

J'ai donc contracté envers elle une dette de reconnaissance dont je ne perdrai aucune occasion de m'acquitter. Mon rêve a toujours été de déposer, soit au musée, soit à l'Académie, un exemplaire de chacune des œuvres que je produirai désormais, mais encore de laisser à Valenciennes une marque en quelque sorte plus spéciale de ce que je sens et de ce que je puis, en m'efforçant de faire revivre d'une façon digne de son gracieux génie le plus illustre des artistes de Valenciennes, Antoine Watteau, auteur de tant de ravissantes toiles qui ont opéré l'union de l'École flamande à l'École française.

Le jour où Valenciennes voudra faire pour Watteau ce qu'Amsterdam a fait naguère pour Rembrandt, j'aime à espérer qu'elle me confiera ce soin pieux. Cet espoir doit, je le pense, m'être d'autant moins interdit que j'ai renoncé à toute idée de lucre et que je suis déterminé, si le conseil me confiait l'exécution de cette

(1) Pour les relations de Carpeaux avec le conseil municipal de Valenciennes et avec les familles de cette ville qui lui étaient amies, comme pour les aspirations sentimentales de sa jeunesse, le *Carpeaux* de M. de Poncheville, consacré surtout aux rapports du sculpteur avec sa ville natale, est une mine de très intéressantes lettres prises aux archives de la mairie ou des héritiers de ces familles. J'en cite certaines phrases qui nous aident à mieux comprendre l'âme de Carpeaux.

pensée, à me contenter pour les frais et dépenses que m'occasionnerait la confection du modèle, prêt à être livré au fondeur, d'une indemnité que le conseil lui-même déterminerait en souverain arbitre, après l'achèvement de l'œuvre...

Je serais heureux, monsieur le maire, que mon offre fût accueillie, maintenant que je suis dans l'âge où pour l'ordinaire les artistes produisent leurs plus belles œuvres. Je brûle de ne pas laisser passer, sans rendre cet hommage à notre mère commune et à Watteau, les belles années où lui-même a eu de si délicates inspirations..

Pendant quinze ans, jusqu'à sa mort si cruellement prématurée, c'est une chère idée qui sans cesse le préoccupera. La statue de *Watteau* faite — et elle est délicieuse de grâce, de jeune élégance — Carpeaux, pour sa réalisation définitive se heurtera, comme pour chacun de ses monuments, à d'incroyables résistances pendant sa vie. Et son *Watteau* n'ayant pu être érigé qu'après la mort du sculpteur sur une place publique de Valenciennes, le charme et la poésie de cette figure seront altérés par la lourdeur banale des ornements dont on l'entourera. C'est le marbre aussi qui aurait le mieux convenu à l'élégante silhouette du peintre de *Fêtes galantes*, ainsi que Carpeaux l'a représenté. Et ce fut en bronze qu'on l'exécuta.

Mais, telle qu'elle nous apparaît, cette silhouette nous est un enchantement.

XV

Ainsi que pour sa première arrivée à Rome après son Grand Prix, à la Villa Médicis le directeur et les élèves s'étonnent de son long retard et de ses fantaisies apparentes. Un an plus tôt il était si possédé par son *Ugolin* qu'il se démenait ardemment pour obtenir le moyen de l'achever. Et maintenant que, en faisant pour ainsi dire parler son groupe lui-même devant le ministre Fould, il a obtenu la prolongation de séjour tant souhaitée, il semble se désintéresser de son œuvre.

Carpeaux n'a certes pas oublié son *Ugolin* et ses doigts crispés sur sa bouche douloureusement distendue comme pour un rugissement de rage impuissante. Mais les habitudes et les affections de la terre natale, qui lui sont douces, l'ont retenu.

Maintenant qu'il s'y est retrempé et rafraîchi, qu'il croit y avoir trouvé l'amour et en rapporte l'espérance, le voilà de nouveau tout animé du génie créateur.

Après cette longue absence au cours de laquelle son talent a mûri en s'appliquant à d'autres travaux, il juge plus lucidement son œuvre dans l'état

où il l'a laissée. S'il en garde l'ordonnance, il voit mieux ses insuffisances d'exécution. Comme il est devenu difficile pour lui-même ! Il veut que le moindre détail vive intensément et se raccorde à l'ensemble avec tant d'intimité qu'on y retrouve le rythme du groupe tout entier. Il veut aussi que, fût-il brisé en cinquante morceaux, on reconnaisse en chaque fragment le génie tourmenté de son auteur. Il a dès ce moment la conscience d'un grand sculpteur qui, sans rien sacrifier de l'ensemble aux divers morceaux, exige que chacun d'eux concoure à l'expression. Et il ne les trouve jamais assez vivants.

Couvert par l'autorisation ministérielle, M. Schnetz désarme et ne se risque plus à conseiller la transformation du trop volumineux Ugolin en un Saint-Jérôme de dimensions plus acceptables. Touché par l'opiniâtreté de son farouche pensionnaire, il lui témoigne une sympathie sans rancune.

De ce côté donc aucun obstacle. Mais ces nouvelles études que Carpeaux sent indispensables, prennent du temps et coûtent cher. Il y faut des séances très nombreuses de modèles bien choisis.

Alors Carpeaux, qui, en quittant Valenciennes, n'avait pas prévu l'éveil de scrupules si impérieux, doit une fois de plus recourir à l'aide de sa ville natale. Il commence par demander — et par obtenir — de la municipalité une subvention de 1 200 francs. Puis les mois passent avec des besoins sans cesse renouvelés. Aussi supplie-t-il le maire

d'ouvrir avec le concours de ses amis une souscription individuelle d'environ 800 francs, que, fier et digne comme toujours, il s'engage à rembourser. Et, comme il trouve encore à son œuvre des imperfections qu'il veut corriger, il accepte un prêt de cinq cents francs du beau-frère de son ami Foucart, M. Patoux, industriel important.

Enfin, à bout de ressources pour donner à son groupe tout son caractère, il cède pour quinze cents francs au même M. Patoux, homme riche qui lésine et spécule sur ses besoins, une épreuve de *l'Enfant à la coquille* dont il avait grande envie et qui valait dès cette époque quatre mille francs. Encore Carpeaux devra-t-il rembourser, sur cette somme, les cinq cents francs avancés !

— Qu'importe? écrit alors le sculpteur ne pensant qu'à la beauté de son œuvre, en ce moment pour moi mille francs ont plus d'utilité que dix mille plus tard !

Quelques censeurs, fort exigeants pour les autres, ont parfois reproché à Carpeaux ces fréquents recours à la bourse d'autrui. D'abord, c'étaient de simples emprunts qu'il ne cessa jamais de considérer comme tels. Puis on oublie trop que, vivant une vie très simple et se refusant tout plaisir, Carpeaux ne demanda jamais rien pour lui-même. Il ne pensait qu'à son art et à son œuvre, avec le plus noble désir de perfection. Il s'endettait afin d'y pouvoir atteindre.

Dans toutes les lettres écrites à ses amis, de septembre 1860 à novembre 1861, pendant les quatorze mois de cette seconde bataille pour son *Ugolin*, quelle flamme, quel renoncement à tout et quel esprit de sacrifice il nous révèle ! C'est un moine dans sa cellule. Moine enfiévré, laborieux, tout à son culte. D'ailleurs, il prie et se met sous la protection de Dieu. Il l'appelle au secours de son travail. A chaque instant son sentiment religieux, qui jamais ne s'est éteint, réapparaît dans sa ferveur artistique : « *Je prie Dieu de me donner la santé nécessaire pour mener à bien mon groupe d'Ugolin.* » Ailleurs il parle de *la Providence* se manifestant par quelque main amie qui « *vient de le sauver et lui permet de triompher des obstacles rencontrés dans sa carrière.* » Un peu plus tard, lorsqu'il annonce à l'un de ses correspondants l'achèvement désormais prochain de son groupe, il s'écrie dans un élan de reconnaissance : « *Dieu m'a aidé, car ma pensée n'a jamais rien conçu de si grand.* » Et, son œuvre enfin terminée, quand il songe à ses créations possibles dans l'avenir, il ne manque pas d'associer à ses projets l'espoir du secours divin : « *Car si Dieu daigne m'accorder une vie assez longue et assez heureuse pour dire tout ce que je pense, tu verras des choses plus grandes encore.* »

Maintenant si haut sa pensée, cet homme de trente-trois ans — qu'on a voulu parfois nous représenter comme un ouvrier orgueilleux et borné,

vivant à ras de terre, écrit, à la même époque, sur son art, les réflexions les plus élevées. Sans doute il lui arrive de parler fièrement de ce qu'il a fait. Mais comme il devient humble, et comme son humilité est touchante lorsqu'il dit ce qu'il voudrait faire, lorsqu'il rapproche sa faiblesse du génie des maîtres qu'il admire ! Tailleur de pierres, soit — comme certains l'ont dit d'une manière injuste et méprisante — mais tailleur de pierre ayant au cœur de la poésie, de la noblesse, et, dans l'esprit, la plus sublime conception de son art.

Écoutons-le au cours des diverses étapes pour la parfaite réalisation de son *Ugolin :*

Les hésitations causées par mes recherches infinies ont absorbé tous mes jours, mais ces efforts n'ont pas été inutiles, car j'ai trouvé une conception plus vivante et plus expressive de mon groupe d'*Ugolin.* Je suis sur la brèche et n'en désemparerai que quand mes ressources me manqueront. J'obtiens un succès qui dépasse toutes mes espérances. Tout le monde artistique me porte aux nues. On dit que je fais une des œuvres les plus étonnantes du dix-neuvième siècle.

On me dit fils de Michel-Ange, que sais-je, une foule d'exagérations que mon esprit repousse, car je sens combien j'ai encore à faire pour compléter mon œuvre.

Plein d'un feu que je ne me connaissais pas, j'ai parcouru en quelques mois tout ce que la sculpture offre de plus difficile, car exprimer les passions les plus violentes et y attacher la tendresse la plus délicate par la science de la forme, c'est là, je crois, des contrastes qui

m'ont bien agité, et que ma persévérance m'a fait toucher.

Aussi, dans cet enivrement de sa conscience artistique, souffre-t-il de la moindre contrainte pour le séparer de son groupe avant qu'il lui donne satisfaction complète. Naturellement le voici encore aux prises avec la hâte de M. Schnetz. Et avec quel soulagement il remercie ses amis de Valenciennes qui, malgré l'impérieuse parcimonie du directeur de l'École française de Rome, vont lui permettre de parachever son œuvre jusqu'aux suprêmes raffinements d'expression :

Encore quelques jours, écrit-il, et j'étais sous la loi du bourreau. Il eût fallu me laisser exécuter. Prières, raisons, tout eût été inutile, la sentence eût été irrévocable. Déjà ce directeur est venu me prévenir qu'il faut abandonner mon groupe, disant qu'il est assez fait pour être livré au public. Mais sais-tu, ami, — oui, tu le sais, — combien une œuvre gagne à être poussée, étudiée à fond? Abandonner cela, c'est abandonner mon œuvre.

C'est pourquoi, avec le vif sentiment de gratitude que jusqu'au bout il gardera pour ceux dont l'aide le soutient, se fait-il quasi lyrique pour remercier M. Delerue d'un billet de cent francs qu'il lui envoie. On est touché par ces élans de reconnaissance qui font honneur au caractère de Carpeaux.

A cette même époque, comme pour justifier ces scrupules qu'il sent être jugés excessifs par certains de ses correspondants, il cherche à les éclairer

par ses explications qui prennent la valeur d'une véritable profession de foi

Mon travail avait besoin d'un dernier sacrifice. Certes, j'aurais pu le laisser incomplet dans certains détails, mais l'artiste a besoin de tout exprimer pour traduire sa pensée. Tout le monde trouve ici que la forme est aussi belle que la pensée. Mais ceux qui regardent sérieusement comprennent qu'il y a un degré, un prisme auquel le public ne comprend rien. Or, je ne travaille pas pour le présent, mais bien pour l'avenir. Il faut que le moindre débris de mon groupe soit intéressant...

Et comme si ce n'était point assez des difficultés matérielles qui sans cesse l'arrachent à son rêve, voici que sa fièvre créatrice est tourmentée par d'amoureux déboires. Les lettres confiées à M. de Poncheville nous permettent de nous les représenter.

Jusqu'en cette folie de travail il n'a pas cessé de penser à Mlle Élise Bracq. Le souvenir de cette jeune fille est le compagnon de son labeur.

Je ne crains pas de t'avouer mon admiration pour elle, confie-t-il à son ami Dutouquet, et les sentiments qu'elle m'a inspirés ont eu sur moi un effet si puissant que mon courage ne s'est pas arrêté depuis six mois. Serai-je assez heureux pour obtenir sa main !... Je ferai l'impossible pour mériter ce bonheur.

Il éprouve le besoin de justifier cet émoi sentimental qui n'est pas une trahison envers l'art, sa passion dominante. Il fait ainsi à son ami une

sorte de confession qui montre bien l'état de son esprit :

L'amour de l'art est le fond de mon cœur et la révélation de mon âme. Mais j'ai la faiblesse humaine, je suis sensible aux belles natures, et Mlle Elise Bracq m'a montré des qualités si grandes, si compatibles avec ce que je sens, que je l'ai aimée avec le transport qui suit l'admiration. Quoi qu'il arrive, je suis fier de cette impression. Je ne suis sans doute pas digne de réaliser mes vœux, mais je porterai toujours vers cette aimable personne des témoignages d'admiration et de sympathie. J'ai écrit à Mme Masquelez une lettre qui doit la rassurer sur mes intentions. Je sais combien il y a de distance entre moi et cette charmante Élise. C'est un rêve qui a fortifié mon âme, et que, pour mon art, je suis obligé de sacrifier. O fortune, tu n'es pas une chimère !

Sacrifice tout momentané, il l'espère. C'est avec l'illumination de cette pensée qu'il travaille. Aussi quelle obscurité soudaine et quel chagrin lorsqu'il apprend le mariage de Mlle Élise Bracq ! C'est la bonne Mme Masquelez qui a le courage de le lui annoncer. Elle le fait avec les précautions les plus délicates. Déjà, dans l'une de ses lettres, son ami Louis Dutouquet avait glissé un mot pour le préparer à cette déconvenue. Mais le grave et triste Dutouquet avait volontiers le ton prêcheur. Aussi ne faisant pas grande attention à certaine petite phrase menaçante : « *Si l'amour te fait défaut, au moins celui de l'art ne te fuira pas,* » Carpeaux n'y avait-il vu qu'un vague et préventif conseil de

résignation comme il arrivait souvent à cet ami d'en laisser tomber du haut de sa sagesse chrétienne.

La lettre terriblement précise de Mme Masquelez ne lui permet, hélas, aucun doute. Voilà un rêve mort. Le bonheur dans sa ville natale lui échappe. Pour la première fois, il lui semble que sa petite patrie le repousse. Carpeaux souffre, se désole, est accablé par le sentiment de la solitude :

Ah ! écrit-il, je renonce pour la vie aux émotions du cœur. Elles torturent l'âme. Lorsque l'espérance disparaît, quel vide !

Du moins, sa peine n'est-elle pas stérile. Comme, à l'heure de cet écroulement, Carpeaux n'a pas encore terminé son *Ugolin*, il associe sa douleur personnelle au poignant poème de désolation, et de souffrance qu'il est en train de sculpter. C'est pourquoi, au moment où il jugera que son groupe est à la veille de son achèvement, il sera en droit d'écrire, certes avec un très vif sentiment de ce que vaut son *Ugolin*, mais avec un accent de mélancolie qui ennoblit son orgueil :

Je suis près de livrer au monde artistique l'une des œuvres les plus émouvantes du siècle... J'ai dévoré bien des larmes depuis notre séparation... Elles ont arrosé cet argile que mon esprit cherchait à faire parler et j'ai le bonheur de pouvoir te dire, cher Bruno, que ma douleur a bien traduit mes impressions. Tristesse sublime qui avait pour principe l'amour, mais l'amour malheureux. Il semble, ami, que le ciel dispose de nos senti-

ments selon ses intentions... Hélas ! tout est fini... Je ne dois pas me marier. Je dois souffrir sans être aimé, mais piocher dans la sublime voie où je suis entré.

Enfin, le 2 novembre 1861, dans un billet bref comme un bulletin de victoire, avec toute la joie d'une conscience satisfaite, il écrit à son ami Louis Dutouquet que, dans son émotion, il interpelle sous son simple nom sans fioritures affectueuses : « Dutouquet, mon *Ugolin* est terminé, et le comte Niewerkerke vient de me prévenir qu'il sera fondu aux frais de l'État pour l'Exposition de Londres. »

A sa joie, il associe le souvenir de Valenciennes et s'y réfugie tendrement. C'est avec un sentiment de douceur et de sécurité qu'il écrit : « Sachant surtout que je suis aimé d'une cité entière... » En ces heures de triomphe, il reste fidèle à la pensée que, dans l'espoir de pousser son œuvre jusqu'à la perfection, quelques semaines plus tôt il avait exprimée dans une lettre à ce même ami :

« Je retournerai au pays, le cœur content, non de moi-même, mais du devoir que j'aurai rempli pour l'honneur de ma ville. »

Ce qui rend plus jolie encore cette fidélité à son petit coin, c'est son exaltation et sa fièvre dans la période qui précède l'achèvement d'*Ugolin :*

« Je dis à trente-trois ans ce qu'une génération explique à peine dans une longue carrière, » avait-il déjà confié à son meilleur ami pour s'encourager au travail. Cette idée lui avait été un réconfort

pour vaincre les difficultés suprêmes. Et, l'œuvre terminée à son contentement, il revient sur cette fierté qui l'a soutenu et se répète comme une récompense de son énergie, de son labeur et de tous ses renoncements aux plus légitimes plaisirs : « J'étais destiné à dire d'un seul coup ce qu'une époque n'exprime pas dans le siècle, et pour cela il m'a fallu être sage, triste, plein d'espérance et de courage, pour venir à bout d'une besogne impossible. »

Peut-être jugera-t-on cette pensée bien orgueilleuse. Mais l'expression en est si ardemment naïve qu'elle devient touchante. Et c'est une telle foi qu'il avait fallu au sculpteur pour vaincre tant d'obstacles.

Puis, après les péripéties de cette longue lutte, n'avait-il pas quelque excuse à être grisé par tous les témoignages d'admiration que lui prodiguèrent alors les Français de distinction qui séjournaient à Rome et la plus brillante aristocratie romaine?

Depuis longtemps déjà le bruit s'était propagé dans la Ville Éternelle qu'une belle œuvre pathétique était en train de naître à l'École française de Rome et que, très exigeant pour lui-même, son auteur, qui aurait fort bien pu se contenter de son expressive beauté, s'épuisait à la rendre parfaite. Les privilégiés qui l'avaient pu voir disaient qu'elle continuait les meilleures traditions du plus grand art. Et les personnes qui ne la connaissaient que

par ces récits enthousiasmés, avaient hâte de l'admirer à leur tour.

Aussi, dès que Carpeaux eut annoncé à son directeur qu'il n'avait plus aucune modification à y apporter, M. Schnetz — devenu très fier de l'éclosion sous son règne d'un chef-d'œuvre que pourtant il avait contrarié de tout son pouvoir — s'empresse d'ouvrir la Villa Médicis aux curiosités impatientes.

Des invitations sont lancées, que devança l'effervescence des visiteurs de haute lignée. Le suisse de l'École revêt son uniforme de parade et les équipages de grand style s'alignent devant la porte.

Plusieurs jours de suite Carpeaux, épuisé par son long effort, chancelle sous les éloges et les dithyrambes. Un peu enivré par ces enthousiastes roucoulades du monde, dont il entendait pour la première fois la musique, avec quelle fierté attendrie il en transmet les échos à ses chers amis de Valenciennes ! Car pas une minute il ne sépare sa ville natale de ce triomphe qu'il considère comme lui appartenant un peu. Deux ou trois phrases extraites de la correspondance publiée par M. A. de Poncheville suffisent pour faire apparaître son état d'esprit.

C'est Alexandre Dumas fils qui, de passage à Rome, lui prédit un succès retentissant. Bientôt une étroite amitié unira ces deux hommes. Et peut-être pour le remercier de sa sympathie chaleu-

reuse, Carpeaux fera de lui un buste où il inscrira toute la mordante pénétration du célèbre dramaturge.

Le littérateur Jean-Jacques Ampère, de l'Académie française, le général Goyon, commandant les troupes françaises de Rome, M. de Kisloff, ambassadeur de Russie, se trouvent d'accord pour déclarer avec ferveur que « c'est le pendant du *Laocoon* ».

— Vous êtes fort, mon cher Carpeaux, lui déclare, en le serrant dans ses bras, le comte de Niewerkerke, surintendant des Beaux-Arts qui passait par Rome... Votre œuvre fera sensation. On dira en parlant de vous : « C'est l'homme d'*Ugolin.* »

Enfin, un autre personnage officiel, et celui-là de très haute naissance, le duc de Grammont, ambassadeur de France à Rome, assure avec la solennité que sa haute fonction comporte :

— C'est un honneur pour la France d'avoir une œuvre de cette puissance.

Mais bien plus qu'à la sympathie, aux compliments et aux flatteuses prophéties des hommes, il se montre sensible à l'approbation enthousiaste d'une grande dame de la société romaine, la duchesse Castiglione-Colonna, à qui l'admiration inspire de l'amitié pour le sculpteur. Elle est très belle. Elle a le goût et le sentiment de l'art. Et dans sa famille on lui a voué un culte traditionnel. N'est-elle pas la descendante de cette princesse Peschiera que Michel-Ange a tant aimée?

Voici que, raccordant son émotion présente avec ses souvenirs familiaux, elle dit à Carpeaux :

« Il me semble que le génie de Michel-Ange, après avoir traversé trois siècles, se soit reposé sur vous. »

La duchesse Castiglione-Colonna ne se borne pas à une visite. Elle amène à la Villa ses amis. Maintes fois elle revient seule, se lie avec Carpeaux, l'invite en son palais. Elle prend plaisir à sa conversation passionnée. Lui-même est sous le charme de sa ferveur et de sa grâce. « Jamais ardeur n'a plus embrasé mon âme, » écrit-il à cette époque. La duchesse et lui échangent leurs pensées, leurs impressions. Ils prennent l'habitude de causer cœur à cœur. L'emmenant avec elle dans sa voiture pour revoir ensemble les chefs-d'œuvre du Vatican, elle lui explique le monde, se préoccupe de sa vie morale, discute avec lui les idées fondamentales. Aussi, émerveillé et reconnaissant, Carpeaux écrit-il à son habituel confident Louis Dutouquet :

Je dois une partie de cette puissance à la belle et bonne duchesse de Castiglione-Colonna qui m'a pris en amitié et qui m'a révélé la suite des préceptes que Mme Delerue a semés dans mon esprit, trop léger alors pour le comprendre.

Tel restait, en plein triomphe, l'homme dont certains jaloux ont osé dire qu'il avait une âme de parvenu vaniteux. Plus tard aussi, lorsqu'il devint l'un des familiers de la cour impériale, les mêmes

dénigreurs prétendirent que, ayant gardé les allures d'un ouvrier endimanché, il s'y tenait fort mal et y multipliait les incorrections.

Or, est-il vraisemblable que, sensible comme l'était Carpeaux, de nature fine et fière, ayant d'instinct des pensées nobles, il ne se soit pas aisément formé aux usages du monde par les rapports suivis qu'il eut dès sa jeunesse, à Valenciennes et à Paris, avec les gens de bonne bourgeoisie dans l'intimité desquels il a toujours vécu, et par ses relations avec l'aristocratie romaine?

Il y a là une impossibilité psychologique. Affinés par l'influence éducatrice de la beauté, et par la flamme intérieure qui pour eux éclaire tout, les artistes ont des pressentiments que développe le contact avec la société élégante. Carpeaux a certainement deviné et compris. C'est un homme très policé que la cour impériale accueillit aux Tuileries et à Compiègne.

Dès qu'il fut rentré à Paris, le buste de la princesse Mathilde, naguère quasi fiancée à celui qui était devenu Napoléon III, et maintenant charmante protectrice des arts sous son règne, puis celui de Mlle Benedetti complétèrent une adaptation si bien commencée à Valenciennes, poursuivie à Rome, et que son âme noble, sa délicatesse native rendaient facile.

XVI

C'était donc précédé et accompagné d'une éclatante réputation que l'*Ugolin* arrivait en France. Heureux de l'avoir vu fêté à Rome par la haute société s'intéressant à l'art et par tous les Français de qualité séjournant dans la Ville Éternelle, Carpeaux pouvait raisonnablement supposer que, flattées de ce beau succès et fières de mérites qui leur faisaient honneur, l'Académie et l'École des Beaux-Arts l'accueilleraient avec satisfaction.

Quelle erreur ! Combien déçues les prévisions de l'artiste ! Exposé dans la grande salle de l'École des Beaux-Arts, le groupe — dont sans doute la rapide célébrité portait ombrage aux médiocres — fut âprement discuté.

Froidement, sévèrement, la commission de l'Académie des Beaux-Arts — chargée de choisir les envois dignes d'être exécutés en marbre ou en bronze et de condamner à la poussiéreuse précarité du plâtre les œuvres sans intérêt — conclut à ce que l'*Ugolin* ne fût pas réalisé en belle et durable matière.

Étrange décision, et bien comique si on la juge

avec le recul de l'histoire, qu'elle prit sans tenir compte de la promesse faite à Carpeaux par M. de Niewerkerke, directeur des Beaux-Arts.

Aussi, mécontent de cette inclairvoyance qui donnait tort à son goût et révolté par une injustice qui diminuait le prestige du régime, fit-il casser par M. Waleswski, ministre d'État, l'inique sentence. Il ne fut pas jusqu'à M. Schnetz lui-même qui, navré de voir ainsi pâlir l'éclat de sa direction, ne s'indignât de cet acharnement contre une œuvre, indiscutablement belle, qu'il avait bien failli empêcher de naître.

Cette hostilité de la commission est d'ailleurs plus inconcevable encore que sa sévérité — si pauvrement motivée — à l'égard du charmant *Petit pêcheur à la coquille*, qui, par la grâce joyeuse de sa jeune vie, pouvait surprendre l'académisme glacé en ses formules. C'était une œuvre qui, conçue avec le souvenir et sous l'influence de Rude, annonçait magnifiquement tout ce qui constituera l'originalité de Carpeaux.

Au contraire, si pathétique et puissant que soit l'*Ugolin*, il est dans la pure tradition classique. C'est assurément un chef-d'œuvre, mais qui rappelle Michel-Ange et lui doit beaucoup. Il n'affirme pas complètement encore la vraie personnalité future de Carpeaux, faite de charme autant que de force. Malgré son émouvante perfection, mis à côté de la *Flore* et de *la Danse*, cet admirable groupe, d'une

vie musculaire saisissante, apparaît plutôt comme le prodigieux couronnement des longues et passionnées études de Carpeaux, comme un suprême hommage à l'antiquité devant laquelle il a médité longtemps.

Tout, dans ce groupe, aurait dû plaire aux membres de l'Institut, et aux artistes choisis par lui, qui eurent à le juger. Ils y retrouvaient ce qu'ils croyaient enseigner et pratiquer pour eux-mêmes : c'est-à-dire la belle ordonnance, l'expression saisissante, la perfection anatomique des corps, la profondeur du sentiment dramatique.

En vérité, c'est tout cela qui fait la beauté poignante de l'*Ugolin*. Ces divers mérites y sont réunis avec une puissance qui étreint. Le drame qui se passe dans le cœur torturé d'Ugolin, la rage de sa douloureuse impuissance contre le martyre de ses enfants, sont merveilleusement inscrits dans sa figure ravagée, dans l'inutile vigueur d'un corps supplicié par l'inaction, et dont la force jugulée se soulage et s'use par la tragique crispation des doigts enfoncés dans la bouche. Oh non ! Ce n'est pas, comme on l'a trop écrit, pour tromper sa faim et pour résister à la tentation de dévorer ses enfants affamés, qu'Ugolin écarte presque sauvagement, de ses mains raidies, ses lèvres et ses joues. ! C'est sa souffrance morale qui s'exprime ainsi. Celle des enfants n'est pas moins dramatiquement traduite. Enlaçant les jambes de leur père, s'abritant sous

ses bras repliés, s'appuyant une dernière fois à sa haute stature avant de s'écrouler, morts, à ses pieds. comme le plus petit qui résista moins longtemps que les autres , les quatre fils d'Ugolin le ceignent d'une convulsive guirlande de douleur, d'imploration. de prière.

Superbement construit, ce groupe est non moins admirable par la force et par l'unité de l'expression, par la beauté de la puissance musculaire, que par le frémissement nerveux et l'intensité de vie.

C'est précisément cette intensité de vie et d'expression qui déconcertèrent les membres de l'Institut de cette époque. Ils trouvaient dans ce groupe, et au degré suprême, la réalité de ce que la plupart d'entre eux ne pratiquaient que selon des formules à eux enseignées et par eux transmises.

Peut-être faut-il en outre accuser la jalousie inconsciente d'artistes plus âgés, parvenus sans gloire aux honneurs, que l'effervescence romaine autour de ce jeune sculpteur naguère inconnu indisposait contre lui. Et sans doute aussi prenaient-ils ombrage des bustes commandés à Carpeaux par maints personnages de la cour impériale. et dont ils s'estimaient frustrés.

Injustice et sentiments peu nobles qui résistèrent sournoisement à la faveur grandissante du public. Car, au Salon de 1862 dont l'*Ugolin* fut l'une des parures, Carpeaux obtint le plus vif succès auprès des artistes indépendants, des amateurs

ayant du goût et du vaste public lui-même.

Il n'en fallut pas moins pour revigorer Carpeaux que la méconnaissance du jury avait accablé. Le contraste était si grand entre l'enthousiasme de Rome et l'accueil frigide des officiels du quai Malaquais ! Attristé, mélancolique, le sculpteur s'était affaissé dans l'une de ses crises de prostration, qui suivaient souvent ses fortes déconvenues. Il dut même s'aliter.

L'enthousiasme autour de son groupe le ranima bien vite. Et pourtant deux nouvelles déceptions le contrarièrent : on avait parlé pour lui de la Légion d'honneur et elle ne lui fut pas donnée. En outre, le vœu des artistes le désignait comme professeur de sculpture à l'École des Beaux-Arts, et, malgré une proposition en sa faveur, il ne se vit pas confier cette tâche qui eût intéressé un apôtre comme lui. Nous avons une lettre de Carpeaux où il confie avec allégresse son espérance :

« Car j'ai les suffrages de la jeunesse, écrit-il, et tout me fait espérer que rien ne s'opposera au bonheur que j'aurais de pouvoir enseigner à autrui ce que je tiens de Rude, Raphaël, Michel-Ange, et surtout de Dieu. »

Néanmoins, la santé de Carpeaux se rétablit. Il s'est remis au travail qui restaure sa foi en lui-même et ses forces. A ce moment, il écrit des lettres rayonnantes de confiance où l'on trouve des phrases comme celles-ci :

« Tout va bien, ainsi que la santé. J'en remercie Dieu et je le prie de me donner encore de nombreuses années pour remplir la carrière que j'ai commencée par de nouvelles œuvres dignes de ce début. »

Ce qui surtout lui rend l'entrain à la vie, c'est l'attrait des bustes qui lui sont demandés et qu'il exécute avec plaisir. A Rome, il a brillamment commencé la série de ces portraits merveilleux de caractère, qui suffiraient à la célébrité d'un autre artiste. Notre grand Houdon n'a guère fait que des bustes et deux siècles ont consacré sa gloire. Carpeaux, qui nous a donné, en outre, l'immortelle beauté du Pêcheur napolitain, de l'Ugolin, de la Flore, de la Danse, de la Fontaine du Luxembourg, du Watteau, de Valenciennes défendant la Patrie, a réalisé d'innombrables bustes qui n'ont certes pas moins de vie et d'expression.

Celui de la princesse Mathilde, qu'il modèle cette année-là, revêt d'un air majestueux, qu'elle avait tout naturellement, la grâce spirituelle, malicieuse, ardente, de la fille du roi Jérôme, frère de Napoléon Ier, qui, comme toutes les reines et princesses de sa race, fut vraiment et passionnément une femme. C'est un des beaux morceaux de l'art français. Et j'ai toujours entendu louer la vérité parlante de ce buste par les hommes d'aujourd'hui qui furent les familiers de cette charmante cousine de Napoléon III.

La satisfaction qu'éprouva Carpeaux de se voir si aisément confier ces travaux fut avivée par la commande d'un bas-relief pour la décoration du Pavillon de Flore, que l'architecte Lefuel était en train d'édifier afin de prolonger les ailes du Louvre. Nul ne pouvait encore prévoir le chef-d'œuvre de sculpture française qui résulterait de cette commande. Et sans doute l'architecte lui-même, auteur du plan d'ensemble, ne pensait-il qu'à un intéressant jeu de la lumière et de l'ombre sur des formes qui animeraient de leurs lignes gracieuses sa haute façade, un peu froidement géométrique sans cet agrément.

Tout de suite Carpeaux, ardent sculpteur des grâces juvéniles de la femme, qui en outre, sentait vivement le charme des fleurs et depuis sa jeunesse s'était habitué à leur interprétation décorative, Carpeaux, qui adorait l'enfance et savait en rendre la grâce potelée, aperçut le beau poème de jeunesse et de joie que, sur ce thème de *Flore*, il pourrait écrire dans la pierre. Désormais ce sujet le hante. Il vit avec lui, formule en croquis rapides les idées que son imagination lui suggère. Et, bientôt, il a définitivement arrêté la délicieuse composition qui représente la Déesse des fleurs sous la forme d'une souple et gracieuse femme, dont le visage s'illumine d'un sourire heureux, et dont le beau corps semble surgir d'un buisson fleuri et de l'envol d'une légère étoffe pour participer aux ébats d'enfants en liesse.

L'esprit plein de ces gracieuses visions et de ce projet, avec quel plaisir, après cette rude bataille d'*Ugolin* et les succès qui effacent tant de traverses, il revient de nouveau dans son cher refuge de Valenciennes ! Il y retrouve les amis qui, certes, l'ont obligé, mais sans assez de clairvoyance généreuse pour l'affranchir des soucis matériels qui gênaient l'éclosion de son génie.

Très riches ou gagnant beaucoup d'argent, ces industriels et ces hommes d'affaires l'ont soutenu comme ils l'auraient fait pour tout jeune compatriote donnant quelque promesse d'avenir. Même parmi les plus sympathiques et les plus enclins à ce mécénat coûteux, il n'en est aucun qui semble avoir perçu la noblesse morale de Carpeaux, l'illumination du génie et l'espèce d'aristocratie qu'elle lui conférait. Certains d'entre eux l'ont reçu dans leur maison et l'ont mêlé à leur vie familiale. Il faut leur en savoir gré, car ils ne lui devaient rien. D'autres lui ont plus ou moins consenti quelques prêts, dont Carpeaux garda toujours la reconnaissance la plus vive. D'ailleurs que de dessins, de plâtres originaux, de bustes — devenus par la suite fort précieux — récompensèrent cette aide parfois bien péniblement obtenue ! Et comme Carpeaux lui-même, il faut que nous tous, bénéficiaires de son grand art, nous leur en ayons de la gratitude. Ils la méritent.

Mais comme nous les aimerions davantage s'ils s'étaient moins fait arracher leurs subsides et sur-

tout s'ils avaient senti le feu sacré dont brûlait l'âme de Carpeaux, l'esprit de sacrifice et de renoncement, et, pour ainsi dire, l'espèce de sainteté que, dans sa ferveur, cet apôtre, ne vivant que pour son art, y apportait !

Si bienveillants et cordiaux qu'ils fussent à son égard, trop visiblement ils ne le considéraient pas comme de leur monde. On l'accueillait avec plaisir. On l'invitait d'autant plus volontiers à déjeuner ou à dîner qu'il était un très original et très agréable compagnon dont on avait l'habitude. Néanmoins entre eux et lui quelle barrière dressait le sentiment de leur rang, de leur fortune, de leur importance ! A distance ce sont préjugés fort comiques.

Pourtant, cette fois, Carpeaux réapparaît à Valenciennes avec le prestige de sa renommée accrue. L'*Ugolin*, qui venait d'enthousiasmer le public, était une réalité glorieuse. Les bustes de grandes dames et de personnages officiels qu'il avait faits tant à Rome qu'à Paris, annonçaient un avenir brillant.

— Il commence à percer ! se disaient, sur un ton moins sceptique et même avec une nuance de respect, certaines personnes de Valenciennes jusqu'alors dlutôt caustiques et désinvoltes.

Aussi, dans sa ville natale, et même dans les maisons amies dont il est depuis longtemps le familier, le fête-t-on plus qu'à l'ordinaire.

L'importance des gens officiels dont il a exécuté

le buste fait mieux goûter par ses compatriotes les mérites de celui — adorable — de la jolie Anna Foucart.

L'impérieux et jovial notaire Beauvois veut avoir le sien. Et Carpeaux, qui depuis sa jeunesse a multiplié les croquis, les caricatures d'après sa tête puissante et sarcastique, ne demande pas mieux que de fixer le caractère de cette tête rude et volontaire d'homme d'affaires jouisseur, ayant aussi gros appétit dans son cabinet qu'à table.

Voici donc notre sculpteur replongé dans l'atmosphère de bamboche, de pipe, de propos lestes, caustiques et joyeux qui est particulière à la maison de Beauvois. L'acerbe matérialisme du notaire y fraternise avec les idées libérales et humanitaires de l'avocat Foucart et avec les doctrines du libre penseur Regnard, ancien représentant du peuple à l'Assemblée de 1848, dont les sentiments républicains sont humiliés par son prénom de Napoléon, ajouté à celui de Nestor.

Tous trois sont parmi les plus fortes têtes de Valenciennes. Ils constituent un pittoresque bloc de bourgeois voltairiens, gais et bons vivants, à qui l'amour du peuple n'empêche pas de gagner beaucoup d'argent. C'est dans leur salle à manger qu'ils font des barricades. Et leur persistante opposition à l'Empire se satisfait aisément de propos malicieux. Ils préfèrent d'ailleurs ne s'y abandonner que loin des oreilles indiscrètes. Car, au demeurant, à cause

de leurs affaires qu'avant tout il ne faut pas compromettre, ils sont en assez bons termes avec les autorités. Ayant su ne pas être « victimes du 2 Décembre 1851 », ils entendent bien n'être les victimes d'aucune autre date. Mais quelle revanche lorsqu'ils dénigrent et se gaussent entre eux, loin de toutes oreilles indiscrètes !

Habitué à leurs sarcasmes et à leurs grasses plaisanteries, Carpeaux s'en amuse. Au surplus, d'origine et peut-être sous leur influence qu'il a subie dès sa jeunesse, il est républicain. Et plus tard son attachement à la personne de Napoléon III, qui le soutiendra avec tant de fermeté, ne l'empêchera pas de rester républicain de principe. Il trouva ainsi le moyen d'accorder l'élan de son cœur avec de vagues opinions politiques qui d'ailleurs eurent toujours beaucoup moins d'importance à ses yeux que ses fermes et très réfléchis principes d'art.

Pour commencer l'entretien, et aucun magistrat, aucun fonctionnaire de l'Empire ne pouvant entendre les nasardes des trois causeurs, quel assaut de railleries à l'égard de Carpeaux :

— Alors le brigand de Décembre, l'étrangleur de la République, est devenu ton client?

— Et tu salis ton pouce à modeler le buste de ses esclaves !

— De ses sbires !

— De ses complices !

— Et voici que tu mets tes doigts d'honnête homme dans les effigies de sa famille !

— Déserteur !

— Tu nous déshonores !

— Nous te renions !

— J'espère du moins que, pour rester digne de nous, tu fredonnes à mi-voix la *Marseillaise* en faisant poser les princesses et les faméliques du régime !

— Quels gages as-tu bien pu leur donner pour qu'ils t'accablent ainsi de commandes !

— Tiens ! Malgré tes mauvaises relations, pour te garder la pensée libre et le cœur républicain, encore un verre de ce chambertin, le vin favori de l'autre empereur, l'oncle de Napoléon le petit, celui que Béranger immortalisa ! dit l'avocat Foucart, resté fidèle à son admiration pour le chansonnier de la Sainte-Alliance des peuples.

Ils ricanaient et vitupéraient ainsi, confortablement et sans risques. Mais, au fond, participant à la prospérité de la France en ces années-là, ils s'indignaient avec une grande patience. Et ils étaient flattés de voir leur ami jugé avec clairvoyance par les dirigeants du régime que, en principe du moins et les portes closes, ils abhorraient.

Tout en se divertissant de leur verve ardente et joviale, Carpeaux exécute ce buste du notaire Beauvois, merveilleux de vie, de puissance, de caractère, chef-d'œuvre à jamais célèbre, portrait-type de l'homme de loi intelligent et fêtard, âpre et volon-

taire, astucieux et sensuel, dominant, par l'audacieuse froideur de sa lippe gourmande et désabusée, la docile humanité que son œil moqueur regarde frémir autour du papier timbré.

En même temps, comme à chacun de ses voyages, la douceur du séjour dans sa ville natale, les charmantes heures passées en des maisons amies, réveillent son désir d'un foyer personnel, écrin d'une tendresse inspiratrice.

Mlle Élise Bracq ne l'a pas attendu, hélas ! Mais, dans les familles où un cordial accueil lui est fait, il y a d'autres jeunes filles, en particulier la jolie Anna Foucart, d'une grâce si espiègle. Il est d'autant plus sensible à sa beauté qu'il a fait de la jeune fille un buste adorable, et que depuis cette époque son sourire le hante.

Ses rapports constants avec la fille de ses hôtes, ravissante incarnation de la jeunesse vive et rieuse dont il est épris, augmente son amour et son espérance de bonheur. Il en est obsédé. Impétueux et ardent comme l'était notre sculpteur, il ne pouvait pas longtemps garder secrète sa passion.

Et, un jour que, venu à Paris en compagnie de Foucart, il déjeunait avec lui au restaurant Foyot, il profite de ce tête-à-tête pour lui en faire confidence.

Stupeur et indignation de l'avocat. Jamais idée aussi saugrenue n'avait effleuré son cerveau. Et il n'imaginait même pas qu'elle pût naître

dans celui d'un homme ayant quelque bon sens.

— Je pense que tu deviens fou ! gronda-t-il avec une colère méprisante.

Plus encore qu'une fantaisie de mauvais goût, cette proposition — pour lui effarante — constituait une manière d'attentat à son prestige de grand et riche bourgeois, presque un crime de lèse-majesté.

— Peuh ! grogna-t-il encore en haussant les épaules et en foudroyant d'un regard courroucé le fâcheux.

Et, les lèvres hargneusement serrées sur son cigare, il s'isola dans un silence plus sévère encore que sa protestation.

L'avocat Foucart était l'un de ces doctrinaires dont les actes et les pensées profondes — c'est-à-dire celles qui les concernent personnellement, eux, leurs familles et leurs intérêts — sont en désaccord avec les principes politiques dont ils se targuent.

Il aimait le peuple, mais en théorie et à distance. Il se déclarait libéral, républicain, humanitaire. Il se faisait l'apôtre de la fraternité entre les hommes ainsi qu'entre les nations, ce que. tout jeune. Carpeaux lui avait sculpté sur ses murs d'après la célèbre chanson de Béranger. Il se faisait même le défenseur de l'égalité.

Cependant, qu'un grand artiste très ami mais riche de son seul avenir, ait la singulière audace de vouloir s'égaler à lui en prétendant épouser sa fille, il se hérissait d'indignation !

Stupéfait de cette colère qui lui révélait soudain les rigueurs d'une hiérarchie insoupçonnée, Carpeaux ne s'aventura pas davantage dans ses rêves matrimoniaux au sein de la famille directe de Foucart.

Est-ce à ce moment-là que son terrible père, toujours en Amérique, eut vent de ses vélléités conjugales, ou bien fut-ce la révélation du projet d'union avec Mlle Élise Bracq qui détermina son inquiétude et sa rage? Toujours est-il qu'on a de lui, écrite à cette époque, une lettre brutale où il déconseille méchamment à son fils de se créer un foyer :

« ... Et tu oses parler de mariage?... Tu as une belle perspective de mariage devant les yeux! Celle d'Abel de Pujol qui s'est marié à l'âge de quarante ans. Et, à compter de ce jour, il n'a plus été un artiste. »

Cette lettre, partie de San-Francisco et que j'ai eue entre les mains, est effroyablement âpre et dure. Elle contient en puissance toutes les violentes ou sournoises méchancetés de plus tard. Pensant influencer son fils en inquiétant la grande tendresse de Jean-Baptiste pour sa mère, le vieux maçon insinue qu'en apprenant le mariage probable du sculpteur, Mme Carpeaux s'effondra dans une douloureuse et périlleuse crise de plusieurs jours.

J'ai tenu à reproduire le texte de cette lettre parce qu'elle a une grande importance. Aussi est-il

nécessaire qu'on s'en souvienne. Elle éclaire la tragédie des dernières années de Carpeaux. Elle est la clé d'un mystère qui, sans elle, resterait impénétrable.

Elle est la preuve, cette lettre, que depuis longtemps le père et la mère de Carpeaux, ayant conçu le dessein de garder leur fils pour eux, étaient d'avance hostiles à tout mariage qui les en déposséderait. Sant doute la mère obéissait-elle à un sentiment d'affectation jalouse, que dégradait peut-être aussi une arrière-pensée de lucre. Mais c'est certainement par cupidité exigeante que le père agissait et menaçait.

Il entendait profiter du talent, du travail et des gains de son fils. D'avance il était l'ennemi de n'importe quelle femme, car elle ne surgirait que pour restreindre ou anéantir ses espérances. Six ans plus tard, à l'heure où le tendre et passionné Carpeaux réalisera enfin son rêve d'un foyer tout rayonnant d'amour, aussitôt on verra reparaître en action ces sentiments. Et ils ne feront que s'exaspérer.

Cependant, aveugle à tous ces calculs et plein d'illusions sur le cœur de son père, Carpeaux persévère dans ses rêves conjugaux. Repoussé par Foucart, il jette ses regards sur d'autres jeunes filles.

Bientôt le voici très amoureux d'une cousine de Mlle Anna Foucart, fille de M. Patoux, l'industriel qui avait fait une affaire excellente dans le présent,

et bien meilleure encore pour l'avenir, en lui achetant à bas prix une épreuve du petit pêcheur à la coquille pour lui permettre de finir le groupe d'Ugolin.

Jolie, cette jeune fille a une main si adorable que, émerveillé, Carpeaux l'a naguère sculptée et, pour mettre en valeur sa perfection. y a emprisonné un oiseau frémissant.

Pour les mêmes raisons, mais avec une surprise et une indignation moins apparentes, notre sculpteur est poliment éconduit.

La femme exerce sur lui un attrait d'autant plus vif que, jusqu'à ce moment, c'est à son art bien plus qu'à l'amour qu'il a donné son cœur et ses forces. En outre, la séduction de la beauté féminine s'accompagne chez l'artiste de nobles sentiments et d'une théorie touchante : la femme, dont la beauté, les lignes, les mouvements harmonieux l'enchantent, n'est pas seulement l'éveilleuse de désirs, la dispensatrice de volupté ; c'est aussi l'ange du foyer, l'inspiratrice et la compagne du travail. S'il songe successivement à épouser Mlle Élise Bracq, Mlle Anna Foucart, Mlle Patoux, c'est sans doute parce qu'il les trouve belles et charmantes, mais c'est encore parce que, tour à tour, il les a imaginées enivrantes souveraines d'une maison où le bonheur qu'il recevrait d'elles rayonnerait sur son travail. L'homme digne et fier qu'il fut toujours aurait été bien offensé s'il avait pu croire que l'on attribuât

à des arrière-pensées ambitieuses ou cupides son élan sincère à l'égard de ces jeunes filles, et qu'on le soupçonnât de les vouloir épouser à cause de leur rang social et de leur fortune.

Plus tard, poussé par le même désir d'amour, de mariage, de foyer, il s'attendrit pour l'une de ses cousines, Mlle Félicie Laut. Mais décidément un artiste ne semblait pas digne à la bourgeoisie valenciennoise d'être agréé dans ses rangs.

De nouveau repoussé et déçu, Carpeaux essaye alors d'oublier ses mécomptes matrimoniaux dans un voyage d'études en Belgique. Il espère que les émotions d'art et l'enthousiasme de la découverte le guériront de ses blessures sentimentales.

Mais il n'a pas plus de chance dans ses voyages que dans ses amours et que dans ses travaux invariablement contrariés.

Trois ans plus tôt lorsque, élève de la Villa Médicis, de Rome il s'était rendu à Naples, il avait failli y mourir. Subitement atteint d'une indisposition assez bénigne, il avait voulu la guérir par la méthode Raspail, alors très en vogue et dont il était l'un des adeptes. Hélas ! Sa mémoire servit mal sa foi. Au lieu d'absorber quelques centigrammes de la drogue prescrite, il confondit et s'en octroya autant de grammes. Foudroyant fut l'effet de cette méprise. Soudain inerte et ne pouvant plus ni se lever ni faire entendre sa voix, Carpeaux eut tout juste la force de saisir l'une de ses chaussures

au pied de son lit et de la jeter à travers les vitres de sa fenêtre. Le fracas du verre brisé et la retombée de ce singulier projectile dans la rue attirèrent l'attention des passants qui coururent à l'assaut de ce drame mystérieux. Ils appelèrent au secours. Un médecin arriva. Et, par une réaction vigoureuse, Carpeaux fut sauvé.

A Bruxelles, le voici tout à coup malade de la jaunisse. Il est contraint de s'aliter.

J'ai vu Bruges, Ostende, Gand, Malines, Anvers, mais sous le coup d'un malaise général. Je suis tombé à plat de lit ; la bile est passée dans le sang et j'ai la jaunisse. Je ressemble à un vieux coing ! griffonne-t-il à l'un de ses correspondants habituels.

Adieu, pour le moment, aux ardentes explorations dans les musées de Belgique dont il se réjouissait si fort !

Du moins a-t-il eu le temps de s'émerveiller des tableaux d'un peintre qu'il connaissait peu, qu'il s'étonne de voir insuffisamment admiré. Van Noort, l'un des maîtres de Rubens, dont il parle sous le nom de Van Oost qui fut au contraire un de ses disciples.

Dans son enthousiasme, il a pu écrire, avant cette mésaventure qui le cloua au lit, à son cher Dutouquet, la forte impression qu'il a reçue des toiles de cet artiste flamand :

« J'ai vu des choses merveilleuses. Van Oost le maître de Rubens, m'a, par sa couleur, montré

autant de puissance que Michel-Ange dans sa forme. C'est un génie inconnu dont on ne m'a jamais parlé. Ses contemporains lui ont fait une réputation de débauché, de coléreux. C'est à ce rude tempérament qu'il doit tant de puissance. On veut que l'artiste ait des gants blancs, aujourd'hui. Quelle erreur ! »

Carpeaux était le contraire d'un débauché. Et ce ne fut que plus tard, sous les griffes de la maladie et sous la perfide influence de parents âpres et jaloux, qu'il devint injuste, violent et coléreux. Mais, toujours frémissant d'enthousiasme et de passion, il se sentait un peu hors de la règle commune. Rapprochant de sa propre impétuosité l'art fougueux du vieux maître flamand, à son propos il revendiquait ainsi pour lui-même, autre artiste plein de flamme, le droit de ne pas vivre avec la correcte pondération d'un notaire ou d'un diplomate.

A peine convalescent, Carpeaux ne quitte son lit de Bruxelles que pour se rendre au Havre, afin d'embrasser sa mère à l'arrivée du paquebot qui la ramène de San-Francisco. Sur les voies du retour elle précède le père Carpeaux qui, las de l'exil, s'apprête lui-même à regagner la France.

Carpeaux aime sa mère. Ayant beaucoup souffert de cette longue séparation qui l'a laissé, à peine au sortir de l'enfance, seul et sans ressource au milieu des misères de Paris, il a hâte de se jeter tendrement dans ses bras et de retrouver, lui si affectueux, l'affection maternelle qui lui a tant manqué.

XVII

Le retentissement de l'*Ugolin* — malgré la sottise de certains critiques reprochant à ce groupe d'être excessif et boursouflé, — la vivante beauté des bustes réalisés par Carpeaux d'après certaines figures de la famille et de la cour impériale, valurent à leur auteur le privilège d'être l'un des artistes invités aux Tuileries et à Compiègne.

Le marquis de Piennes, l'un des dignitaires de la maison de Napoléon III, qui, à Rome même, avait compris et goûté l'art de Carpeaux au point de lui commander son buste, hâta beaucoup le moment de cette faveur, habituellement réservée aux membres de l'Institut, aux artistes ayant une longue carrière d'œuvres fameuses et d'honneurs.

Or, sortant tout juste de l'École de Rome, Carpeaux n'était connu dans les milieux officiels que pour les amusantes péripéties de son *Abd-el-Kader*, son *Enfant à la coquille* et son *Ugolin*. Mais, en posant devant le sculpteur, le marquis de Piennes avait été frappé par son intelligence et son énergie, par sa noblesse morale et sa dignité, par sa pensée ardente et originale. Reconnaissant en lui l'illumi-

nation du génie, il avait eu le pressentiment que Carpeaux serait l'un des plus hauts artistes de l'époque. Peu à peu il s'était lié avec ce sculpteur dont la flamme intérieure, l'âme généreuse et fière, le caractère droit lui plaisaient. Et jamais cette amitié ne se refroidit.

Grâce au prestige de son talent et à la persuasive amitié du marquis de Piennes, voici donc Carpeaux l'hôte des demeures impériales, le témoin des cérémonies et des fêtes de la cour. Désormais, pour représenter scènes et figures historiques, il n'a plus besoin de s'engager dans la claque des théâtres officiels le soir des représentations de gala, ni de se maintenir hardiment en équilibre sur les barrières de l'église Notre-Dame qui séparent de la foule les cortèges impériaux.

Maintenant il est en bonne place pour observer de près cette vie élégante et fastueuse que jusqu'à présent il n'a pu que surprendre au passage des voitures de cérémonie emportées par des chevaux bondissants, aux formes fines, nerveuses et luisantes.

Naturellement, comme Carpeaux a été mis au monde pour dessiner, sculpter et peindre, il ne peut s'empêcher de faire là ce qu'il a fait partout depuis son enfance : il regarde, il étudie, il dessine. C'est chez lui un instinct, un besoin, presque un mouvement réflexe. Et pourquoi s'y opposerait-on, puisque c'est l'histoire et la splendeur du régime

qu'il écrit, en rapides instantanés, sur ses fameux petits carnets?

Sept années durant, jusqu'à l'écroulement de l'Empire en 1870, il sera l'admirable notateur des expressions, des physionomies, des gestes, des attitudes, des costumes de la cour et de ses hôtes, à commencer par l'Empereur, l'Impératrice, le Prince impérial et les souverains étrangers qui leur rendent visite.

Carpeaux est d'autant plus tenté de fixer ces silhouettes, scènes ou visions que, très intéressantes, elles se situent dans un décor historique plein de grandeur, sous de jolis éclairages, en une atmosphère de fête, au milieu de la plus brillante figuration.

Il est né pour représenter l'humanité en mouvement. Il la trouve sous des uniformes, des chamarrures et des toilettes dans lesquels il ne l'a point encore étudiée. La plupart des visages de cette parade laisseront un nom dans l'histoire qui, sévère ou favorable, conservera le souvenir de ces fêtes.

Ébloui mais gardant son sang-froid, Carpeaux, discrètement, à l'abri d'une encoignure ou de son chapeau, masqué par quelque groupe d'invités, note l'expression d'une physionomie, une attitude familière des souverains ou de leurs augustes invités, une harmonieuse retombée d'épaules, un chatoiement d'étoffes et d'uniformes, l'aspect d'une récep-

tion, d'un quadrille impérial, les élégances d'une salle pimpante et huppée pendant quelque représentation à la cour.

Saisissant au vol un regard ou un sourire, la seconde essentielle d'un geste significatif, Carpeaux est un prodigieux dessinateur du mouvement. Si avant tout il ne s'était voué à son œuvre de sculpteur génial, il aurait pu être un très grand peintre impressionniste, un maître des jeux de la lumière et de l'ombre, des féeries atmosphériques. Il représente la brillante fourmilière de la cour avec autant de liberté, de vie, de justesse, avec les mêmes subtilités d'éclairage que, à la même époque, Manet peignait ses contemporains, Degas les danseuses et les chevaux de course, Camille Pissarro les travailleurs des champs, Renoir les joies de Bougival et les bals publics, Claude Monet, le grouillement des rues de Paris ou de la gare Saint-Lazare sous les fumées des trains en partance, Guillaumin les berges de la Seine et les paysages de la banlieue.

Carpeaux, si près de leur vision et de leur *faire*, est un artiste de la même sensibilité qu'eux, voyant et travaillant avec les mêmes tendances. Lui aussi il est, ce sculpteur, fils de Delacroix et de Constable. Et il nous apparaît comme le frère des Impressionnistes, ses contemporains, par la décomposition et la vibration de tons quand il peint, par le rendu hardi de gestes, d'attitudes, d'éclairages jusqu'alors inobservés ou que l'on n'avait point

encore osé peindre. Le frémissement que, dans sa sculpture vivante et colorée grâce au jeu de la lumière sur les formes, Carpeaux obtient par son fameux « modelé à la boulette », il le réalise dans sa peinture par l'audacieux papillotement de ses touches enchevêtrées et vives.

Et il arriva que, rentré chez lui après certaines de ces cérémonies particulièrement éclatantes, Carpeaux en fit, d'après ses notes rapides et ses souvenirs — car il avait une prodigieuse mémoire des couleurs et des mouvements — des aquarelles et des tableaux admirablement composés.

C'est ainsi que, par lui, nous *voyons*, comme, en dehors de lui, personne n'a su nous les montrer et beaucoup mieux que la plupart de leurs figurants ne les ont aperçues, les plus brillantes de ces fêtes, particulièrement : *la Réception du tsar Alexandre II*, *le Thé aux Tuileries*, *le Bal dans la salle des Maréchaux*, *le Quadrille impérial à Compiègne*, *les Trois Empereurs* (le français, l'allemand, le russe) causant après dîner autour d'une table qu'entourent l'Impératrice, Mme de Metternich et le comte de Bismarck, *le Sultan et son escorte sortant des Tuileries*, *le Retour des souverains de la grande revue*, etc...

Edmond et Jules de Goncourt, qui comprirent l'art nerveux et vivant de Carpeaux, alors que tant de critiques pourtant réputés en parlaient avec une insolente sottise, ont justement écrit dans leur

Journal : « C'est un artiste capable de faire un croquis en omnibus. »

Grâce à Carpeaux nous pouvons voir la vie de Paris sous le second Empire, les aspects et les fêtes de la cour comme si nous y avions assisté. Jusqu'en 1870 il en fut le fidèle historiographe par le crayon. Et, dans l'avenir, aucun écrivain, soucieux de faire œuvre vivante, ne pourra évoquer cette époque sans recourir aux dessins de Carpeaux, — comme d'ailleurs aux précieuses notes du *Journal des Goncourt* qui seules, par leurs raccourcis frémissants, leurs traits expressifs, leur prestesse de couleurs, sont comparables à ces pages. Malheureusement pour nous, si les Goncourt étaient les familiers de la princesse Mathilde, ils n'étaient pas invités aux Tuileries et ne faisaient point partie des séries de Compiègne.

Pour notre enchantement, Carpeaux y allait. Et ceux qui le jalousaient à cause de cette faveur, comme ils enviaient son talent, ne manquèrent pas de critiquer sa tenue à la cour et les impertinentes libertés qu'on l'accusait d'y prendre, de même qu'ils vilipendaient son œuvre et blâmaient injustement la vulgarité de ses goûts et des plaisirs qu'ils lui attribuaient. Quelle victoire si on avait pu le perdre dans l'esprit des souverains !

« C'est un malappris, chuchotèrent-ils maintes fois au cours de ces sept années... Il se tient à la cour comme un ouvrier endimanché... Il agace et

inquiète tout le monde avec ses perpétuels croquis... Il couvre les nappes de griffonnages au crayon... Il pousse cette manie jusqu'à l'indiscrétion. Il horripile l'Empereur, l'Impératrice est excédée de ses épiements qui la gênent. Il arrive avec de la terre glaise dans ses poches, abîme des meubles de style pour s'en faire des ébauchoirs, tend aux gens des doigts boueux... Tout le monde a horreur de lui. »

Cette légende mensongère, créée pour nuire à Carpeaux, n'est pas entièrement morte. Certains de nos contemporains l'ont recueillie des contemporains malveillants du sculpteur. Parfois encore il arrive qu'on l'imprime. Ou tout au moins on s'accroche à celle, non moins stupide, du « tailleur de pierre » mal élevé et de mauvaise tenue.

Double calomnie qui est complètement annulée par l'invariable attitude de l'Empereur et de l'Impératrice à l'égard de Carpeaux, pendant les sept dernières années de leur règne.

Sans doute, dans ce milieu et à cette époque, il put se trouver des personnes, orgueilleusement férues de l'étiquette, pour prendre ombrage de ce regard aigu et de cet agile crayon toujours braqués sur la brillante fourmilière de la cour. Cette bizarrerie choquait les gens épris de traditions. La fantaisie d'un grand artiste passionné dérangeait les habitudes.

Mais, quoi qu'on ait pu dire, Carpeaux ne s'y abandonnait qu'avec tact et discrétion, avec le

souci constant de ne point importuner et de passer inaperçu. C'est pour lui-même qu'il traduisait sa vision en croquis rapides, et il ne se montrait pas fanfaron de son noble vice.

Loin de réprouver ce zèle, l'Empereur, à qui Carpeaux fut tout de suite sympathique, éprouva pour lui un attachement, d'année en année plus vif. Napoléon III, qui joignit aux brutalités de sa politique intérieure les incohérences d'une détestable politique étrangère, et qui ne paraît pas avoir eu en art non plus qu'en littérature des goûts bien éclairés ni très personnels, par une anomalie singulière comprit le talent de Carpeaux. Il aima l'homme autant que l'artiste. Et toujours, contre ses détracteurs, il le défendit.

Il se plaisait à causer avec Carpeaux, dont le tempérament de feu semble si peu avoir pu s'accorder avec l'impassible nonchalance du souverain. De quoi cet énergique passionné et ce rêveur pouvaient-ils bien s'entretenir? Non pas, certes, des débats du Corps législatif ou de la politique des nationalités! Mais sans doute de la *Flore*, que Carpeaux était en train d'achever, de la *Danse* à laquelle il travaillait, de la *Fontaine* des races humaines, pour l'avenue du Luxembourg, qui lui était commandée, de son *Watteau* qu'il n'oubliait pas, de sa figure de *Valenciennes défendant la patrie* pour laquelle il ferraillait contre l'architecte de l'hôtel de ville de cette cité, et de ses prodigieux bustes où, à travers le

frémissement de la chair, s'expriment un caractère, une âme.

Toujours est-il que leurs conversations étaient fréquentes et parfois longues. Un soir que, aux Tuileries, l'une d'elles avait duré plus encore que d'habitude devant les dignitaires ébaubis d'une telle faveur, un familier de la cour qui était en amicales relations avec Carpeaux, lorsque le scandale de cet entretien eut pris fin, fort intrigué l'interrogea :

— De quoi Sa Majesté a-t-elle bien pu vous parler?

— Vous me promettez de ne le dire à personne? dit Carpeaux à qui cette surprise paraissait un peu offensante et qui avait assez d'esprit pour s'en moquer.

— Vous avez ma parole ! jura l'interlocuteur.

— Eh bien l'Empereur a demandé à m'emprunter de l'argent !

Et, laissant le questionneur assez interloqué, Carpeaux partit en pouffant.

Moins sensible peut-être à son art, qu'elle ne comprenait pas aussi bien, l'Impératrice Eugénie lui témoignait une sympathie très bienveillante. Loin de s'effaroucher de parfois l'apercevoir aux aguets devant sa beauté rousse et les traits purs de son visage, elle se disait qu'en l'étudiant ainsi respectueusement à la dérobée, Carpeaux lui épargnait, pour son buste futur, bien des séances pénibles de pose.

Il lui arriva même de se montrer fort gracieusement indulgente aux distractions quelquefois un peu comiques de Carpeaux qui partout n'était préoccupé que de son art.

Un soir, au sortir de table, pour se parer de la fleur impériale, il avait fleuri sa boutonnière d'un bouquet de violettes pris à la guirlande qui décorait la nappe. Mais les fleurs avaient été mises à l'habit sans grâce ni soin. Leurs longues tiges, que Carpeaux n'avait pas songé à rogner, pendaient vilainement sous le revers. Et des figurants sardoniques commençaient à s'en égayer.

Ce que voyant, l'Impératrice, appelant à elle Carpeaux d'un sourire, lui offre ses propres violettes, bien arrangées, qu'elle tenait à la main :

— Puisque vous aimez ces fleurs, prenez celles-ci : je vous les donne.

Elle obligeait ainsi Carpeaux à s'en pavoiser, par conséquent à se débarrasser de ces longues tiges un peu voyantes dont la galerie se gaussait.

Si l'auteur de l'*Ugolin* avait été l'encombrant malotru que les envieux de mauvaise foi essayèrent de nous représenter, l'Empereur et l'Impératrice, tout en continuant d'admirer son œuvre, auraient pu se borner à lui faire des commandes par l'intermédiaire du ministre des Beaux-Arts. Et ils se fussent épargné le désagrément de voir à la cour un homme qui, insinua-t-on, s'y tenait mal.

En outre le choix qu'ils firent de Carpeaux pour enseigner au Prince impérial, leur fils, le dessin et la sculpture, prouve leur affectueuse confiance en ses qualités d'homme aussi bien qu'en ses mérites d'artiste.

XVIII

De 1863 à 1866 Carpeaux donne passionnément sa pensée à son haut-relief de la *Flore*. Il y consacre presque tout son temps et toutes ses forces.

Mais comme son destin était d'être contraint à la lutte pour réaliser chacune de ses conceptions, même celles qui nous semblent aujourd'hui les plus séduisantes, cette œuvre ne fut pas agréée sans résistance.

Pourtant quelle fête de jeunesse que la gracieuse apparition, au milieu des amours et des fleurs, de ce corps d'une souple et harmonieuse plénitude ! Lorsque nous le voyons resplendir sous le ciel de joie ou illuminer de son allégresse la grisaille trop fréquente de Paris, on a honte des tentatives qui obstinément furent faites soit pour abaisser le relief de cette composition, soit même, un peu plus tard, pour l'exclure de l'édifice.

Semblable à tous les architectes avec qui Carpeaux eut à s'entendre pour ses sculptures, celui du Pavillon de Flore se montre soudain récalcitrant. Il a donné son approbation à l'esquisse de son collaborateur, mais il n'a pas prévu que, réa-

lisée, cette figure prendrait un tel accent. Tout à coup il s'avise que cette merveille va faire un bien grand tumulte sur sa façade :

— Trop de relief ! Trop de vie ! se lamente-t-il, inquiet... Quel trouble dans l'ordonnance du pavillon !... Cette *Flore* flanque tout par terre !... On ne verra plus qu'elle.

Il geint et tempête si fort que le ministre des Beaux-Arts s'émeut. C'est que — à juste titre d'ailleurs — Lefuel est un personnage considérable. On a pour lui des ménagements. Et, après tout, il est le maître de l'œuvre.

— Toujours des histoires avec ce satané Carpeaux ! murmure l'administration, qui, sous tous les régimes, ne les aime pas.

Le conflit s'aggrave et s'envenime à mesure qu'il se prolonge. Très soutenu, Lefuel se fâche. Il exige l'aplatissement de ce haut-relief.

On tergiverse. Selon l'éternelle méthode administrative, on cherche à gagner du temps avec l'espoir que l'irritation s'usera. Cependant, sur le haut échafaudage qu'on a fait construire à Carpeaux pour qu'il puisse ciseler son bijou à la place même où, plus tard, il rayonnera au-dessus de la Seine, le sculpteur continue à travailler dans la fièvre. Chacun de ses coups de ciseau retentit au cœur de Lefuel qui, n'osant plus affronter ce terrible petit homme grimpé sur ses échelles et défendant son œuvre, tempête et menace au ras du sol où il fait un beau tapage.

Mais, quelque envie qu'on ait de sévir, de faire modifier à la requête de Lefuel le haut-relief séditieux, on n'ose pas s'y résoudre à cause de l'Empereur, si entiché de Carpeaux.

Le sculpteur, sentant qu'il risque d'être, sinon évincé du moins réduit à de fâcheuses concessions, se décide à demander l'aide de Napoléon III.

Et, un beau matin, on voit le souverain s'approcher des échelles protégées par une gaine de planches qui, avec de temps en temps un palier, montent à la cellule aérienne de Carpeaux. De sa démarche lourde, cet homme nonchalant les gravit et apparaît soudain aux yeux du sculpteur en train de travailler avec son habituelle ferveur.

— Sire ! Vous ici? murmure-t-il confus.

— Voici donc cette *Flore* dont vous m'avez tant parlé et dont je n'ai vu encore que des dessins.

Carpeaux lui explique ce que son œuvre sera dans l'air et sous le soleil, au-dessus de la coulée des eaux.

Méditatif, l'Empereur promène silencieusement le regard voilé de ses yeux glauques sur cette sculpture si âprement contestée. Il en sent le charme. Il est conquis par sa jeune allégresse. Il devine l'impression que, baignée de lumière, elle fera dans l'harmonieux paysage de Paris. Et doucement, sous son épaisse moustache, il laisse tomber ces simples mots :

— Mes félicitations ! C'est vraiment le triomphe de *Flore!*

De la bouche du souverain, recueillie par l'officier de service et le secrétaire qui l'accompagnent, cette parole, partout répétée dans la journée même, commande la décision des bureaux.

La *Flore* est sauvée. Lefuel se résigne à voir dans la majesté de son monument l'adorable désordre de cet hymne de jeunesse et de joie !

Sans cette inconfortable et méritoire grimpée du souverain, sur lequel l'âge et la maladie commençaient à s'appesantir, nous serions privés du vivifiant coup au cœur que nous recevons chaque fois que, en franchissant la Seine sur le Pont-Royal, nous levons nos regards vers la grâce souriante de la déesse.

Napoléon III se plaisait trop d'habitude à causer avec Carpeaux — dont sans doute la flamme ranimait son apathie — pour ne pas, au bout d'une escalade si pénible, prolonger un peu cet insolite entretien.

Carpeaux, qui l'intéresse par sa ferveur d'apôtre et la noblesse de son idéal quand il lui parle d'art, l'amuse aussi par sa fantaisie et sa spontanéité.

A un moment donné, comme, du haut de l'échafaudage ils regardent les passants du quai, Carpeaux a une inspiration enjouée et gamine.

Tendant à l'Empereur une inoffensive petite bouette de terre, il a la bizarre idée de lui proposer :

— Vous êtes le maître... Vous pouvez faire ce que vous voulez... Pourquoi ne vous divertiriez-

vous pas à voir la surprise de vos sujets sous cette grêle imprévue?

Souriant, l'Empereur répond :

— Je ne suis pas aussi puissant que vous le supposez ! Vous en avez la preuve. Je n'ai même pas le droit de me livrer au jeu anodin que votre imagination me propose.

Napoléon III, qui n'avait pas toujours eu les mêmes scrupules, redescendit de l'échafaudage sans avoir bombardé son peuple.

Mais il venait d'accomplir un acte utile pour son enchantement.

XIX

Quelques mois plus tard, au Salon de 1866, le plâtre de la *Flore* enthousiasme les artistes et la foule.

La statue du Prince impérial caressant son chien Néro, que Carpeaux expose en même temps, est saluée d'un succès égal.

Elle plaît par la grâce juvénile, par la vérité du corps que l'on sent vivant et souple sous le veston, par la simplicité des gestes et de l'attitude, par la justesse de l'expression qui, malgré la majesté du rang, reste celle d'un enfant attentif, réfléchi et fin.

Ce ne sont pas seulement les courtisans et les personnages officiels qui admirent ce portrait. Il obtient le suffrage des artistes. Et le public s'émerveille.

Carpeaux reçoit le ruban de la Légion d'honneur qu'on lui avait laissé espérer après l'*Ugolin*.

On lui attribue un atelier dans l'Orangerie du Louvre et il est décidé que le Prince impérial y viendra modeler sous la direction de Carpeaux.

Il reçoit, pour l'église de la Trinité, en construction à cette époque, la commande d'une figure de la

Charité que, après l'avoir peu à peu réduite au minimum et tronquée, l'architecte Ballu finira par reléguer à une hauteur où elle est invisible.

Surtout — ce qui est bien plus important pour l'artiste et pour nous — l'architecte Garnier, chargé de la construction du nouvel Opéra, — qui, jadis, avait été son camarade d'atelier à « la Petite École » de M. Belloc — lui demande un grand bas-relief, *la Danse*, pour décorer l'une des surfaces vides de la façade.

C'est un beau thème qui passionne Carpeaux. Aussitôt il y pense, le construit dans son cerveau, jette sur le papier de nombreuses esquisses.

Tout en laissant mûrir en lui ce projet dont la réalisation sera la cause de la plus violente bataille qui ait tourmenté sa vie d'artiste, il doit se mettre en lutte pour faire respecter ailleurs une autre de ses conceptions.

Cette fois, c'est à Valenciennes même qu'il rencontre des obstacles, pour l'exécution d'une œuvre où il a mis sa tendresse, sa piété, sa ferveur d'enfant de cette cité. Et c'est contre ses dirigeants qu'il lui faut se défendre.

Réédifiant son hôtel de ville, le conseil municipal lui a confié le soin d'inscrire dans la pierre, au fronton de ce monument, l'une des heures les plus tragiques et les plus glorieuses de la vie de Valenciennes : son héroïsme en 1793 pour protéger la ville contre les ennemis de la France et de la liberté.

Carpeaux s'était aussitôt enthousiasmé pour cette idée. Jusqu'alors — et cela depuis sa jeunesse — il n'avait entrevu qu'une occasion de rendre hommage à sa ville natale, en la personne de celui qu'il considérait comme le plus grand de ses fils : Watteau. Et, avant même de repartir pour Rome, il s'était offert avec le plus complet désintéressement, pour cette glorification.

Maintenant voici que, en plus, on lui propose de célébrer par son ébauchoir et son ciseau le patriotisme et la bravoure de la ville qu'il proclame « sa seconde mère » !

Quelle fierté ! Il y met tout son cœur. Valenciennes contribuant par sa résistance au salut du pays ! Il se représente ses souffrances, son sacrifice, ses angoisses. « La Cité défendant la patrie ! » (C'est le titre qu'il donne à son groupe). Étant l'un des héritiers de ces vertus et de cette gloire, il se réjouit de les éterniser par la pierre.

Il a un tel amour pour sa ville que pour elle il voit grand. Il imagine ses fils en armes obéissant à son cri d'alarme et, enflammés par sa voix où gronde la colère, se ruant contre l'envahisseur à l'assaut. Les accessoires et les tristes débris de la guerre entourent cette mêlée. Et, si différente pourtant que la figure de Valenciennes soit de *la Marseillaise* de Rude, elle la rappelle par son élan et le frémissement de sa sainte fureur.

L'esquisse est magnifique de plénitude, de mou-

vement. Carpeaux l'a conçue comme il aurait prié. Il est dans la joie d'avoir pu donner cette forme à sa tendresse.

Hélas ! il a compté sans le jaloux Henri Lemaire, sournoisement aux aguets pour le combattre et pour défendre par tous moyens la primauté à laquelle il estime avoir droit.

A Paris, si important qu'y soit encore ce sculpteur officiel, bien armé et s'étayant en outre sur la politique, il est impuissant contre Carpeaux qu'il n'a pu empêcher de grandir et qui désormais est en ascension continue vers la gloire.

Mais à Valenciennes, où il reste un personnage et où la politique locale lui donne de la force, il a le moyen de lui nuire, de le contrecarrer, de mettre obstacle à ce que son génie écrase sa médiocrité.

Une fois de plus Carpeaux le retrouve en face de lui, pour essayer de lui barrer la route.

Bien entendu — et c'est tout naturel — Henri Lemaire ne s'est point laissé oublier dans la commande des sculptures pour l'hôtel de ville. On lui a fait sa part. Mais, ne voulant pas que celle de Carpeaux soit trop dangereuse pour lui, il manœuvre hypocritement pour en réduire l'importance, la signification et la beauté pathétique.

Dès qu'il aperçoit l'admirable figure volante de Carpeaux, dominant le choc des armées, Henri Lemaire tremble pour ses paternes images de l'*Escault* et de la *Rhonelle* qui lui ont été dévolues et qui,

si minces soient-elles, dépassent encore ses forces.

Il veut pourtant qu'on les mette à l'honneur, que l'on étrangle et jugule Carpeaux pour leur faire place.

Mais ce vieil homme politique, cheval de retour des assemblées législatives, départementales et communales, est bien trop adroit pour laisser paraître son inquiétude et son plan, pour attaquer de front le grand artiste dont il s'est fait l'hypocrite adversaire et dont la gloire de plus en plus rayonnante empoisonne sa vie.

C'est souterrainement et de biais qu'il agit. Il cherche des prétextes et en trouve. Il glisse par intermédiaire ses insinuations.

Jadis, trop lourdement chargé, le beffroi de Valenciennes s'est écroulé. Le souvenir de cette catastrophe hante les esprits.

Alors, sous l'inspiration d'Henri Lemaire, à travers la ville des voix se mettent à chuchoter :

— Prenez garde qu'il n'en arrive autant à la façade de l'hôtel de ville !... Le bloc que Carpeaux veut y installer est beaucoup trop lourd... On ne fait pas se démener en l'air des peuples se ruant les uns contre les autres !... Nous nous exposons à un désastre... Il y a des vies humaines à sauvegarder.

Tant et si bien que l'architecte de l'hôtel de ville, M. Batigny, s'émeut et tremble pour ses responsabilités. Si redoutable que soit Carpeaux dans la

défense de ses conceptions, il a moins peur de lui que de l'opinion publique effrayée.

Il ose demander à Carpeaux des retranchements, des sacrifices.

Celui-ci hurle, regimbe, se met en bataille. Il dit fort justement qu'on enlève à son fronton sa grandeur farouche, et que, n'ayant plus autour d'elle l'armée que sa voix anime, celle que son élan arrête, sa figure de Valenciennes perd beaucoup de son émouvante signification.

En dessous Henri Lemaire attise l'inquiétude. Il faut que, pour ne point lui porter ombrage, Carpeaux ne paraisse pas trop grand ! Il faut que, s'étalant en bonne place, l'*Escault* et la *Rhonelle* ne soient point trop amoindries.

Vaincu par ce raz d'épouvante et par la panique de l'architecte Batigny, qui en est l'interprète affolé, Carpeaux sacrifie ses Kaiserliks montant à l'assaut.

Cependant l'opinion, qu'Henri Lemaire et ses affidés maintiennent en rumeur, reste inquiète. M. Batigny trouve que cet allégement ne suffit pas. Craignant toujours de voir sa façade s'effondrer, il exige la suppression des soldats français qui, dociles au geste de la Cité, repoussaient l'attaque.

Carpeaux se cabre, défend son œuvre pied à pied, démontre — avec des chiffres — que l'on exagère fallacieusement le poids total de son groupe et que le mur de la façade a la force de le porter. Il explique

en outre qu'on va refroidir son œuvre et lui enlever tout caractère.

Faisant une maligne allusion à Henri Lemaire, le sournois organisateur de ce complot, qui, ayant eu à glorifier Froissart, l'a bourgeoisement et tristement assis, sur une place de Valenciennes, dans un fauteuil de malade, Carpeaux, exaspéré, s'écrie :

— On ne peut pourtant me faire asseoir l'héroïque Valenciennes sur une chaise percée !

Mais ni les mathématiques, ni les raisonnements, ni les appels à la fierté ne réussissent à déjouer la conjuration et à rassurer l'inquiétude.

Carpeaux doit se résigner, sous peine de voir son œuvre disparaître complètement du fronton de l'hôtel de ville. C'est tout juste s'il obtient que, afin de justifier tant soit peu l'élan magnifique de la Cité entraînant ses fils au combat pour la délivrance, on tolère autour d'elle deux ou trois attributs représentant la guerre.

Henri Lemaire triomphe dans sa médiocrité jalouse. L'*Escault* et la *Rhonelle* auront, pour s'étaler, toute la place qu'il rêve, et, croit-il, elles ne risquent plus de passer inaperçues près d'un redoutable chef-d'œuvre.

Erreur ! Déception ! Si mutilée et emprisonnée que soit la Valenciennes de Carpeaux entre les deux rampants d'un fronton coupé, c'est néanmoins elle seule que l'on voit.

Elle est d'un mouvement et d'une puissance admi-

rables. Sous la chevelure dénouée et l'envol du manteau qui flotte au vent de la bataille, ce beau corps à la fois souple et tendu exprime toute l'énergie de l'amour maternel en révolte, de la foi et de l'espérance.

Plus tard Carpeaux reprendra cette idée dans son esquisse à la mémoire du maréchal Moncey qui, en 1814, à l'endroit même où l'on érigera sa statue, voulut, dans l'abandon et la démoralisation de presque tous, défendre Paris à la tête de quelques bataillons résolus à combattre jusqu'au bout. Mais Carpeaux n'eut pas davantage la joie de réaliser ce monument.

Les péripéties de cette lutte — soutenue avec une opiniâtreté d'autant plus ardente qu'il s'agissait d'une œuvre de lui dans sa ville natale et consacrée à sa gloire — le ramenèrent maintes fois à Valenciennes.

Pendant l'un de ces séjours un peu tourmentés il a du moins le plaisir de voir passer à nouveau la fameuse « cavalcade des Incas », fête très intermittente à laquelle il avait assisté une seule fois durant sa petite enfance et dont, en 1851, il avait préparé le succès en sculptant la tête et les pattes d'un éléphant qui fit sensation dans le cortège. Aussi avait-on eu grand soin de conserver ces accessoires pour le prochain défilé qui n'eut lieu que cette année-là. Quels ne furent pas la surprise et l'amusement de Carpeaux lorsqu'il vit réapparaître cette œuvre

improvisée dans sa jeunesse, en des circonstances semblables à celles pour lesquelles il l'avait composée !

Et sans doute ne put-il s'empêcher de sourire en se rappelant le programme, ainsi formulé, du défilé des Incas « précédé et suivi de tout ce que l'humanité, marchant dans la voie de la civilisation et du progrès, a produit de plus grand ».

Cette tête d'éléphant, souvenir d'une tradition abandonnée de Valenciennes et de la généreuse grandiloquence d'une époque révolue, on la peut voir au musée Carpeaux de Valenciennes où elle est conservée.

XX

Lorsque, achevé et mis, sur la façade de l'Opéra, à la place où sa jeune allégresse rayonne, le groupe de *la Danse* excita contre Carpeaux tant de colères, on lui fit sottement grief d'avoir choisi ce motif afin de transposer dans l'art ses goûts « crapuleux » et la vulgarité de ses plaisirs habituels.

Or, non seulement *la Danse*, poème de jeunesse et de joie, est un chef-d'œuvre, mais il n'est pas vrai que Carpeaux, ne voulant traiter que ce motif, ait pour ainsi dire exigé de Garnier, l'architecte du monument, qu'il le lui confiât.

C'est d'abord pour la représentation du drame lyrique que Garnier avait pensé à son ancien camarade de « la Petite École » dont il admirait le talent. Et Carpeaux avait si bien accepté ce thème que, avec sa flamme habituelle, qui le poussait immédiatement de l'idée à des essais de réalisation, il en avait déjà cherché la composition par plusieurs croquis.

Ce n'est qu'un peu plus tard, par suite de difficultés et de circonstances entièrement étrangères à Carpeaux, que Garnier fut conduit à lui proposer *la Danse*.

Sujet qui, d'ailleurs, enchanta Carpeaux. Car, épris comme il l'était des figures rieuses et des souples attitudes de la jeunesse, il aperçut aussitôt l'hymne d'allégresse qu'il pourrait écrire dans la pierre. Et il se mit fiévreusement au travail.

Les bustes que, tout en multipliant les dessins et les esquisses pour *la Danse*, il exposa au Salon de 1867, accrurent encore son prestige et son autorité : le buste de M. Raimbaud, l'écuyer de l'Empereur, qui venait de lui vendre, rue Boileau et boulevard Exelmans, une partie d'un grand terrain qu'il possédait, pour lui permettre d'y construire, au milieu des arbres, sa maison et son atelier ; et celui de la duchesse de Mouchy, dont la beauté nous est transmise en une attitude de grâce noble et avec une fière expression, dans un manteau du soir harmonieusement drapé.

N'empêche que, dès cette année, Carpeaux — que Garnier surnomma en riant « la terreur des architectes » — se trouva en désaccord, pour l'exécution de son projet, avec le maître de l'œuvre de l'Opéra qu'on était en train d'édifier.

Terreur des architectes, soit, parce qu'il réclamait énergiquement le respect de ses conceptions et vivait dans un rêve absolu de beauté. Mais aussi leur victime, car tous, invariablement, eurent peur de sa riche imagination, de sa puissance exubérante et passionnée, ou bien tinrent trop compte de leurs commodités personnelles et des influences

rivales. Et tous, sans exception, exigèrent de lui des retranchements, mutilèrent son génie.

L'esprit de justice qui nous anime dans cette reconstitution de la vie de Carpeaux nous fait un devoir de reconnaître que Garnier, très compréhensif, très sensible à la beauté, témoigna toujours au sculpteur une amitié franche, conciliante et, même sous l'avalanche des injures, très fidèle.

Peut-être, s'il contraria un moment Carpeaux par sa résistance, lui rendit-il service en exigeant qu'il simplifiât son projet d'abord trop touffu.

Carpeaux voyait large et grand. Son tempérament l'entraînait. Sa joie de créer ne se satisfaisait qu'avec de nombreuses figures. Le premier projet qu'il soumit en comportait dix-sept. Elles étaient toutes belles et délicieusement associées au rythme qui les emporte. Il fallut faire des sacrifices à l'ensemble du monument et à la place réservée pour le groupe. Carpeaux dut s'ingénier à donner la même impression de bonheur avec moins de personnages. C'est en rechignant qu'il s'y appliqua. Mais avec quelle maîtrise il y parvint !

Nous savons d'ailleurs par Garnier que, dès son premier croquis, Carpeaux trouva l'adorable composition qu'il réalisa plus tard après l'avoir allégée de quelques figures. La ronde des belles danseuses enivrées, autour du jeune dieu qui accélère de son propre vertige leurs évolutions, jaillit instantanément de son cerveau sous les paroles

de Garnier lui parlant du thème de *la Danse*.

Avec quel entrain Carpeaux se met à cette tâche ! C'est dans son atelier du faubourg Saint-Honoré qu'il commence son groupe. Et dès que son installation définitive du boulevard Exelmans est terminée dans le décor de tilleuls et de sycomores qui le rafraîchiront par leur frémissant feuillage et leurs chants d'oiseaux, il y fait transporter ses esquisses et son ébauche. Et pendant plus de deux années il y travaille passionnément, dans la plus heureuse exaltation.

Très émotif, épris de musique, extrêmement sensible aux rythmes qui fouettent le sang, qui surexcitent l'esprit comme les nerfs, Carpeaux aimait la danse. Non pas, ainsi que le prétendirent certains malveillants colporteurs de mensonges, la danse canaille qui se démène et titube dans les bouges. Mais la danse alerte et gracieuse qui, prétexte à d'harmonieux mouvements pour les beaux corps souples, enchante la jeunesse et illumine de joie les visages. Il ne peut entendre un air entraînant sans en frémir. Une telle musique résonne en lui. Son cerveau est grisé par ces ardentes cadences. Ses nerfs vibrent comme les cordes d'un violon. Même s'il reste immobile, il entre pour ainsi dire en action.

Autant peut-être que la danse elle-même, il aimait le décor élégant des bals et leur atmosphère brillante, leurs aspects chatoyants et colorés sous la féerie des lustres aux buissons de lumière reflétée

par les hautes glaces. Et surtout — pas aux Tuileries sans doute où le majestueux protocole et la présence de dignitaires devaient gêner l'effervescence — il participait de tous ses nerfs à la surexcitation des dernières heures d'un bal, alors que la ronde s'enfièvre et que, dans la griserie des cerveaux, les corps trépident avec une sorte de vertige.

C'est le bonheur de la jeunesse enivrée de son beau rire, de sa force bondissante et gracieuse que Carpeaux projette de transposer dans ces figures qui, sous l'aiguillon des rythmes pressants et plus encore de leur musique intérieure, tournent, voltigent, s'éjouissent comme alouettes battant des ailes et s'étourdissant de leurs trilles dans la bleue et transparente volupté d'un ciel de printemps. Exaltant poème où Carpeaux met tout ce qu'il avait en lui de jeunesse, de passion, de frémissement.

Dès cette époque, célèbre et fêté, Carpeaux a naturellement aussi des succès matériels. Les reproductions de certaines de ses œuvres s'enlèvent et de très importantes commandes affluent. N'est-ce pas aussi en ces années d'inspirations heureuses et de travail que lui fut demandée par l'État cette grande *Fontaine du Luxembourg*, à laquelle il consacrera les dernières flammes de son génie, ses forces rongées par la souffrance, et dont il fera un chef-d'œuvre de calme harmonie?

Mais tout l'argent qu'il gagne s'engloutit dans son effort de perfection. Sa prodigalité insoucieuse s'accorde à merveille avec son exigeante conscience d'artiste. Par ce qu'il dépensa pour son *Ugolin*, alors qu'il était sans un sou, on devine tout ce que, à l'aise maintenant mais toujours besogneux à cause de ses largesses, il put consacrer à la réalisation de ce joli rêve : *la Danse*.

Non content de se ruiner en séances individuelles de modèles, parfois aussi il travaille d'après tous ses modèles assemblés selon l'ordonnance de sa composition.

Comme ces heures de pose compliquées sont exténuantes pour ces femmes contraintes d'avoir les attitudes endiablées du délire, comme il faut maintenir leur alacrité et leurs forces, leur verser dans le cœur un peu de cette flamme et de cette joie qu'elles doivent mimer sans la moindre expression de lassitude, il arrive que, pour avoir un moment de plus leur danse extasiée et vivante, Carpeaux fasse mousser du champagne en son atelier.

En faut-il plus pour que les jaloux et les censeurs aux aguets l'accusent de perversité, de corruption et de libertinage forcené?

De là cette légende d'orgie et de saturnales dont on entoure le laborieux atelier du boulevard Exelmans où un artiste de génie, ne vivant que pour son art, use chastement ses forces dans l'achèvement d'un des plus beaux poèmes de pierre

qu'aient inspirés la jeunesse et la joie du monde.

Ce ne sont que les premiers sifflements de la calomnie, que le début des avanies et des outrages autour de cette œuvre enchanteresse. De plus injurieuses monstruosités l'attendent.

XXI

Depuis bientôt trois ans Carpeaux vouait avec enthousiasme sa pensée et ses forces à *la Danse*. Sans avoir encore atteint pour elle la perfection qu'il souhaitait, déjà il pouvait prévoir son achèvement. Et voici que, tout à coup, lui qui avait toujours rêvé d'un grand amour inspirateur dans le doux écrin d'un foyer heureux et paisible, il s'éprend d'une jeune fille rencontrée aux Tuileries.

De bonne et vieille maison, elle appartient à la meilleure aristocratie française. Elle est la fille du général vicomte de Montfort qui a son commandement à Paris et qui est l'un des familiers de la cour impériale. Peu de fortune, mais de la race, de la dignité et le prestige des services rendus. Des parentés, des alliances et des relations brillantes qui, aux mérites personnels, ajoutent puissance et parure.

Mlle Amélie-Clotilde de Montfort n'a que vingt-deux ans et Carpeaux en a quarante-deux. Mais il est jeune d'esprit et de cœur. Il a été préservé des aventures par sa passion pour l'art. Il est bon, enthousiaste et de sentiments généreux. Son ori-

ginalité, sa fantaisie, que les souverains acceptent, sont désormais l'un des attraits de sa figure. Pas très grand, mais vigoureux et les épaules larges, s'il n'a pas l'inélégance avec laquelle certains sots prétendaient le représenter, il n'est peut-être pas ce que les habitués des salons appellent « un bel homme ». Mais vif, ardent, différent de tous les autres, il est illuminé par sa flamme intérieure. Un fluide se dégage de lui. Sur toute sa personne il y a le rayonnement du génie.

Voici le portrait que, presque à ce même moment, fait de Carpeaux l'un de ses compatriotes sans grande sympathie pour lui : « Visage aux traits accusés et fort expressifs ; mâchoires proéminentes ; regard ardent ; front carré et pensif ; épaisses moustaches avec l'impériale (la longue barbiche des hommes de ce temps, civils et militaires, à l'instar de Napoléon III) ; cheveux en coup de vent ; rude à l'abord ; caractère indépendant. »

Ce que n'indique pas le portraitiste sans bienveillance, c'est la puissance et la lumière de ce front, c'est le joli dessin et la finesse du nez aux narines bien arquées et mobiles. Tout cela est attesté par les documents peints ou sculptés de l'époque. Il se garde aussi de nous dire les incessantes trouvailles de la pensée de Carpeaux et sa verve très personnelle.

Ayant le goût de la jeunesse, il prend plaisir au milieu des jeunes filles, sait leur parler, excelle à les

émouvoir, à les charmer, à les divertir. Dans cette fourmilière de généraux, de diplomates, de magistrats, de dignitaires compassés et de corrects figurants il ne ressemble à personne. Étrangeté qui ajoute à ses autres séductions.

C'est tout cela qui dut agir sur l'esprit et sur le cœur de Mlle de Montfort.

En outre elle avait un grand charme de douceur et de bonté. Très chrétienne et d'une foi agissante, elle rêvait de secourir les malheureux, de se consacrer aux œuvres de bienfaisance, de créer et de semer du bonheur autour d'elle. Peut-être, se rendant compte de ce qui manquait à Carpeaux pour avoir la plénitude de sa force et pour réaliser tout son idéal, voulut-elle devenir « l'ange » de ce foyer auquel il avait tant aspiré.

Quant aux parents de la jeune fille, bien que ce mariage fût en désaccord avec leurs traditions de famille et que la singulière personnalité de Carpeaux surprît un peu leurs habitudes, non seulement ils n'y firent pas de résistance mais ils le lui conseillèrent.

Carpeaux, dont la noblesse d'esprit et de sentiments était rassurante pour eux, leur apparaissait comme l'un des plus hauts artistes du régime. Déjà célèbre, il semblait en route vers la gloire. Son avenir s'annonçait bien plus splendide encore que le présent, qui déjà pouvait les satisfaire. Il était l'artiste favori des grands personnages du régime.

C'est celui que Napoléon III comprenait et soutenait le mieux, pour lequel il marquait le plus d'attachement.

Ne sont-ce pas l'Empereur et l'Impératrice qui intervinrent personnellement auprès du général et de la vicomtesse de Montfort pour arranger cette union, vaincre certains préjugés fort compréhensibles en un pareil milieu et en ce temps-là, et pour faire en quelque sorte la demande de cette jolie main à la place du père de Carpeaux? Sans doute eût-il été fort gauche dans cette démarche ; d'ailleurs, en raison de ses arrière-pensées quant au mariage de son fils, il ne s'y serait probablement pas prêté.

Le vieux maçon venait en effet de débarquer des États-Unis d'Amérique et de s'installer avec sa femme à Boulogne-sur-Seine, non loin d'Auteuil où son fils s'était récemment transporté et d'où l'un et l'autre pouvaient exercer plus commodément sur lui une influence qu'ils comptaient ne pas laisser prendre par d'autres.

Lorsque, dans l'enchantement, Carpeaux annonça son cher projet à ses parents, ils furent consternés. C'était donc pour voir une étrangère profiter du talent de leur fils et de ses succès, qu'ils avaient — disait-il — tant sacrifié à son éducation d'artiste? Ainsi la menace que depuis si longtemps ils sentaient peser sur leur égoïsme était à la veille de saccager leur secret espoir de garder leur fils pour eux !

Naguère, que n'avaient-ils tenté pour combattre toutes velléités matrimoniales, si contraires à leurs calculs? Mais aujourd'hui, connu et fêté, Carpeaux n'était plus un petit garçon qu'ils rudoyaient à leur guise. Le père comprit qu'il devait manœuvrer avec une prudence silencieuse. N'importe quel mariage les eût exaspérés. Mais aucun ne pouvait leur paraître moins favorable à leurs convoitises que celui-ci, contracté dans un monde où ils ne pouvaient avoir accès, voulu par l'Empereur et l'Impératrice, et qui, plus que tout autre, éloignait d'eux leur fils.

Dès ce moment, résolus à empêcher cette union ou du moins à la rompre, ils se gardèrent bien d'une opposition immédiate. Contre elle Carpeaux, très épris, se fût aussitôt cabré, malgré son affection pour son père et la tendresse dont il entourait sa mère. Leur accueil froid et réticent aurait dû l'avertir. Mais son amour galopait avec trop d'allégresse sur une route fleurie pour qu'il se préoccupât des ronces et des ornières. Carpeaux ne prit point ombrage de leurs visages fermés et de leur mutisme boudeur.

Il est si heureux ! Il exulte avec tant de confiance et d'espoir ! Il va donc enfin connaître la joie d'avoir à lui une femme qu'il aime et une maison tout égayée et sonore des rires d'un jeune amour radieux !

Il vit sous le charme. Sans être une beauté par-

faite, sa fiancée a une grâce attendrissante. Jolie, douce, elle est exquise de vénusté et de pudeur. Sans être profondément artiste, elle a le goût de l'art et de la poésie.

En écrivant ce chapitre, j'ai sous les yeux un précieux album que, jeune fille, elle a commencé, que, devenue jeune femme, elle continua et où, fiancé d'abord, puis mari heureux et jeune père triomphant, Carpeaux a lui-même dessiné les images de son espérance, ses rêves de félicité et le témoignage de ses joies conjugales. Quel document ! Il s'inscrit contre les commérages perfides. Il est un trésor pour une famille qui a tant souffert de ce qu'on n'a cessé de dire pour séparer la mémoire de Carpeaux de celle de sa femme.

L'âme délicate d'Amélie-Clotilde de Montfort apparaît à travers les grandes pages oblongues couvertes de ses dessins en couleur et de sa timide écriture penchée. Au milieu de chacune d'elles la jeune fiancée a peint à l'aquarelle des myosotis, des violettes et autres fleurs de grâce auxquelles s'accrochent volontiers les rêves des jeunes filles. Et elle les a patiemment encadrées de strophes, de jolies ou nobles pensées, copiées avec admiration au hasard de ses lectures. Vers et phrases généralement choisis avec goût.

Admis à l'émotion d'ouvrir cet album, qui lui révèle un peu mieux l'intimité spirituelle et sentimentale de la touchante enfant si appliquée qui sera

sa femme, Carpeaux inscrit sur certains feuillets, en adorables images, ses visions enchantées du foyer futur et de la tendresse qu'il y veut voir s'épanouir.

Plus tard, après le mariage, et pendant bien des mois qu'on devine embellis d'amour et de bonheur, il y évoquera, par des croquis délicieux, les alanguissements annonciateurs d'une maternité prochaine, l'angoisse et la fièvre autour de la délivrance, l'apparition des petits aux têtes bossuées, aux poings clos, aux gros ventres qui s'étalent entre les jolis membres dodus.

Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'instant il n'est qu'un fiancé dans l'émerveillement et l'ivresse. Déjà il associe la jeune fille à son existence présente et passée, à tout ce qu'il pense, aux admirations qui ont guidé et soutenu son travail.

L'ayant conduite un jour à l'École des Beaux-Arts où, pauvre et seul, il a tant lutté, avec au cœur le culte des maîtres, il lui écrit après ce pèlerinage, fait en commun, aux souvenirs de sa jeunesse :

Combien votre visite à l'École des Beaux-Arts a été douce à ma pensée : il me semblait que je présentais ma fiancée à Michel-Ange pour la bénir et l'initier à son noble et sublime génie.

Dans son amour et dans cette vénération pour l'artiste qu'il a le plus aimé, il s'efforçait d'unir son

admirative piété à sa tendresse. Et cette pensée nous touche par un accent quasi religieux.

Mais voici que sa foi chrétienne, à certaines heures peut-être légèrement assoupie dans l'enragement des batailles pour son œuvre, se réveille et qu'elle se mêle à tous ses projets d'installation, à tous ses rêves de félicité et de travail. Là nous voyons affleurer, à travers les remous et les tourbillons de sa vie, l'âme profondément religieuse de Carpeaux.

Relisons quelques lettres de cette époque à sa fiancée :

C'est aujourd'hui que je dois signer le bail de notre charmant nid. (C'est rue Michel-Ange qu'il avait dû l'abriter tout d'abord, en attendant que fût prête la maison du boulevard Exelmans.) Je remercie Dieu, et je prie de tout mon cœur pour que nous y trouvions le bonheur que nous ferons partager à nos chers parents et amis.

Le 23 mars, c'est-à-dire moins d'un mois avant son mariage, il lui écrit :

J'ai été bien heureux d'avoir prié avec vous ce matin. J'ai demandé avec la plus grande ferveur à la Sainte Vierge de nous rendre dignes de ses bontés par une existence pleine de vertus et de dévouement. J'ai la profonde conviction que nous obtiendrons toutes les faveurs que nous lui demanderons.

Et, le lendemain, il remercie la Providence d'avoir mis sur son chemin cette créature d'élite. Il chante

à sa fiancée un hymne de reconnaissance et d'espoir :

J'ai emporté de nos entretiens les plus doux effets. Mon cœur et mon esprit sont édifiés de jour en jour sur vos mérites. Et je m'appuierai sur eux pour remplir la mission que le ciel m'a confiée. Il semble que vous soyez l'ange que Dieu m'a envoyé pour me soutenir dans la lutte.

Mais il ne lui suffit pas d'élever sa pensée vers Dieu, de se mettre à genoux pour l'implorer et le remercier. Il se promet de lui rendre hommage par les ressources de son art. Il veut le prier à sa manière, en sculpteur, avec ses moyens de sculpteur :

Cette renaissance, confie-t-il à sa fiancée, sera bientôt marquée par une œuvre dont le sujet sera éternellement sensible à tous les cœurs. C'est le Christ sur la croix... Quelle force ne doit-on pas trouver en s'appuyant sur le calvaire, en comparant le sacrifice divin aux souffrances que Dieu nous envoie !... Oui, tendre Amélie, charmante fiancée, vous me soutiendrez, vous m'inspirerez pour faire un Christ en croix. J'en fais le vœu aujourd'hui. Cette grande image de la résignation me fera penser comme Michel-Ange, Léonard, Raphaël. Et leurs nobles accents viendront à mon aide pour accomplir cette œuvre que je vous dédie à l'avance.

Ces appels à l'aide divine pour protéger son bonheur, ce désir de témoigner à Dieu sa gratitude par une œuvre née de son cerveau et de ses mains, cette élévation de pensée et de sentiments montrent l'at-

mosphère morale de ces fiançailles qui, ennoblies par le spiritualisme le plus ardent, furent vraiment d'une qualité supérieure au matérialisme calculateur et vaniteux de tant d'unions.

C'est au moment même où Carpeaux vivait dans cet état de beauté morale que d'absurdes critiques et des jaloux venimeux lui reprochent d'avoir réalisé son groupe de *la Danse* — cet adorable poème de la jeunesse grisée de sa vitalité, de sa force bondissante et de son rire — sous les coups de fouet des orgies crapuleuses et sous l'inspiration de la plus basse vulgarité.

XXII

L'espoir de ce mariage, l'enchanteresse vision de l'existence nouvelle qui s'offre à lui, réjouissent Car peaux d'une félicité jusqu'alors inconnue.

Pourtant il est tourmenté d'un scrupule et d'une inquiétude.

Il chérit et admire si tendrement sa fiancée, il lui est si reconnaissant du don qu'elle s'apprête à lui faire de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté, il désire tant la voir heureuse, que soudain il se demande si c'est suffisant de lui apporter son génie et sa gloire.

Lui qu'on a voulu nous représenter comme fou d'orgueil, il doute de lui-même, se diminue et se mésestime.

Il se dit que, de noble origine, la jeune fille a vécu dans un milieu enluminé de titres et de particules. Et, ne pouvant rien modifier à son patronyme plébéien qui lui fait honneur, il se demande si, selon certaines traditions de l'art français au cours du siècle, il ne devrait pas offrir à Mlle de Montfort, en échange de la particule qu'elle abandonne pour lui, le titre de baronne.

Pourquoi n'y aurait-il pas un baron Carpeaux, puisque, sans que personne s'en étonnât, on a bien fait un baron Gros et un baron Gérard de deux grands peintres qui honorèrent la France.

Ce n'est pas pour lui qu'il songe à cette adjonction. Il a trop le sentiment du prestige dont il a lui-même paré son nom pour avoir l'humilité de recourir à cet ennoblissement factice et par décret.

Mais, avec une touchante modestie d'homme très épris, estimant que sa fiancée lui fait des sacrifices supérieurs à son apport, il pense qu'ainsi les habitudes de la jeune fille ne seront pas changées et qu'autour d'elle — où certes un tel mariage surprend — on aura moins le sentiment d'une alliance insolite.

Et, un jour, Carpeaux s'enhardit jusqu'à soumettre à Napoléon III ce scrupule, cette inquiétude et le remède qu'il a conçu pour y mettre fin.

Impassible, effilant ses moustaches et caressant sa barbiche, l'Empereur réfléchit. Évidemment il ne dépend que de lui d'accorder ce titre à son sculpteur de prédilection qui, étant l'un des plus hauts artistes de l'époque, mérite ce témoignage de gratitude. Mais, souvent mal inspiré pour les choses de l'ordre politique, il a du bon sens dans l'appréciation des idées et des possibilités de son temps. Il se dit que, pour les artistes, l'heure est passée des distinctions de cette sorte. Et, n'étant pas ébloui par la passion, il est plus fier que Carpeaux lui-même de

la gloire de son nom qui déjà est entré sans titre dans l'histoire. Souriant et affectueux, il lui répond avec sagesse :

— Je serai toujours heureux d'essayer de vous être agréable. Mais j'ai le sentiment qu'être Carpeaux, s'appeler Carpeaux, c'est beaucoup plus que d'être baron. Et je suis bien sûr que, fine et raisonnable, votre fiancée pensera de même.

Carpeaux n'insiste pas. Il avait tenté la démarche que lui dictaient sa conscience et son amour d'homme soucieux de ne laisser aucune ombre sur le bonheur de sa future femme. Mais il reconnaît que l'Empereur voit plus juste que lui.

Ce désir, qui trouve dans la tendresse son excuse, et qui aujourd'hui nous paraît si naïf, si humble, ne resta pas entre Napoléon III et Carpeaux. Deux ou trois personnes le reçurent en confidence et, n'ayant pas assez de grandeur d'âme pour comprendre les sentiments qui l'avaient inspiré, le colportèrent en se moquant.

Bien entendu, les jaloux et les persifleurs s'en servirent contre Carpeaux en rabaissant à leur propre vulgarité ses intentions. Incapables de comprendre les délicats scrupules du sculpteur à l'égard de sa fiancée, ce fut à la seule vanité qu'ils attribuèrent cette ambition. Et ils s'amusèrent aux dépens de ce blason, resté imaginaire, dont Carpeaux n'eut point à sculpter les armoiries.

Sans recourir à aucune autorité il l'offrit magnifi-

quement à sa femme sous la forme d'un buste auquel il donna le nom de *la Fiancée* et où il exprima délicieusement la vénusté sentimentale, la grâce douce et pudique de la jeune fille. Joli cadeau de mariage qu'il plaçait, comme l'on dit, dans la corbeille de noces ! Œuvre d'une suavité infinie, qui révèle tout le velouté d'une âme en fleurs et où il met son amour.

On était presque à la veille du mariage et Carpeaux vivait un rêve enchanté lorsque soudain, par une démarche irritée et brutale, son père faillit tout briser.

Furieux et dépité de voir son fils se créer un foyer, y porter l'argent qu'il estimait lui appartenir, il s'hypnotisait silencieusement, amèrement, sur cette déception en gardant le secret espoir que l'union ne serait pas célébrée. Mais, puisque décidément rien ne semble venir la briser, c'est lui, le père, qui saccagera ce prochain et périlleux avenir.

Ou, du moins, s'il n'y réussit pas, il aura frappé un si rude coup de bâton sur la table du contrat que, pour arrêter le scandale en cette atmosphère sereine, il faudra bien qu'on mette le prix à son silence.

Sans rien dire à son fils — il le voit souvent, et il peut lui parler chaque jour, selon son bon plaisir — il écrit au général de Montfort une lettre âpre, violente, hargneuse, où, se plaignant de son fils et de son ingratitude, il réclame, sur le ton le plus impé-

ratif, le remboursement immédiat d'une somme de dix mille francs à laquelle, en bloc, il estime ses frais pour l'éducation de son fils et les prêts qui lui ont permis l'achèvement de son *Ugolin*.

Il serait bien mal à l'aise pour justifier ce chiffre. Qu'a-t-il donc tant dépensé pour ce fils pour lequel toute son ambition était de le voir devenir le plus vite possible un maçon et qu'il a condamné tout jeune et très chétif, à de rudes travaux pour profiter de ses gains?

Cette lettre est, dans une crise de déception et de rage, l'aveu de sentiments qui grondaient en lui et que nous verrons se soulager plus tard d'une manière plus malfaisante encore.

Surpris par ce brusque éclat qui pouvait tout détruire, Carpeaux en est désespéré à cause de son retentissement dans une famille inaccoutumée à de telles réclamations véhémentes.

Le général établit la psychologie de ce père étrange. Et, après s'être mis d'accord avec son futur gendre, avance les dix mille francs ainsi exigés sur la petite dot de sa fille. Moyennant quoi, le vieux maçon se tait et promet de se tenir à l'écart. M. de Montfort prend seulement la précaution de lui faire signer un sec et précis « pour solde de tous comptes », selon la formule employée avec les gens suspects que l'on méprise.

L'atmosphère se rassérène. Mais l'intervention brutale et grossière de ce père inquiétant pouvait

alarmer la famille de Montfort et la détourner de cette union. Telle était, sans aucun doute, l'espérance de cet homme ulcéré et jouant son va-tout. Généreuse, Amélie-Clotilde y tient d'autant plus qu'elle constate la dignité endolorie de son fiancé sous cet humiliant assaut.

Célébré le 21 avril à la mairie du VIII^e^ arrondissement (les parents de la jeune fille habitaient la rue Tronchet), le mariage fut béni, en grande pompe, le jeudi 28 avril 1869 à l'église de la Madeleine. Les journaux de l'époque, très chiches de détails sur les cérémonies de ce genre, rendirent compte de celle-ci.

Les témoins de Carpeaux furent Alexandre Dumas fils, alors dans toute la maîtrise de son talent et en pleine gloire, puis M. Tissot, directeur politique au ministère des Affaires étrangères, avec lequel Carpeaux s'était lié à Rome et dont il exprima la clairvoyance finesse en un buste fameux.

Ceux de la mariée étaient le marquis de Lauriston et le comte de Las Cases, chambellan de l'Empereur.

Dans le cortège nuptial prirent place, entre autres invités de marque, le comte de Niewerkerke, le duc et la duchesse de Mirepoix, l'amiral Tréhouart, dont Carpeaux nous a laissé un buste si vivant, le peintre Gudin qui était l'un de ses amis, M. de Riancey, etc...

L'Empereur et l'Impératrice s'y étaient fait représenter. Les grands artistes de l'époque et les familiers de la cour se pressaient à l'église. Dans la

sacristie, au milieu des embrassades, des exclamations joyeuses et des chuchotements de congratulations, passa un long défilé de gens célèbres ou brillamment titrés, de généraux et dignitaires.

Il semblait bien que ce fût, dans une atmosphère d'allégresse et de succès, un embarquement pour un long et sûr bonheur.

Carpeaux, bouleversé de joie et d'émotion, confus de tant d'honneurs, se rassure à la pensée que d'ici peu il justifiera ces témoignages d'estime et d'admiration en arrachant le voile de son groupe, *la Danse*, pour en réjouir le monde. Et déjà s'organise dans son cerveau la composition de cette *Fontaine du Luxembourg* dont, après l'ardeur de cette ronde échevelée, il veut faire un chef-d'œuvre de mouvement calme et grave.

XXIII

Dès le lendemain, parce que, pour lui, le travail est la condition essentielle du bonheur, il se remet à sa belle tâche qui le passionne et l'enthousiasme.

Il en parle si bien que, pendant leurs fiançailles, il a su y intéresser celle qui devait être sa femme.

Maintenant il est en train d'exécuter sur place, dans la pierre même de la façade de l'Opéra, son groupe de *la Danse* tel qu'il doit apparaître à la foule.

Comme il est épris de sa douce jeune femme au point de ne pouvoir vivre un seul instant loin d'elle, il lui a fait construire, attenante à l'enclos de planches où l'on achève de tailler *la Danse* dans les blocs de pierre, une sorte de loggia élégamment et confortablement aménagée.

Il a eu le tendre désir de vouloir sans cesse près de lui la bien-aimée en laquelle, selon sa doctrine de toujours, il voit une inspiratrice de beauté. Elle est là, souriante et charmée, comme dans son salon. Tout en lavant ses fraîches et timides aquarelles, tout en copiant, pour les encadrer, les vers et les pensées qui l'émeuvent au cours de ses lectures, elle

préside à l'éclosion du chef-d'œuvre où — bien que ce soit un thème différent — Carpeaux met un peu de son bonheur et de sa propre joie.

Venus ensemble, le matin, de leur logis d'Auteuil, ils s'en retournent le soir, après ces belles journées de travail et d'enchantement, pour l'ivresse de leur solitude amoureuse, parmi les arbres qui, dans un grand jardin, frissonnent autour de leur charmante maison provisoire de la rue Michel-Ange.

Bientôt, d'ailleurs, les voici définitivement installés chez eux, dans leur demeure du boulevard Exelmans, plantée de tilleuls et de sycomores que, dans son culte pour eux, Carpeaux ne veut pas laisser tailler, près d'un haut peuplier qui attire la foudre — inquiétant symbole pour qui connaît l'avenir de cette maison ! — au milieu des fleurs qui les enchantent l'un et l'autre, en compagnie d'animaux dont ils raffolent également : oiseaux, chiens, chats, écureuils, etc... Carpeaux se plaît à leurs jeux et à leurs gambades, à leurs étirements, à leurs chants et à leurs abois. Non contents des bêtes qu'il a, il en achète toujours et parfois même il en adopte. Il les aime comme il aime les enfants. Il les soigne, leur parle, admire leurs formes, leurs mouvements, leurs couleurs. Son amour des bêtes va jusqu'au respect de la vie des plus désagréables bestioles.

Rentrés au logis, nos époux sont des amants heureux dans la paix et la poésie de la nature,

comme, tout au long du jour, ils le furent dans la poésie de l'art, et dans la joie de la création.

Des fenêtres de leur maison, d'un belvédère vitré s'ouvrant sur le bois de Boulogne, ils s'offrent la fête quotidienne des radieux couchers de soleil, des poudroiements d'or et de feu, du mystère embrasé sur lesquels se dessine la masse frissonnante des arbres. Et le passionné, l'enthousiaste Carpeaux en a au cœur un tel ravissement que, non content de les admirer et de les peindre avec une fluide et libre magnificence, parfois il éprouve le besoin de convier certains de ses amis à venir se réjouir avec sa femme et lui, dans son foyer longtemps rêvé et enfin obtenu. des féeries du soir sur la houle des verdures irradiées.

Pour les deux époux, ce sont des mois d'enivrement. En des lettres charmantes, Mme Carpeaux nous en a laissé le témoignage précieux. Se confiant à l'une de ses amies intimes, Mlle Marguerite Delor alors en province et ne connaissant Carpeaux que par ouï-dire, elle lui écrit :

... Il a quarante ans, c'est-à-dire près du double de mon âge. Mais, pour l'extérieur, il n'a pas trente-cinq ans, et, pour l'intérieur, pas vingt-cinq. Il est d'une jeunesse, d'une impétuosité, d'un enfantillage surprenants. Il est petit, cheveux, moustaches, sourcils très bruns. Lèvre très fière. Grands yeux remarquablement beaux. Grand front intelligent. Figure maigre. On dirait toujours que la lame va user le fourreau. Sa jeunesse commence seulement maintenant... Je suis la vie

de ce grand artiste au cœur d'enfant. Cela vaut bien le sacrifice de ma liberté et mon insolent bonheur d'autrefois. J'aime mon mari d'ailleurs et suis fière de lui.

Cette autre lettre à cette même amie de couvent prouve combien, sensible à l'art, Mme Carpeaux s'intéressait à l'effort créateur de son mari :

Il travaille toujours devant moi, écrit-elle avec un accent de bonheur et de fierté. Ce qui est intéressant. Car sa facilité est merveilleuse et la vie naît sous ses doigts.

Mais tandis qu'ils se grisent l'un et l'autre d'amour, de beauté, d'art, tandis que la jeune femme s'émerveille du labeur où Carpeaux s'enfièvre entre deux élans de tendresse, les loups rôdent autour du paradis qu'est leur existence.

Décevant et irritant pour les uns, ce bonheur, né dans la gloire et qui semble un conte de fée, porte ombrage à d'autres. On s'en approche sournoisement, à pas feutrés. Pour l'empoisonner et l'anéantir on guette la première circonstance favorable.

Sûrs que, en cette période d'enchantement et de travail joyeux, toute tentative de désagrégation échouerait, les âpres parents se tiennent à l'affût et aux écoutes. Ils attendent hargneusement l'heure propice aux insinuations délétères.

Ravi de terminer sous les yeux de la femme qu'il aime une œuvre qu'il sent originale en sa grâce vivante, en sa fougue harmonieuse, et dans laquelle

il a transposé un peu de sa propre allégresse, Carpeaux ne se doute de rien. Tout à la joie d'unir enfin, selon son rêve de toujours, l'art à l'amour qui l'inspire et l'ennoblit, il croit à un succès qui, dépassant celui d'*Ugolin* et de la *Flore*, récompensera la bien-aimée d'avoir eu foi en son avenir.

Alors qu'il exulte ainsi dans la lumière de son espérance, autour de lui l'ombre s'anime de médisances, d'intrigues, de chuchotements venimeux. De mauvais camarades qu'il a eu l'imprudence d'accueillir entre les planches de son atelier improvisé devant la façade de l'Opéra, des artistes gouailleurs, des journalistes selon les habitudes brillamment néfastes du « perron de Tortoni », c'est-à-dire hostiles à toute forme nouvelle de la beauté, colportent de véhémentes perfidies et des méchancetés à l'emporte-pièce :

— Des visions d'orgie !

— Une bacchanale titubante !

— La frénésie de la luxure !

— Comment Paris, dont on loue le goût, le tact et l'esprit de mesure, pourra-t-il s'accommoder de ces trémoussements vertigineux?

— C'est une insulte à l'art français !

— Le reniement de nos traditions nationales !

— Que pensera de nous l'étranger?

— L'Institut tout entier va descendre dans la rue et faire des barricades avec ses petites voitures ! déclare un plaisantin fidèle aux séculaires facéties.

— Dès que ces dévergondées sans voiles apparaîtront au milieu de la foule, la police organisera une rafle pour les conduire à Saint-Lazare !

Tandis que, dans sa joyeuse félicité de créateur et d'époux, le sculpteur donne à son œuvre les derniers coups de ciseaux, la rumeur chemine. On s'attend à du scandale ! N'existe-t-il pas déjà, puisqu'on l'annonce, et que les gens renseignés en parlent?

Les bustes magnifiques et la figure de *Valenciennes défendant la patrie*, que Carpeaux expose au Salon de 1870, auraient dû déconcerter ces malveillances et rendre faciles aux gens de goût des ripostes vengeresses. Coutumier des portraits expressifs et vivants, Carpeaux n'a rien fait de plus spirituellement mutin que le buste de *Mademoiselle Fiocre*, de plus puissamment volontaire et placide que celui de l'*Amiral Tréhouart*, le seul des grands chefs de notre marine qui fût jamais sorti des équipages de la flotte. De la danseuse fêtée — l'une des célébrités de l'époque — il a délicieusement rendu, avec une souplesse et une légèreté de matière qui laissent deviner la grâce aérienne de son modèle, sa physionomie vive et enjouée, le charme de son fin sourire et la tendre malice de ses yeux. La bonhomie sévère, le regard pénérant et calme du vieux marin ont trouvé en Carpeaux un interprète sensible et vigoureux. Quant à l'émouvante figure de Valenciennes en armes, j'en ai dit l'irrésistible élan et la grandeur farouche.

Si différentes d'inspiration et de sentiment, ces œuvres qui révèlent à merveille divers aspects du génie de Carpeaux sont saluées de louanges unanimes. Mais leur succès n'arrête point les méchants propos. Personne ne se demande comment le grand artiste qui vient de les réaliser aurait pu s'avilir jusqu'aux bassesses qu'on dénonce à l'avance. De même un peu plus tard, quand le groupe de *la Danse* fut dévoilé, la noblesse et le charme de ces trois figures exposées ne déconcertèrent pas plus la calomnie qu'elles n'atténuèrent la réprobation.

Ce jour-là, lorsque l'abri momentané de Carpeaux disparaît et laisse voir au public le groupe contre lequel, sournoisement, à mi-voix, depuis plusieurs semaines, on excitait sa colère, ce fut devant la palissade, qui à distance le préservait, une rafale d'indignation parmi les sarcasmes de l'esprit boulevardier.

La foule s'ameute. Elle s'indigne. Et aussitôt, à l'instigation de gens aussi retors qu'anonymes, on réclame avec dégoût l'enlèvement immédiat.

Désormais, l'élan est donné, le mot d'ordre obéi. D'heure en heure la surexcitation croît. Il est élégant de protester. On hue, siffle et ricane.

Du moins, comme c'est son devoir, la critique va-t-elle garder son sang-froid pour juger la vie, le caractère et le frémissement de cette œuvre, pour y retrouver, avec un sentiment tout moderne, les mérites qu'elle loue et recommande dans les œuvres

d'autrefois : la beauté de la composition, le mouvement, la simplicité si pure des lignes, l'intensité de l'expression, la vie des muscles, de la chair, et celle de tous les détails, pourtant subordonnés, comme il sied, à l'expression et à la puissance de l'ensemble?

Non. A son tour elle s'affole. Sans courage, elle a peur d'être dépassée. Que diront les lecteurs si, dans les journaux et revues, ils ne retrouvent pas le sévère écho de leur réprobation? Puis, à vrai dire, tel est le propre sentiment de la plupart des critiques. Ils sont plus inclairvoyants que lâches. Leur mauvais goût devient presque une excuse aux yeux de la postérité. Mais aussi la preuve qu'ils en donnent ne les grandit pas dans l'histoire des arts et des lettres. Quand on pense que certains d'entre eux furent les conseillers de l'opinion! Au lieu d'en être avec intelligence et bravoure les guides, ils la suivent.

Voici quelques-unes des insolentes sottises par lesquelles plusieurs d'entre eux se sont littérairement déshonorés. Et nous ne les citons que pour bien faire apparaître l'état des esprits, en 1870, à l'égard de cet incontestable et rayonnant chef-d'œuvre qu'est *la Danse*.

L'un prévoit que *sitôt la danseuse de droite conduite au poste pour ivresse manifeste, le groupe s'écroulera.*

Résumant son blâme et sa colère en un cri final

d'indignation, un autre conclut : *Cela relève du delirium tremens.*

Un troisième se montre moraliste offensé en même temps qu'esthète dégoûté : « Ces Ménades aux chairs flasques, elles sentent le vice et *puent le vin.* »

Un écrivain, Paul Mantz, qui dut à sa longue collaboration au *Temps* un semblant d'importance, mit au service de la bêtise en fureur l'autorité de son journal. Ce pédant exécute Carpeaux en insulteur écœuré et dédaigneux :

« Saoûlerie et bacchanale, cette chose représente *la Danse!* »

Les critiques de tous les partis communient dans la même indignation stupide et véhémente. La seule différence entre eux est qu'ils essaient — les malheureux — de faire servir leur blâme et leur colère aux intérêts de leur faction. C'est ainsi qu'après avoir sévèrement exprimé son malaise, l'un d'eux, rédacteur d'un journal d'opposition, insinue que, si répugnante soit-elle, cette œuvre a du moins le mérite de symboliser les orgies du régime et son vertige du plaisir. A ses yeux, elle caractérise une époque.

Par contre, quelques artistes libres résistent à la ruée et fièrement proclament leur admiration pour cet allègre poème de la jeunesse enivrée. C'est ainsi qu'Alexandre Dumas fils s'honore en écrivant à Carpeaux cette lettre publique : « Vous avez fait là une œuvre qui ne ressemble à aucune autre, qui vit et

vivra. Je tiens à mon mot : « C'est la *Marseillaise de la Danse.* »

Hélas ! Ces justes paroles des hommes de goût ne ramènent pas l'opinion déchaînée. Devant la palissade qui, par bonheur, sépare des passants l'œuvre honnie, des groupes se forment et sans cesse se renouvellent. Aux sarcasmes et aux facéties s'ajoute l'invective. On somme le gouvernement de protéger en même temps la morale et l'art, de prendre au plus tôt la mesure de salubrité publique qu'exige Paris révolté.

Par-dessus Carpeaux on s'attaque à Garnier lui-même que, en sa qualité d'architecte du monument et de maître de l'œuvre, on déclare responsable. Tantôt il est injurié lui aussi et tantôt on fait appel à ses sentiments d'artiste, d'honnête citoyen, de bon Français. Sous ces deux formes on le met en demeure d'épargner aux regards choqués la vue de l'œuvre qui fait scandale.

Garnier, fidèle à ses amis, est non moins fidèle à ses opinions. Il admire *la Danse* et, certain qu'elle est pour l'Opéra une éblouissante parure, il la défend. Sans trop s'émouvoir, il fait tête à l'orage. Sa crânerie facilite la résistance momentanée des pouvoirs publics qui, sans la placide obstination de l'Empereur, eussent depuis longtemps fléchi. Mais, très attaché à Carpeaux, Napoléon III aime le groupe de *la Danse*, autant que le bas-relief de la *Flore*. Et, philosophe, il constate en souriant que,

malmené et proscrit naguère, ce gracieux chef-d'œuvre excite l'admiration universelle. Il temporise. Aux objurgations véhémentes, il oppose la force d'inertie. Il attend avec sagesse l'heureuse diversion qui détournera vers d'autres sujets l'effervescence populaire.

Alors les menaces se multiplient à l'égard de Garnier et du nouvel Opéra, comme si son futur directeur avait la moindre responsabilité dans sa décoration. Mélomanes et pères de famille conjurés s'ameutent contre la gracieuse représentation de la jeunesse enfiévrée par son rire et par la joie dont elle est frémissante. On lui adresse et l'on publie dans les journaux des lettres de ce style :

Je vous considère comme aussi coupable que le sieur Carpeaux, car vous étiez le maître de refuser cette ordure qui mériterait d'être mise en moellons.

Et dans celle-ci la rancunière intention de boycottage se précise :

J'ai une femme, monsieur, j'ai des filles passionnées pour la musique, et qui vont souvent à l'Opéra. Cela leur sera impossible maintenant. Car jamais je ne consentirai à les mener dans un monument dont l'enseigne est celle d'un mauvais lieu.

Le résultat de cette surexcitation, qui s'avivait de jour en jour, ne tarda guère.

Un triste et honteux matin, Paris s'éveille en apprenant que, pendant la nuit, un médiocre sculp-

teur jaloux ou quelque amer imbécile échauffé avait, par-dessus la barrière protectrice, déversé le noir contenu d'un encrier sur les figures de la ronde endiablée qui l'offusquait. Le beau corps d'une des danseuses en est souillé. Et de larges éclaboussures salissent la souple et nerveuse nudité de sa compagne la plus proche.

Les paroles restent ! Et, si vils que soient les écrits, ils exercent leur détestable influence. Il y eut un envieux aigri, ou un moraliste exacerbé, ou un sot fanatisé qui, croyant accomplir une prouesse purificatrice, eut l'odieux courage de commettre ce méfait ! Il y eut un malfaiteur anonyme qui, pendant dix, vingt, trente, quarante ans et, davantage peut-être, put se glorifier devant sa conscience abêtie, et en confidence auprès de sa femme, de ses enfants, de ses proches, d'avoir sali la pure beauté de *la Danse*. Nous ne sommes séparés de cet attentat que par cinquante-huit ans. Si donc son auteur n'était alors qu'un jeune homme armé par la pudibonderie en fureur, peut-être existe-t-il encore. Quelle honte de lui-même il doit avoir quand il passe devant l'œuvre rayonnante sur laquelle, par son bras, le venin, la jalousie, la sottise se déversèrent à flots d'encre, et devant laquelle l'admiration du monde fait halte aujourd'hui !

On pouvait croire que la brutale stupidité de cette insulte — par bonheur remédiable et réparée — provoquerait un malaise dans la foule et une

réaction contre une colère qui aboutissait à de telles violences. Il n'en fut rien. Pour la première fois peut-être, Paris ne se révolta point contre un acte de barbarie. On écrivit au contraire que ce geste, et la faveur avec laquelle on l'accueillait, étaient l'irrémédiable témoignage de la réprobation unanime. On applaudit à l'offense et plus que jamais on somma le gouvernement d'intervenir.

— Maintenant qu'il a la preuve du sentiment populaire, s'exclamait-on, il serait sans excuse de ne pas faire disparaître le scandale de ces nudités convulsives et lascives.

Faible et sans cesse assailli, aux prises avec une opposition chaque jour plus menaçante, l'Empire est contraint de céder à ce mouvement d'opinion. Les sympathies de Napoléon III doivent s'effacer devant l'intérêt du régime.

Pour câlmer l'effervescence, le maréchal Vaillant — qui, sans doute, tout en ayant d'autres attributions, régnait de haut sur les Beaux-Arts — donne l'ordre d'enlever le groupe de *la Danse*.

La bande des meneurs excités pousse un cri de soulagement et de victoire.

Enfin Paris est purifié et la sainte cause de l'art défendu. La jeunesse pourra désormais gravir les marches de l'Opéra sans courir le risque d'être souillée et pervertie !

Le ministère fait même choix d'un autre sculpteur, M. Gumery, pour tailler dans la pierre une

nouvelle œuvre qui prendra la place de celle de Carpeaux. Et cet artiste a la fâcheuse témérité d'accepter une si écrasante substitution. On le regrette pour sa mémoire.

Pourtant, dans sa fidèle amitié pour Carpeaux, Garnier souhaite que cette évocation de *la Danse* ne quitte pas l'Opéra, qui, selon son titre même, est « l'Académie nationale » de la danse en même temps que de la musique, et pour la décoration duquel Carpeaux l'a magnifiquement réalisée.

— Sottement ameutée, l'opinion refuse ce groupe pour la façade, pense Garnier, soit ! C'est une injustice qui sera regrettée plus tard et que sans doute l'avenir corrigera. En attendant, et faute de mieux, inclinons-nous ! Mais jusqu'à cette heure réparatrice, il y a, loin des regards et des colères de la foule, un refuge tout indiqué pour ce groupe tout à l'honneur de Terpsichore : c'est le foyer lui-même de la danse !

Sage proposition qui atténuait l'humiliation faite à Carpeaux et conservait à l'Opéra, le joyau exécuté pour sa parure.

Le gouvernement accepte, l'Empereur en éprouve un soulagement personnel et, satisfaite, l'opinion cesse de se cabrer.

C'est alors que, violemment, au milieu de papotages exaspérés, s'esquisse la plus cocasse, la plus burlesque, la plus inattendue des résistances :

Ces dames du corps de ballet, les rats comme les

étoiles de la chorégraphie, s'émeuvent et protestent.

— Pour qui nous prend-on? s'exclament-elles en agitant, frôlant et faisant frissonner la gaze de leurs tutus, en s'élevant sur leurs pointes avec fierté, courroux et pudeur. On veut nous déshonorer!

Leurs amis et protecteurs, qui partagent leur indignation — peut-être l'ont-ils astucieusement provoquée? — les soutiennent et les excitent.

Il en est, parmi eux, de très écoutés. En outre, par leur prestige, leurs séductions, les joies vaniteuses et autres qu'elles dispensent, par leurs relations brillantes, ces dames sont elles-mêmes des puissances.

Dans l'atmosphère de discrédit, de complots et d'incessantes luttes où il se débat, l'Empire pourra-t-il résister à toutes ces jacasseries menaçantes, à ces froufrous de colère?

Sous le hérissement de ces pudeurs effarouchées, l'œuvre de Carpeaux ne sera-t-elle pas ignominieusement chassée du foyer de la danse comme elle est exilée de la façade de l'Opéra?

Juste à ce moment se produit la diversion que, dans sa philosophie placide, l'Empereur Napoléon III avait souhaitée tout au début de cette algarade et pour y mettre fin.

Mais combien terrible et dépassant son vœu!

La guerre!

En juillet 1870, elle éclate.

Et c'est elle seule qui, cause de tant de destruc-

tions et de deuils, sauve l'œuvre de Carpeaux.

De tels soucis assaillent nos aînés que, détournés de l'injuste et ridicule obsession, ils laissent en place le groupe de *la Danse*.

Ensuite, lorsque après des mois d'angoisses et de douleurs, dans l'atmosphère rassérénée on s'efforcera de revivre, personne ne se souciera de diminuer encore la gloire et les richesses dévastées de la France. On se préoccupera plus de reconstruire que de démolir.

D'ailleurs, une année ayant passé sur l'œuvre de Carpeaux, à laquelle les esprits comme les yeux ont eu le temps de s'habituer, dès ce moment *la Danse* apparaît comme une merveille de vie frémissante, d'art savant, passionné et pur.

Bombardé, incendié, humilié par la promenade victorieuse des envahisseurs et l'émeute triomphante, Paris, où s'entassent les ruines, se félicite de voir se dresser sous son ciel ce trésor nouveau.

XXIV

En même temps que cette ruée contre le génie et la gloire de Carpeaux, une autre offensive menace son bonheur.

Bien postés à Boulogne pour l'atteindre et le circonvenir, ses parents guettent ses mouvements pour lui parler s'il sort seul, pour se glisser dans son atelier d'Auteuil lorsque sa femme est allée voir sa famille.

Dès le début leur malveillance hargneuse et surtout les procédés brutaux du père l'ont contrainte à rompre tous contacts. Et, pressentant la néfaste emprise qu'ils peuvent exercer sur son influençable mari, Mme Carpeaux s'efforce de le prémunir contre leurs tentatives de désunion.

Éclairé par l'odieuse lettre de menace et de chantage qu'à la veille de son mariage son père écrivit au général de Montfort, Carpeaux se méfie. Mais cet être énergique et opiniâtre a parfois des faiblesses. Il aime ses parents, sa mère surtout. Il ne peut se résoudre à les évincer complètement, à ne plus les voir.

Puis, heureux mari d'une femme irréprochable,

et qu'il aime, artiste glorieux et en pleine force créatrice, il se croit si grand garçon à leur égard ! Pourquoi donc leur fermer sa porte? Au contraire, leurs visites seront autant d'occasions de vaincre leurs préjugés, de dissiper tous malentendus et de les ramener à des sentiments plus justes. Du moment qu'il les aide de ses subsides, l'homme très bon, le tendre fils qu'est Carpeaux tient à y ajouter le secours de paroles affectueuses. Enfin, s'ils s'obstinent méchamment, il saura toujours les rabrouer pour défendre son bonheur !

Ils profitent de cette délicatesse filiale pour geindre, pour jouer, avec une émotion feinte, les parents mis à l'écart, dédaignés et négligés. Surtout, avec de fielleux sous-entendus, ils se risquent adroitement à des insinuations perfides.

Avec quelle habileté, pour éveiller en son cœur des soupçons, ils rappellent que sa femme a juste la moitié de son âge, que ses habitudes d'élégance, de mondanité, de plaisir ne la prédisposaient pas à la vie sérieuse et monotone d'un travailleur aux origines modestes.

Carpeaux proteste, hausse les épaules, ricane, les fait taire. Néanmoins les ferments d'inquiétude et de jalousie sont désormais en son cœur. Lorsqu'ils sont partis, en ces heures de prostration qu'il a toujours connues il lui arrivera de se dire avec une sombre anxiété :

— C'est vrai. J'ai quarante-trois ans, elle en a

vingt-trois. Elle est belle, a infiniment de grâce. Et moi j'ai la figure ravagée d'un homme qui a beaucoup souffert, que la flamme intérieure a creusé et tordu. Elle est née pour l'existence brillante qui fut toujours la sienne. Quel agrément peut-elle trouver à vivre au milieu de ma terre glaise, de mes marteaux et de mes plâtres poussiéreux?

Mais dès qu'il se sent ragaillardi par une idée qui l'anime, par quelque réussite de travail ou par la moindre joie de la vie, il se redresse et, sûr de sa force, renaît à l'espérance :

— Elle est fière autant qu'heureuse de mon amour! Et quels délicieux témoignages elle me donne du sien! Je me sens jeune. Et ma tête est toute bourdonnante de projets qui lui vaudront l'enivrement de la gloire!

Alors avec quelle assurance il rejette les doutes dont on a voulu l'attrister!

Parfois aussi, dans sa rude vulgarité, le père de Carpeaux a l'imprudence de trop laisser voir sa haine envieuse :

— Ta vicomtesse! lui arrive-t-il de dire méchamment.

Dans cette appellation, prononcée sur un ton de colère et de mépris, il met toute sa déception, sa haine et sa rancune.

Aussitôt Carpeaux se ressaisit, le tance et l'oblige à respecter sa femme.

Hélas ! les jours de lassitude, il est moins ferme contre les propos délétères.

Voilà précisément que les cruelles tribulations de *la Danse*, les injures à l'artiste et à l'homme dont elle fut l'occasion, l'ont beaucoup déprimé. Abattu et découragé, il se défend moins bien contre l'intrigue perfide.

Pourtant comme sa femme se montre brave et confiante dans cette tempête ! Comme elle le soutient de sa tendresse !

Puis la guerre, qui survient, le bouleverse. Très nerveux, sensible, émotif, il est comme brisé par la rapide succession des désastres, par les douleurs dont il est témoin, par les souffrances qu'il imagine.

Ses parents profitent de cette prostration fébrile pour s'emparer de lui davantage.

A l'approche des Prussiens qui vont se répandre et jeter la terreur dans la banlieue, le père et la mère de Carpeaux font à l'improviste irruption dans la demeure de leur fils et s'y installent.

Carpeaux ne se résigne pas à leur chercher un autre gîte dans Paris. En face du péril, il ne se sent pas le droit de leur refuser sa porte.

Injustes et grossiers avec Mme Carpeaux dès les préliminaires du mariage, ils ne s'amendent ni ne désarment maintenant que les voici chez elle. Ils prétendent l'en chasser et ressaisir leur fils. Celui-ci n'a pas l'énergie de les contraindre à plus de correc-

tion. Regrettable faiblesse. Leur attitude devient odieuse. En parfait accord avec son mari et forte de son assentiment, la jeune femme se réfugie chez son père qui, depuis plusieurs mois placé au cadre de réserve, vient d'être nommé gouverneur du palais du Luxembourg.

Première atteinte au bonheur des époux. Et quelles menaces pour l'avenir !

Sans doute Carpeaux, dès qu'il aura tant soit peu organisé dans son atelier la préservation de ses œuvres achevées ou en cours d'exécution, se hâtera de rejoindre au Luxembourg sa femme qu'il aime et dont il est sûr d'être aimé.

Mais, durant plusieurs jours, il est en proie aux insinuations calomnieuses, aux noires prévisions de son père :

— La mésentente entre elle et nous n'est qu'un prétexte, lui dit-il. Devant le danger, entre ses parents et toi, elle n'a pas hésité. Elle est si peu ta femme, que, t'abandonnant, elle a couru chez eux.

Carpeaux, indigné, se fâche et proteste :

— C'est moi, tu le sais bien, qui l'y ai envoyée ! Il lui faut du calme et des soins... Au centre de Paris, elle est plus en sécurité qu'aux fortifications...

— Et elle trouve que, incertaine pour elle, la place y est bonne pour toi ! Comme elle t'aime, ta vicomtesse !

— Et vous, comme vous êtes injustes !

Tout en assurant le mieux possible la protection

des figures éparses dans son atelier, il oublie les angoisses de la guerre et les insultes qui venaient d'accueillir *la Danse*, pour travailler à sa grande œuvre nouvelle des *Quatre parties du monde*, pour la fontaine du Luxembourg. Depuis trois ans que la commande lui en était faite, il en avait trouvé, après maintes esquisses, la forme définitive. Et, lorsque la France courut aux armes, la réalisation de ce monument — sa dernière grande œuvre — était depuis longtemps commencée. Malgré les vicissitudes, les déchirements et les tortures des cinq dernières années de sa vie, il eut encore la force de dresser, parmi les hauts arbres de l'avenue de l'Observatoire, la noble, grave et paisible ronde de ces figures aux mouvements harmonieusement conjugués qui, soutenant le globe du monde, en suivent la lente évolution.

XXV

Trois mois avant les affres et désolations de la guerre, à l'heure même où s'éveillaient les fureurs contre *la Danse*, Carpeaux, époux jusqu'alors très heureux, connut la douceur et l'orgueil de voir un fils naître de son amour partagé.

Pour un homme tendre, ardent et paroxyste comme lui, quelle exaltation !

Le jour que Mme Carpeaux lui donna le premier de ses trois enfants, notre grand sculpteur, balbutiant de gratitude, d'émotion, de fierté, fut comme illuminé de joie. Les corrosifs propos de ses parents ne laissaient alors aucune trace en son cœur !

Mais son contentement d'être père ne change pas ses préoccupations de sculpteur. Jamais plus qu'à ce moment Carpeaux n'a justifié sa réputation de dessiner et de modeler partout, en n'importe quelle circonstance et devant n'importe qui !

Lorsque, à sa prière, le médecin accoucheur, le docteur Depaul, lui met le nouveau-né entre les bras, voilà-t-il pas que, ayant un sens très vif des formes parfaites, Carpeaux découvre une défectueuse conformation de la tête de son fils. Et,

comme s'il s'agissait d'une argile qu'il a l'habitude et le pouvoir de modifier à sa guise, gravement il se met à modeler, avec ses doigts, le crâne — certes peut-être encore assez malléable — du petit qui vient de naître.

Le médecin n'a pas encore vu faire de la sculpture avec des os et de la chair d'enfant. Il rit, mais s'inquiète. Et, en hâte, il arrache des mains de Carpeaux son fils qu'il traitait, avec tant d'ingénuité dans sa conscience professionnelle, comme ses habituelles figures de terre glaise. Insatisfait de son œuvre et confondant la vie et l'art, automatiquement pour ainsi dire, par les moyens ordinaires de son métier, il voulait la pousser jusqu'à la perfection!

Au milieu des larmes jaillies de ses dernières souffrances, dans sa lassitude heureuse, la jeune mère sourit tendrement au merveilleux instinct de son grand mari tourmenté et passionné, aussi sculpteur qu'il est homme, pour lequel l'art, né de la vie, lui semble capable de la créer réellement et de l'améliorer suivant l'impulsion de son génie.

XXVI

Au palais du Luxembourg, où il n'a pas tardé à rejoindre sa femme et son fils, Carpeaux trouve un peu de quiétude.

Le milieu l'apaise. C'est une famille où l'on s'aime et où l'on a, dans l'affection la plus délicate, un constant souci de bonne tenue. Carpeaux en subit avec plaisir l'heureuse influence. Entre sa femme et lui, plus de ces vivacités et petites querelles qui, malgré le lien d'amour, s'élevaient parfois sous l'aiguillon des perfidies paternelles. Légers désaccords qui, par bonheur, ne duraient guère mais risquaient de créer à la longue des habitudes de zizanie.

Là, au contraire, sans qu'aucune parole malveillante puisse irriter Carpeaux contre sa femme ni déclencher sa méfiance, il s'abandonne à la douceur de la chérir et d'en être aimé. Comme aux plus beaux jours de leur ivresse, il travaille sous ses yeux et même parfois, tant il admire sa grâce tendre, son air d'infinie pureté, d'après elle.

En s'inspirant de ses jolies expressions de visage et de ses attitudes adorantes devant les sourires

et les regards de leur petit Charles, il esquisse sa *Tendresse maternelle* et sa *Jeune mère.*

Il l'aime non seulement à cause de l'affection dont elle l'enveloppe et le soutient, mais parce que, lui offrant pour son art le charme angélique qui la caractérise, elle trouve ainsi le moyen de s'unir à lui davantage.

Il l'admire en tant que femme et, plus encore, peut-être comme mère. Il lui est reconnaissant de lui avoir tout de suite donné ce petit Charles qui l'enchante et dont il raffole. Carpeaux a toujours aimé et choyé les enfants. Et voici qu'il en possède un à lui, né de sa chair, de son amour, de son union avec une femme chérie !

Il ne se lasse pas de le regarder vivre. Il étudie la lumière de ses yeux, la souple mobilité de ses membres, les fossettes de son visage où s'inscrivent les premiers signes de la sensibilité.

Ouvrant de nouveau l'album de sa femme, où il a esquissé sa silhouette de fiancée, puis les alanguissements de sa maternité prochaine et les charmantes visions de leur intimité conjugale, il y dessine la figure et le corps de son enfant ! Il les accompagne des attitudes et des gestes de la jeune maman qui berce son petit et le serre contre son sein.

A ce moment-là Carpeaux oublie les récriminations et les méchancetés de ses parents, les offenses et les déboires que *la Danse* lui a valus, les difficultés financières qui en résultent. Car, pour la

finir suivant son rêve de beauté, il a dépensé plus qu'il n'a reçu et l'effervescence de l'opinion lui a fait perdre un prix de cent mille francs récemment fondé par l'empereur. C'est à lui qu'il devait être attribué pour la première fois. Mais, intimidé, le gouvernement n'a pas osé braver l'opinion et c'est l'architecte Duc qui en fut, à sa place, le bénéficiaire. Carpeaux veut oublier la chute de l'empire, dont il a été l'un des grands artistes fêtés, la déchéance et l'exil de Napoléon III qui l'a compris et défendu. Il s'efforce de ne point penser aux représailles que cette faveur, désormais compromettante. peut lui attirer de la part des envieux sans talent ni caractère.

Si torturé qu'il soit par les maux de la patrie, par les souffrances qu'il voit auprès de lui et par celles qu'il se représente, il s'accorde le temps du bonheur. Et il est heureux autant qu'on peut l'être parmi les deuils et les désastres.

Il s'intéresse à l'ambulance que la générale de Montfort a créée au palais du Luxembourg et où sa femme, sans négliger son petit Charles ni décevoir l'exigente tendresse de son mari, soigne les blessés.

Mais il est trop tourmenté, il a l'esprit trop inquiet pour s'accommoder, dans ce Luxembourg où son habituel travail ne peut être organisé, de vagues occupations passives et sédentaires.

Il s'enrôle dans un service actif d'ambulances pour les premiers soins aux blessés et leur transport.

Ainsi il roule d'une misère à l'autre, et, dans ces incessantes courses à travers le Paris du siège, voit bien des spectacles d'agitation, de colère et de désespoir.

Plus que jamais fidèle aux habitudes de toute sa vie, sur les carnets de croquis et de notes qui ne le quittent pas, il dessine — à pied, en voiture — tout ce qui le frappe ou l'émeut : scènes pittoresques ou dramatiques de la rue, figures et costumes du moment, passages de troupes et de cortèges, aspects de la vie populaire dans les faubourgs, remuements des foules anxieuses ou véhémentes, gesticulations et attentes résignées de gens morfondus qui grelottent devant les boutiques encore closes, soldats hirsutes emmitouflés dans des peaux de mouton, chevaux traînant des canons, feux de bivouac aux remparts, etc...

Vus par ce grand artiste qui excelle à fixer d'un trait juste et vivant les plus fugitives visions, ces aspects du siège sont des documents fort précieux. En plus de leur valeur artistique, ces croquis de Carpeaux ont pour l'histoire un saisissant intérêt.

A mesure que les cruautés et les douleurs du siège s'aggravent et que l'horizon s'enténèbre, Carpeaux s'assombrit. Bien que dans une situation relativement privilégiée chez le général, son beau-père, il connaît les souffrances de tout le monde. Il les supporte moins bien parce qu'il est délabré par les trop rudes et longues privations de sa jeu-

nesse. Jusqu'alors il a résisté à l'épuisement, à cause de la flamme qui le soutient. En lui donnant une force factice, elle l'anime, certes, mais aussi elle le brûle. Dès que la tristesse, l'inquiétude et le découragement s'emparent de Carpeaux, il sent en lui toute la fatigue accumulée. Il s'énerve. Sa santé s'altère. Certains symptômes de maladie apparaissent. Il s'en attriste. Le désarroi moral alourdit le malaise physique. Carpeaux s'abandonne à une prostration qu'il ne secoue que par la violence.

Tout lui paraît noir : l'injurieuse réprobation contre son groupe de *la Danse* a ruiné son prestige. Le discrédit et les dettes lui semblent les seuls résultats de son effort. L'empire renversé, la commande de cette fontaine du Luxembourg, à laquelle il travaille depuis si longtemps, lui sera-t-elle maintenue dans la détresse de la France dont, avant tout, il faudra relever les ruines? Et comme, désormais, on va lui faire payer cher les faveurs de la cour impériale ! Ne s'apprête-t-on pas à le traiter lui-même en déchu? Enfin les canons prussiens bombardent Auteuil. Dans son atelier, sur lequel pleuvent les obus, que restera-t-il de ses modèles, de ses esquisses, de ses travaux en cours?

Il erre, abattu et désespéré. Que, durant l'une de ces crises, il rencontre son père, toujours aux aguets, toujours prêt à verser dans son cœur le poison qui libérera son fils d'un mariage jalousé, alors Carpeaux deviendra sa proie. Déprimé, confiant en la

rude mais affectueuse sollicitude de son père, de sa mère, — ce sont ses parents, n'est-ce pas, et pourquoi voudraient-ils donc son malheur? — il sera sans défense contre la perfidie :

— Eh bien, *ta* vicomtesse, ricane le vieux maçon, elle est arrivée à ses fins !... La voici revenue parmi ses adulateurs... Elle veut bien te tolérer dans le coup de vent de ses jupes, à la condition que tu ne troubles pas son manège... D'ailleurs, quel bon prétexte cette rouée a su découvrir pour se débarrasser de toi, le jour et souvent la nuit !... Tu n'y vois que du feu ou tu es de bien bonne composition... Mes compliments !

— Malheureux ! proteste Carpeaux endolori, épuisé... Tu insultes ma femme irréprochable, qui m'aime et dont je suis sûr !... Tu salis la plus dévouée des mères ! Tais-toi !

Sans doute Carpeaux s'est indigné. Il a exigé que l'on respectât sa femme. Et l'horrible père s'est tu.

Mais il a eu le temps de parler, d'inscrire plus profondément dans l'esprit las et inquiet de son fils le germe infectieux. Il a fait naître l'incessante et douloureuse obsession. D'autant plus que, en attendant l'éclosion de la grave maladie dont mourra Carpeaux et dont il a commencé à souffrir, son usure nerveuse est un terrain propice au développement de la jalousie morbide qui affecte son état mental.

Loin de chez lui, il se forge des fantômes. Et,

rentré à l'improviste au Luxembourg, il les cherche comme un dément autour de sa femme. Mais, si inopinés que soient ses retours, il la trouve invariablement placide et souriante entre son père et sa mère, près du berceau de leur enfant, ou faisant son service à l'ambulance.

Certes, vingt ans le séparent de la douce et sereine jeunesse de Mme Carpeaux. Incontestablement aussi il porte sur sa figure mobile les griffes de sa vie tourmentée, tandis qu'elle garde la fraîcheur d'âme et de visage d'une jeune fille née pour une existence sereine. Mais, heureuse de le voir réapparaître, elle s'élance au-devant de lui, se pelotonne dans ses bras, lui fait l'accueil le plus tendre et le plus gai.

Où sont les galants? Dans son imagination! Pas d'officiers. Ils sont tous au feu. Des blessés? Avec sa mère, elle n'approche que ceux qui, gravement atteints, geignent, immobiles, sur leur lit de douleur.

Auprès d'elle, un seul homme valide, celui qui est indispensable, le médecin en chef de l'hôpital, le docteur Danet.

Comme il faut bien que la furieuse jalousie de Carpeaux se localise, c'est sur cet insoupçonnable praticien qu'elle s'abat.

Désagréable pour le docteur, c'est à sa femme surtout qu'il s'en prend. Il l'épie, la querelle, lui fait des scènes. Persécuté, il se fait persécuteur. Torturé, il la torture.

Heureusement il y a parfois des répits dans cette obsession. L'art y est souvent un dérivatif. Et aussi la bonté. En effet, Carpeaux, qui fait injustement pleurer sa femme, reste bon et humain. Il secourt les faibles et s'attendrit sur les déshérités. Ainsi, ayant rencontré dans la rue deux orphelins, il les recueille et les amène au Luxembourg où, paternellement, avec d'infinies délicatesses, il s'occupe d'eux. Et c'est d'après ce couple attendrissant que, très ému, il modèle le petit groupe intitulé : *Frère et sœur.*

Alors, pendant quelques jours, rasséréné par cet élan charitable, donnant toute sa pensée et toute sa force à l'œuvre qui exprimera la solitude et la détresse de ces petits, il oublie sa hantise et redevient un charmant mari sans ombrageux soubresauts.

Plus tard, vers le milieu de janvier 1871, la générale de Montfort meurt. On l'enterre, sous le bombardement prussien, au cimetière Montparnasse où il pleut des obus.

Attristé par la mort de cette femme de bien qui lui témoigna une affectueuse confiance et qu'il regrette, il l'est plus encore par le chagrin de sa femme qui pleure une douce mère, confidente de ses peines et de ses tourments.

Carpeaux s'apitoie sur son déchirement et sa solitude. Il l'aime d'autant plus qu'elle est malheureuse. Haletant de remords et de douleur, il se

jure de réparer le mal qu'il a fait. Prévenant et câlin, il s'attache à remplacer, par une recrudescence de son amour, l'affection perdue.

Et, durant quelques mois, dominant l'injuste soupçon qui le ronge, il redevient — avec parfois le bref voltigement de quelques papillons noirs — un mari parfait.

XXVII

Trois semaines plus tôt, en décembre, Carpeaux avait eu aussi le chagrin de perdre son frère Charles, qui, de tous, était le plus près de lui.

Longtemps considéré par ses parents comme le véritable artiste de la famille, c'était un musicien de talent. Son succès ne dépendit que d'un peu de chance. Elle ne le favorisa jamais.

Sans pouvoir l'aider ni en être aidé, Carpeaux avait toujours vécu avec lui dans une intimité cordiale.

Aussi, l'alla-t-il voir durant sa maladie. Clairvoyant et ferme, le musicien Charles Carpeaux, lorsqu'il sentit que la mort venait, fit appeler son frère.

Celui-ci accourut.

D'un regard les deux hommes se comprirent.

Un geste de Charles arrête sur les lèvres de Jean-Baptiste les inutiles paroles de réconfort et d'espérance.

Quelques minutes de silence tendre et recueilli, pendant lesquelles, s'émouvant au souvenir de leur enfance commune, les deux frères se disent adieu.

Mais ce sont avant tout deux artistes auxquels

pas plus que les mots, le silence ne suffit pour se faire un adieu digne du rêve et de la foi qu'ils ont portés en leur âme enthousiaste.

— Mon violon ! demande le mourant d'une voix faible.

Respectueusement, Jean-Baptiste le lui passe, l'aide à le gîter contre son épaule décharnée. Il le fait avec émotion. N'est-ce pas l'instrument avec lequel il a gagné sa vie et exprimé ce qu'il avait dans le cœur?

Levant vers son frère un regard lourd de fièvre et de tendresse, Charles joue pour lui seul, comme peut-être il n'avait jamais joué, la mélodie la plus humaine, la plus poignante.

Jean-Baptiste est bouleversé. C'est avec déchirement qu'il écoute la plainte harmonieuse de son frère. Comment a-t-il la force de la faire entendre? Quelle ardeur encore et quel enthousiasme dans cette âme qui s'éteint !

Carpeaux dompte son chagrin, refoule ses larmes. Car il veut lui rendre hommage et lui dire adieu à sa façon.

Silencieusement il se met à pétrir le bloc de terre glaise qu'à tout hasard, comme toujours, il avait apportée et qu'il trouve près de sa main fiévreuse.

Et, sans interrompre la mélodie de son frère, sans cesser de tressaillir à ses accents, le sculpteur se met à modeler le visage extatique et hâve du musicien.

Intensément fixés l'un sur l'autre, leurs regards se pénètrent et ne se quittent plus.

Chacun d'eux parle à l'autre le langage qu'il connaît et où il s'exprime le mieux.

Tant que le musicien a la force de tenir son violon et de faire pleurer sur ses cordes le sentiment qui l'anime, le sculpteur pétrit sous ses doigts le maigre visage illuminé.

Il ne s'arrête que lorsque la tête épuisée est retombée sur les coussins, que les yeux caves se sont clos et que les mains s'affaissent sur le violon dont le sanglot s'est tu.

Voilà comment Charles et Jean-Baptiste Carpeaux se dirent adieu, et comment un nouveau chef-d'œuvre naquit d'une profonde émotion du grand sculpteur.

XXVIII

Bouleversé par nos désastres, déconcerté par la chute de l'empire, sans argent ni chances de travaux dans une France appauvrie et en deuil, dont toutes les ressources doivent s'employer à la reconstitution de ses forces, Carpeaux se rappelle qu'en Angleterre il a des admirateurs en quête de ses œuvres.

Peu de temps après l'armistice, il part pour Londres avec son petit Charles et sa femme. Le tourment sentimental a pris fin. La mauvaise influence des parents ne sévit plus. Les fantômes se sont dissipés. Carpeaux aime Amélie-Clotilde comme aux meilleurs jours d'enchantement. Entre les deux époux l'accord est si parfait que la jeune femme a depuis quelques semaines la certitude de bientôt redevenir mère une seconde fois.

C'est en pleine tendresse, avec beaucoup de confiance et d'espoir, que, s'appuyant l'un sur l'autre, ils s'embarquent.

Carpeaux a la tête bourdonnante de projets. D'autre part, il s'attend à des commandes. Quelle hâte il a de les réaliser ! Il s'installe dans une mai-

son de Brompton Square qui se complète d'un petit atelier, et, jusqu'à l'arrivée de plus importants travaux, pour vivre il se préoccupe de statuettes en vue de l'édition.

Sa santé se détraque à nouveau. Il est assombri par les premières atteintes du mal encore mystérieux qui se révèlera plus tard et l'emportera après d'atroces souffrances. A quarante-quatre ans il commence à payer les trop longues et trop dures misères de sa jeunesse stoïque, les privations continues et les tâches excédant ses forces. Puis, de bonne heure, « la lame a usé le fourreau ». Il a trop vécu dans l'enthousiasme et la fièvre. Il ne s'est point accordé assez de détente. Ses nerfs se sont épuisés. D'autre part, les angoisses de la guerre lui ont valu une sensibilité d'écorché.

Et voilà que, à la faveur de cette atonie physique mêlée de surexcitation, la jalousie morbide réapparaît.

Elle est injustifiée. Pas l'ombre d'une raison ni même d'un prétexte. Le ménage ne connaît encore personne à Londres. Seule, tout endolorie par la mort de sa mère bien-aimée, enceinte de plusieurs mois, la douce jeune femme, d'âme droite et pure, se consacre exclusivement à ses devoirs d'épouse et de mère. Trouvant un réconfort dans le souvenir des mois heureux que le ménage vient à nouveau de vivre, elle s'efforce de rassurer et d'apaiser son mari, elle s'ingénie à mettre un peu d'agrément

autour de son travail afin de le rendre plus facile. Pour subsister, pour payer les dettes laissées à Paris, on a tant besoin qu'il soit régulier et fécond !

Malade, les nerfs en déroute, le cerveau en feu, Carpeaux redevient injuste et méfiant. Même si sa femme n'était pas la plus loyale, la plus digne et la plus fidèle des créatures, il devrait trouver dans son état physique, dans son chagrin de fille en larmes, les meilleures garanties de sécurité. Hélas ! même à distance, les perfidies insistantes de son père exercent sur cet esprit à la fois prostré et surexcité leur malfaisance à retardement.

Carpeaux prend ombrage de tout, même du silence, de l'immobilité et de la quasi solitude. Autour d'eux, pas d'autre homme que lui. Aucune intimité n'autorise le moindre soupçon. Comme un furieux, ce mari aimé et respecté fonce sur le vide. L'existence de la pauvre femme irréprochable devient impossible.

A défaut d'hommes suspects qu'il n'arrive point à découvrir ni à pourfendre dans son entourage, il s'hypnotise farouchement sur une jeune Anglaise, amie de sa femme, miss Emma Bowden, fille de l'amiral Bowden, dont le seul crime est de lui tenir compagnie après avoir aidé à leur installation, et de s'attacher à leur créer des relations utiles ou agréables dans la société britannique.

Égaré, il perd toute conscience et mesure, fait des scènes à l'innocente miss en laquelle il voit la

complice des trahisons supposées de sa femme. Et comme par affection pour son amie, elle ne veut pas la laisser seule aux prises avec ce possédé que la jalousie fait agir comme un dément, exaspéré, il la chasse.

Inquiète et désolée, Mme Carpeaux appelle son père au secours. Sous prétexte de venir chercher auprès de sa fille quelque consolation à son deuil, le général de Montfort arrive à Londres. Autour de lui une plus douce vie familiale se reconstitue. Sa présence apaise l'atmosphère, rassure tant soit peu Carpeaux, gêne ses violences.

Il se remet au travail avec passion et bonheur. Après des statuettes destinées à la reproduction et dont les épreuves sont aussitôt très recherchées, il se plaît à décorer de grands vases. Pour l'ornement de l'un d'eux, il se procure un écureuil. Pour un autre, il pense à un jeune ourson dont il a admiré les souples et comiques attitudes sur l'instrument d'un joueur d'orgue. Ami des bêtes comme il le fut toujours, il ne résiste pas à la tentation d'acheter celle-ci à son maître. Triomphalement il la ramène chez lui, pour se divertir de ses mouvements et les étudier en vue des compositions décoratives projetées. Pendant quelques heures, tout à la joie de sa trouvaille, il s'en amuse et fait maints croquis d'après l'animal en liberté. Mais en l'acquérant, il n'a oublié qu'un obstacle à cette cohabitation : le box spécial qu'il fallait pour abriter le petit ours.

Et comme, dans la maison de Brompton Square, on n'avait pas prévu d'emplacement pour une ménagerie, déçu et navré, Carpeaux, grand enfant de génie, doit renoncer à cet élevage de plantigrade pour sa sculpture décorative et pour sa propre joie.

Vers la même époque, un Anglais, ami des arts et qui raffolait du talent de Carpeaux, lord Ashburton lui demande un groupe de *Daphnis et Chloé* pour faire pendant, chez lui, à son *Amour et Psyché* de Canova. Les vingt-cinq mille francs, dont cette œuvre charmante est rémunérée, permettent à Carpeaux la location, près de Regent-Street, d'une maison commode avec un atelier plus vaste.

Il eût reconquis l'entrain et la confiance si les graves événements de France ne l'avaient à nouveau tourmenté. Après les deuils et les ruines de la guerre étrangère, voici les convulsions de la guerre civile. Après Sedan, Metz, la reddition de Paris, l'arrachement de l'Alsace et de la Lorraine, la Commune fait flotter le drapeau rouge et, contre la volonté récemment exprimée du pays, prétend lui imposer un nouvel ordre social. Devant l'insurrection sinon victorieuse, du moins trop vite et trop aisément laissée maîtresse de Paris, le gouvernement régulier et ce qu'il reste d'armée nationale, se retirent à Versailles. Désolé, Carpeaux ne voit à l'horizon que tueries et décombres. C'est avec angoisse que, chaque jour, il attend les nouvelles. Mais dès

qu'il les obtient, il les garde en lui avec une douleur silencieuse. Il ne s'accorde pas le soulagement de les commenter ni de les entendre discuter. Il souffre des violences sanguinaires de la Commune comme des rudesses de la répression. Il pense avec épouvante à tant de vies sacrifiées, au saccage de tant de beauté et de souvenirs. Par l'écrivain Henry Maret, témoin de sa peine et de son inquiétude, nous savons que si, malgré son vœu contraire, on lui parle du bouleversement parisien, on le voit tour à tour se congestionner et blêmir tandis que les muscles de son visage tressaillent et que la flamme de son regard s'assombrit.

Il est trop maladivement sensible pour résister à ces nouvelles commotions. Il passe de l'accablement à la fièvre. Ses nerfs affaiblis redeviennent trépidants.

Malheureusement pour la paix du ménage, le général de Montfort a dû regagner la France. A peine est-il parti qu'afin d'annuler le bienfaisant résultat de sa présence, le père de Carpeaux se met en route pour Londres. N'est-il pas, lui aussi, père et grand-père? N'a-t-il pas, lui comme un autre, le devoir de se retremper dans la vie de famille? D'autant plus qu'à Boulogne-sur-Seine, aux confins du glacis révolutionnaire et du territoire resté national, il se trouve dans la périlleuse zone de feu.

Ce sont sans doute les raisons qu'il allègue. Et le sculpteur qui, aux premiers jours de la guerre, avait

commis la faute de laisser sa mère s'installer dans sa maison d'Auteuil et de contraindre ainsi sa femme à en partir, eut le tort plus grave encore d'accueillir son père à Londres.

Le travail de sape recommence aussitôt. Cette fois, il est d'autant plus efficace qu'au moral comme au physique l'état morbide s'est aggravé. Il suffit que Carpeaux se retrouve derechef, pendant quelques jours, au régime des insinuations calomnieuses pour qu'il soit à nouveau crispé de sa phobie. Le venimeux vieillard peut désormais se réembarquer. La semence qu'il a méchamment jetée en cette âme inquiète ne manquera pas de lever.

En effet, tout de suite, voici que Carpeaux, naguère rasséréné, est repris de sa hantise. Il est persuadé que, près du berceau de son bébé âgé d'un an, et lourde d'une maternité très prochaine, sa femme a des amants. Les yeux hagards, les traits révulsés, il ne parle que de maris trompés et de femmes traîtresses, leur apportant le ridicule et la honte d'enfants bâtards.

Il devient de plus en plus irascible et violent. Il a des crises nerveuses qui aboutissent à des scènes de démence. A table, dans un mouvement de rage, il arrache la nappe et lance ainsi à travers la salle à manger la porcelaine et les victuailles qui étaient disposées sur ce linge. Une autre fois, il est dans une telle furie que, inconscient de son acte, il jette à terre et brise des vases de prix.

L'accès de jalousie passé, il est honteux de sa violence, la regrette. Il s'attendrit, parle doucement et amoureusement à sa femme, implore d'une manière touchante son pardon. Dans l'espoir de se faire absoudre, il lui arrive de courir chercher des bijoux chez un joaillier du voisinage.

Puis, sur l'éclair d'un soupçon renaissant, dans son cerveau obsédé, aux paroles redevenues câlines succèdent de nouveau les explosions injurieuses.

Exténuée, révoltée aussi, Mme Carpeaux songe à demander la séparation de corps. Mais elle pense à son fils aîné, qui, pour grandir, a besoin d'un foyer avec un père et une mère. Elle pense à son second enfant qui, d'ici quelques semaines, verra le jour. Et, femme de devoir restant malgré tout attachée à son mari, elle se résigne noblement.

Par bonheur, le séjour à Londres de quelques Français amis apporte un dérivatif à la cruelle hallucination de Carpeaux. Et si parfois elle s'incruste dans son cerveau, devant eux il n'ose la laisser voir et la réprime.

C'est l'excellent peintre François Bonvin, qu'il estime et qu'il aime. Got, le fameux sociétaire du Théâtre-Français, ayant dans la vie le ferme bon sens dont il est, sur la scène, avec tant de simple vérité, le magistral interprète.

C'est aussi le compositeur Gounod, qu'il représente, le regard suivant son inspiration, en train de jouer au piano l'une de ses mélodies, et le peintre

Jérôme, très fameux en ce temps-là, dont il modèle de la manière la plus vivante la distinction maigre et passionnée.

Enfin, le 5 juillet 1871, Mme Carpeaux met au monde son second fils, dont la naissance espérée aurait dû la préserver, même si sa droiture n'y avait pas suffi, de tout injurieux soupçon. Apaisé par de fréquents contacts avec des amis de cette qualité, dont l'influence ne pouvait être que salutaire, Carpeaux s'émeut de cette jeune vie créée par sa tendresse entre deux orages, des souffrances de la pauvre maman encore chérie quand un soudain accès du jaloux ne fait pas d'elle une martyre. Il est touché aussi du beau sourire d'espoir qui, malgré tout, persiste entre ses larmes.

Vingt-cinq jours plus tard meurt cet enfant qui, conçu au milieu des pires tourments et, avant de naître, malade du chagrin et des tortures de sa mère, n'avait sans doute pas la force de vivre. Cruelle déception pour la jeune femme aimante qui l'a porté dans ses flancs et qui peut-être rêva, grâce à lui, la reconstitution d'un bonheur trop cahoté. Peiné lui-même, Carpeaux s'attendrit en écoutant la plainte de cette douleur maternelle. Il est momentanément un époux plus juste et plus calme qui s'applique à soigner cette blessure par une affection moins intermittente.

Il se trouve donc dans un bien meilleur état d'esprit pour aller, en compagnie de sa femme, rendre

visite à l'empereur et à l'impératrice réfugiés à Chislehurst et tout d'abord, dans la consternation qui suit la catastrophe, bien délaissés.

Tandis que l'impératrice — qui, au fond, s'était toujours plus intéressée à la froide érudition de Viollet-le-Duc qu'à l'art vivant et passionné de Carpeaux — cause avec la jeune femme, quel dialogue entre le vaincu de Sedan et le sculpteur qui fut l'une des gloires de son règne !

— Carpeaux, vous restez fidèle à ceux que l'infortune accable.

— Sire, comment oublier ce que Votre Majesté fit pour moi? Je vous suis tout respectueusement dévoué, aujourd'hui comme hier.

— Je vous ai aimé, Carpeaux, non seulement pour votre talent, mais pour tout ce que j'ai toujours senti de noble, d'ardent et de généreux en votre cœur.

— J'ai simplement essayé de vivre avec un peu d'enthousiasme et de foi, en homme qui a le bonheur d'être éclairé par un idéal.

— Carpeaux, nous avons été et nous sommes bien malheureux.

— Des calamités se sont abattues sur la France et sur vous. L'histoire reconnaîtra, Sire, la générosité de votre idéalisme humanitaire, l'utilité des grands travaux entrepris, l'ère de prospérité et de richesse...

— En tout cas, elle ne pourra pas dire que je me suis trompé sur votre œuvre. A l'aurore de mon

règne, quel charme de jeunesse nous apporta votre souple et rieur *Enfant à la coquille!*

— En l'acquérant pour nos musées vous m'avez donné la force morale de finir mon *Ugolin* tel que je l'avais conçu.

— Ah! Carpeaux! Quelle date que l'apparition de ce groupe pathétique! Malgré les faiblesses et les fautes qui, hélas! ont préparé les misères d'aujourd'hui, nous étions encore des gens heureux quand triompha votre *Flore*... Je n'avais déjà plus la force de défendre votre *Danse* enchanteresse contre l'opinion sottement rebelle. Mais peu à peu sa beauté l'impose à la foule... Bientôt se dressera au Luxembourg la *Fontaine* dont j'ai tant aimé l'esquisse... Et tous vos beaux dessins où, sous des éclairages subtilement nuancés, dans l'atmosphère même des Tuileries, vous avez représenté les figures illustres et les scènes brillantes de l'époque...

— Beaux spectacles qu'on admirait sans inquiétude.

— Et, si émouvante pour moi, l'incomparable galerie de vos bustes, donnant une vie éternelle à tant de celles et de ceux qui ont vécu autour de nous!...

— Sire, il en manquait un seul, le vôtre!... Cent dessins d'après vous m'y ont préparé. A votre insu j'ai étudié et surpris vos regards, vos gestes familiers, les expressions habituelles de votre physionomie... Jamais, pendant son règne, Votre Majesté

n'a pu m'accorder les deux ou trois séances indispensables de pose. Aujourd'hui, fixé pour quelques mois en Angleterre, je viens vous demander ce que je n'ai pu encore obtenir.

— Eh quoi, mon cher Carpeaux, le buste d'un vaincu, d'un déchu, d'un proscrit?

— Je vous le dois depuis le jour où, à l'inconnu téméraire et timide que j'étais, vous avez accordé le marbre pour sa *Soumission d'Abd-el-Kader*. Et j'aurais tant voulu ne pas vous laisser, sans avoir esquissé votre portrait, redescendre du haut échafaudage où je ciselais *la Flore*, le matin où, Sire, vous avez eu la bonté d'y monter pour mettre fin aux attaques contre la joyeuse souplesse de ce jeune corps surgissant d'entre les fleurs.

— Carpeaux, je vous savais généreux et brave! dit l'empereur toujours impassible.

Son regard voilé s'éteignit davantage encore et ses doigts tremblèrent un peu en caressant sa barbiche. En effet, les témoignages de fidélité devenaient rares. Et l'ex-empereur se représentait les représailles auxquelles s'exposait Carpeaux, à qui, sans même attendre la crâne imprudence d'un tel buste, on se proposait de faire expier la longue faveur impériale.

C'est ainsi que, « courtisan du malheur », Carpeaux commença le buste de Napoléon III exilé, et qu'il n'achèvera complètement qu'après la mort du souverain détrôné.

XXIX

Bientôt, en effet, il est contraint de quitter Londres pour revenir à Paris. On lui a fait savoir que l'habituelle meute des méchants, des envieux, des médiocres — sous des noms divers la même en tous temps — le guette, s'ingénie à lui nuire et le discréditer.

Comme, au lendemain de l'armistice, il est allé travailler en Angleterre, depuis *la Danse* on n'a vu de lui aucune œuvre nouvelle. La critique n'a donc pas eu l'occasion de le déchirer. Du moins, en attendant, on ressasse griefs et reproches contre ce haut-relief si malmené :

— Que pourra-t-il bien donner après ce scandale qui le condamne à la stérilité?

On chuchote même qu'il s'est exilé parce que, se sentant incapable de terminer honorablement une œuvre de caractère paisible et recueilli, comme doit l'être cette fontaine représentant les diverses races du monde, il n'est parti que pour s'épargner l'aveu de son impuissance. On ajoute même :

— La Ville de Paris — car l'avenue de l'Observatoire où doit s'élever cette fontaine est dans son

domaine — devrait bien le mettre en demeure de la finir ! Alors elle jugera si la sensualité convulsive de Carpeaux s'accorde avec la sérénité majestueuse du Luxembourg et des nobles sculptures qui peuplent ce jardin.

— Et il n'y a plus d'empereur pour imposer ses fantaisies obscènes...

— L'art de la République sera sain, grave et fort !

Périlleuse épreuve ! Au lendemain de *la Danse.* qui suscita tant de colères incomplètement éteintes, reparaître avec une œuvre encore plus importante !

Carpeaux sent qu'il faut livrer cette bataille, si défavorable que soit l'opinion autour de lui. Dans la lutte pour son art il est courageux et résolu. En outre il est rassuré par l'harmonieuse et grave beauté de son sujet. Elle déconcertera les malveillants qui, en souvenir des injustes critiques faites à *la Danse*, s'attendent à quelque lascivité turbulente.

Sa réussite à Londres, une bonne administration de ses modèles à Paris, lui assurent, malgré ses dettes, quelques ressources pour l'achèvement de cette œuvre coûteuse.

Désormais Carpeaux a pour un temps la quiétude d'esprit et de cœur indispensable à un tel effort. L'obsédante jalousie s'est momentanément effacée. Comme toutes les fois qu'il s'hypnotise sur une création, Carpeaux lui donne toute sa force ner-

veuse et sa violence passionnée. Et, sûr d'être éconduit, son père ne se risque guère à troubler cet enivrement artistique.

Bien à l'aise dans sa maison, son atelier, son jardin, où il retrouve avec joie le souvenir du bonheur qu'il a goûté, des jolies espérancs qu'il y a vécues, de l'œuvre qui s'y est accomplie, il connaît là, en 1872, quelques mois — les derniers — de calme et de félicité.

Il se laisse doucement envelopper comme autrefois par la tendresse de sa femme et l'entoure de l'affection la plus confiante. En novembre de cette même année, naît le troisième enfant de Carpeaux, une fille, à laquelle ses parents, également ravis, donneront le prénom de Louise et qui, physiquement, par l'ardeur et le brillant du regard aigu, par les lignes du visage, rappelle celui de Carpeaux à toutes les personnes familières avec ses portraits.

Tandis que la jeune mère s'abandonne à des pensées d'avenir, Carpeaux termine et assemble ses figures. Puisque la terre tourne, ces quatre parties du monde, qu'il s'agit de représenter, suivront la lente évolution du globe que leurs bras, harmonieusement disposés, soutiennent. Chaque partie du monde, ou plutôt chacune de ses races, est évoquée par une figure scrupuleusement étudiée et vivante, qui la caractérise. Pour toutes, Carpeaux a multiplié les esquisses et les dessins. Et déjà on a pu voir certaines d'entre eux à diverses expositions, en

particulier la tête camuse et crépue de la négresse qui figure le continent noir.

Si vivante et de si large facture que soit chacune de ces femmes symbolisant les races humaines, la plus grande beauté de ce groupe réside dans l'harmonieuse association des corps, des attitudes, des gestes, dans la lente continuité de leur mouvement qui accompagne la giration du globe. Ce fut la trouvaille d'un artiste de génie, assez savant et sensible pour la réaliser à merveille. De cette œuvre originale, où, une fois de plus, la force s'unit à la grâce, se dégage une impression de calme puissance. Est-il un seul passant d'aujourd'hui qui ne la ressente?

Pourtant, dès son apparition en plâtre, cette fontaine fut saluée comme un nouvel et déplorable exemple de sculpture épileptique et vulgaire.

On la juge sur le souvenir des critiques violemment et sottement assénées à *la Danse*. Bien que depuis deux ans, les regards se soient peu à peu habitués à son allégresse de si haut goût et d'un style si pur, les esprits gardent à l'égard de Carpeaux une méfiante sévérité. Il est désormais classé comme un sculpteur excessif, ne pouvant traduire ses conceptions qu'en gesticulations désordonnées. Dès ses débuts jusqu'à sa mort, ce grand artiste, inventeur et réalisateur d'une beauté vivante, aux formes parfaites, s'entendra reprocher d'avoir fait « canaille ». Cela, parce que passionné, enthousiaste, il

joint une vision originale à la flamme intérieure dont il brûle et parce que, vigoureusement et sans cesse, même dans ses œuvres les plus paisibles, il s'évade des formules pseudo-classiques alors en faveur.

Cette arbitraire réputation de sculpteur turbulent et sans goût est devenu un « poncif » si généralement accepté que, cette fois, les critiques obtus ne sont pas seuls à y sacrifier.

De très estimables écrivains, qui auraient pu comprendre Carpeaux et qui, plus tard, s'excuseront de leur inclairvoyance passagère et la répareront, d'autres qui, naguère, s'étaient montrés chaleureux défenseurs de Carpeaux, se laissent fâcheusement égarer par la méfiance de l'opinion.

Jules Claretie, qui ne tardera pas à regretter loyalement, en honnête et galant homme qu'il fut, ses erreurs à l'égard de Carpeaux, exécute la tranquille et noble *Fontaine du Luxembourg* par cette simple boutade : « *Après la danse de Bullier, voilà la danse de Saint-Guy.* Mais son goût, bien plus sûr d'habitude, a pris finalement sa revanche.

Et Paul de Saint-Victor lui-même, si poète dans sa critique à larges coups d'ailes, qui s'était honoré par de belles pages ardentes et compréhensives sur Carpeaux, désavoue son enthousiasme. A propos de cette œuvre recueillie, simple et puissante qui aurait dû le raviver, il écrit :

L'habituelle exagération de Carpeaux tourne à

l'exagération convulsive. La laideur défigure son talent et la vulgarité le relâche.

Lorsqu'un préjugé obscurcit à ce point la clairvoyance d'écrivains de cette conscience et de ce rang, peut-on s'étonner que de sots et prétentieux malappris — dont le nom n'a jamais rien signifié et ne mérite même pas d'être rapporté — se prononcent dédaigneusement : « Carpeaux? Ah ! oui. Un homme fini ! » Et ne faut-il pas hausser les épaules lorsque, la nouvelle œuvre réveillant les colères suscitées par *la Danse*, un obscur député de l'Assemblée nationale s'écrie pour flagorner ce qu'il croit être encore l'opinion générale : « *La Danse* est un outrage à la pudeur. »

Sous l'influence de ces souvenirs et de ces critiques acerbes, la Ville de Paris, maîtresse d'accueillir cette fontaine sur un emplacement qui lui appartient, se méfie et prend des précautions. Au glorieux Carpeaux, qui a enrichi de maints chefs-d'œuvre le trésor français et fait rayonner tant de beauté dans ses rues, elle inflige l'humiliation de le traiter en débutant suspect. L'administration préfectorale décide que la maquette du groupe sera présentée au jugement d'une commission d'artistes et de hauts fonctionnaires dont l'avis fera loi.

Carpeaux sait ce que le plus souvent valent les commissions, combien elles sont influençables par les courants d'idées réels ou factices, et de quelle

façon d'adroits mâtins les manœuvrent. Pendant toute sa jeunesse n'en a-t-il pas souffert?

Il s'inquiète. Et fort légitimement. Quelle occasion de lui faire payer par une offense retentissante et désastreuse quinze ans de succès, la faveur du régime balayé par la défaite et aussi le triomphe de *la Danse*, en train de devenir célèbre et de conquérir l'admiration quasi universelle au milieu des outrages sous lesquels on avait espéré l'enfouir à jamais !

Pauvre — car, à cause de son exigeante conscience d'artiste, ses grandes œuvres lui ont toujours plus coûté qu'elles ne lui rapportèrent — Carpeaux risque dans ce guet-apens inattendu son prestige, ses possibilités de travail et son avenir. Jusqu'au bout la lutte !

Alors il se résigne à des démarches que, simple débutant, il n'avait pas faites. Il va voir ceux des membres de la Commission qu'il tient pour d'honnêtes gens, qu'il sait avoir le respect du talent et du travail. En particulier, il s'adresse au sculpteur Guillaume, comme lui-même incapable de laisser altérer son jugement artistique par des considérations étrangères à l'art. Et il est convenu entre eux que, le jour où la Commission statuera, M. Guillaume, pour abréger l'attente et l'angoisse du grand Carpeaux se morfondant sur la terrasse d'un café voisin, tirera son mouchoir de sa poche et s'en essuiera le visage si la décision est favorable...

C'était son destin, avons-nous écrit, de batailler pour chacune de ses œuvres jusqu'à la fin de sa vie. Pour être plus exact nous devrions dire : « Et même après sa vie. »

Car, en même temps qu'il achevait sa *Fontaine du Luxembourg*, il trouvait le moyen et la force de finir pour l'une des places de Valenciennes, cette statue de *Watteau*, à laquelle il pensait et travaillait depuis sa jeunesse. Jusqu'alors, pour la réalisation de ce généreux projet, il s'était heurté, dans Valenciennes même, à des difficultés matérielles et financières. Il ne réussira pas à les vaincre avant de mourir. Du moins laissa-t-il sa statue parfaitement terminée, selon sa conception. C'est une merveille d'élégance juvénile, de grâce mélancolique. Pour l'avenir la délicieuse maquette de Carpeaux en fixe le caractère. Seuls, les attributs décoratifs qu'il avait étudiés pour l'ornement du socle et des bassins ne purent être réalisés par lui, à cause de certaines résistances locales. Après la mort de Carpeaux, son *Watteau*, qu'il avait modelé pour le marbre, fut, contre son gré, converti en bronze. De même il est trop évident que son inspiration ne se retrouve guère dans le décor de ce monument exécuté par le sculpteur Hiolle. Bataille posthume pour le gain de laquelle sa légendaire opiniâtreté manqua. Néanmoins sa figure de Watteau évoque noblement le grave et délicieux génie du peintre des *Fêtes galantes*.

Aujourd'hui encore, un demi-siècle après sa mort, le destin de Carpeaux se poursuit. Son œuvre est en lutte avec les modes et les théories artistiques en faveur. Lorsqu'il combattait pour l'imposer, les défenseurs des formules pseudo-classiques lui reprochaient, comme une vulgarité, de faire trop vivant. Pour ne pas violemment heurter les habitudes et les goûts de son époque, il s'efforçait d'allier la simplicité des grandes figures et l'ampleur des formes au fini expressif du détail. Précaution — d'ailleurs méritoire et exigeant une science très sûre — sans laquelle il eût été comme un exilé de son propre temps et réduit à l'impuissance.

Méconnaissant la grandeur vigoureuse de l'ensemble, certains artistes de la génération nouvelle, moins sensibles à l'intensité de la vie qu'aux simplifications synthétiques, font grief à Carpeaux de la conscience avec laquelle les moindres détails sont traités. Selon la fameuse formule : « l'arbre empêche parfois de voir la forêt, » la contraction des muscles, le frémissement des nerfs et de la chair les gênent pour rendre justice à la robuste beauté des lignes essentielles. Et ils n'ont guère que de la politesse pour ce prodigieux savoir qu'ils estiment périmé et pour cette admirable conscience dont ils sourient.

Douloureusement endormi dans sa gloire, Carpeaux, sans cesse en bataille pour faire ses études et conquérir le droit au travail, pour réaliser son œuvre,

combat encore, de son tombeau, pour qu'elle soit respectée !

Pourtant n'est-on pas sûr que, sans les luttes et les victoires de Carpeaux, Rodin — qui lui doit tant — n'aurait pu ni s'exprimer à l'époque où il a vécu, ni être compris de ses contemporains?

XXX

En janvier 1873, les journaux annoncent une soudaine aggravation des misères physiques qui, depuis longtemps, torturent Napoléon III. Et ils font prévoir la mort immédiate.

Aussitôt, abandonnant ses travaux, et sans se laisser arrêter par ses propres souffrances qui, encore sourdes naguère, commencent à devenir aiguës, Carpeaux part pour Chislehurst, où l'empereur agonise.

Avant de quitter Auteuil il a la pieuse et délicate pensée de prendre, dans son jardin, un peu de terre de France. Si aucune autre personne de plus haut rang n'a eu la même inspiration, il la déposera dans le cercueil du vaincu qu'il aimait et qui lui témoigna de l'attachement.

A tout hasard et selon son habitude de toujours, il prend soin d'emporter avec lui ses précieux carnets et du papier avec des crayons.

Lorsque Carpeaux arrive, Napoléon est mort.

Après s'être recueilli et avoir prié devant son cadavre, il prend un moulage de sa figure creusée par le rongement continu du mal.

Puis lorsque, cérémonieusement, parmi les larmes des fidèles endoloris, on met le corps en bière, Carpeaux place à ses pieds le coussin qui permettra au souverain exilé de dormir son dernier sommeil sur quelques parcelles de cette terre française qu'hélas, il n'a pas su défendre.

Enfin à tous les croquis que, après l'avoir tant de fois dessiné vivant, il vient de faire en hâte d'après Napoléon III sur son lit de mort, il veut ajouter un suprême hommage : le portrait de l'empereur, en son uniforme de général et avec le grand cordon de la Légion d'honneur, gisant au fond de son cercueil.

Dernière vision émouvante et tragique du souverain que, si souvent, il a vu et montré heureux, triomphant, adulé, dans le féerique décor des Tuileries en fête.

Pour lui permettre de donner à la famille impériale et à l'histoire ce souvenir, on laisse le cercueil entièrement découvert, on fait tomber sur lui la lumière intense de flambeaux rapprochés, aux lumières nombreuses. Et, du haut d'une chaise, le regard plongeant, Carpeaux, une dernière fois en tête à tête avec l'énigmatique personnage qui se plaisait à s'entretenir avec lui, fait le portrait du souverain défunt qui a compris et défendu *la Flore* et *la Danse*.

N'est-ce pas comme le spectre majestueux et lamentable de ce régime dont il a dessiné les splendeurs fragiles et représenté par ses bustes tant de figures illustres?

XXXI

Imaginatif et sensible comme il l'était, et déjà tourmenté par le mal, Carpeaux aurait pu être découragé par la mise au tombeau de tout ce qui avait été le décor et l'appui de sa jeunesse triomphante, de ses plus belles œuvres et de sa maturité heureuse. Mais son énergie, dont nous avons eu tant de preuves au cours de sa vie cahotée, le sauva de la prostration. Son art, qu'il aimait par-dessus tout, lui fut le meilleur refuge contre la tristesse.

Retrouvant à Londres, aussi vives et aussi fraîches qu'il les avait laissées, les sympathies admiratives dont il était entouré naguère, il sent qu'il y pourra tranquillement et fructueusement travailler. Il fait venir sa femme et ses deux enfants et, avec eux, s'installe dans une maison d'Albany Street, pourvue d'un atelier. Comme pendant son premier séjour londonien, il crayonne d'innombrables croquis sur les bords de la Tamise, dans les quartiers élégants et fleuris et dans les pittoresques districts de la guenille populaire.

Dans les musées, son enthousiasme le pousse à des copies de toiles qu'il admire. On sait combien,

même glorieux, il s'est toujours montré humble devant les maîtres et les chefs-d'œuvre qui l'émouvaient. Et, un jour, dans sa piété, il fait, à la National Gallery, une copie si éblouissante et si parfaite du célèbre tableau *Vénus, Mars et l'Amour*, du Corrège, que, à la porte, les gardiens inquiets ne veulent pas le laisser sortir sans avoir vérifié si la toile originale est bien à sa place.

Quelques statuettes pour l'édition assurent la vie du ménage. A Paris l'attendaient de plus intéressantes commandes. Il y revient. Et, dans les huit mois qui suivent, il nous donne de fort beaux bustes : ceux de M. et de Mme Chardon-Lagache, dont la placidité fine et bonne est si vivante ; celui, aussi fameux, de la baronne Sipierre ; celui de son ami Alexandre Dumas fils, d'une spirituelle acuité. C'est vers la même époque qu'il représente le pénétrant regard de M. Jules Grévy et la froide fermeté de son visage de vieux robin aux aguets.

Dès le mois de mai 1873, par sa faute, l'existence conjugale devient atroce. Sans doute, Carpeaux souffre dans sa chair. Mais sa souffrance, qui est une excuse à son humeur irascible et à sa jalousie tyrannique, ne les justifie pas. Désormais on connaît le mal dont, après en avoir été confusément gêné et assombri, il est plus douloureusement atteint : c'est la pierre. Sa femme, qu'il va bientôt et pour la quatrième fois rendre mère, le soigne avec tendresse et dévouement.

Elle y a du mérite car, de même que lors de ses précédentes grossesses, Carpeaux est repris par la hantise des tromperies conjugales et des enfants adultérins qui peuvent en naître. Le moment est vraiment bien choisi pour de telles scènes ! Mme Carpeaux, enceinte de trois ou quatre mois, est affaiblie par toutes ces maternités qui se sont trop rapidement succédé.

Et à l'instant où Mme Carpeaux, qui ne sort pas et ne voit personne, passe, exténuée, alanguie, sur sa chaise longue, les rares heures qu'elle ne consacre pas à soigner son mari et ses enfants, à surveiller la bonne tenue de sa maison, Carpeaux harcèle sa femme d'allusions ombrageuses et violentes.

Irréprochable mais impuissante contre cette phobie qui fait de sa maison un enfer, elle se demande si, à bout de forces, elle ne devrait pas suivre les conseils de sa famille et se séparer judiciairement d'un mari qui la torture en l'outrageant.

Mais elle pense aux deux enfants qui grandissent et qu'il faut élever, à celui qui va bientôt venir au monde. Puis elle est née avec une âme de sœur de charité. Jeune fille, ne voulait-elle pas se vouer aux œuvres de bienfaisance? Certes, elle ne pouvait prévoir de si rudes épreuves pour sa bonté secourable que l'amour avait encore accrue. Carpeaux est son mari. Il souffre. Elle le sait malheureux de tous les fantômes qu'il se crée et même, en ses

trêves de lucidité, de ses véhémentes injustices à son égard.

Il m'abandonnera s'il le veut, se dit-elle, et si l'on excite sa haine contre moi jusqu'à la désertion du foyer. Mais ce n'est pas moi qui le quitterai. Quoi qu'il arrive, je resterai dans sa maison pour faire mon devoir auprès de lui.

D'autant plus que, en cette période-là, Carpeaux, victime d'un accident médical, est véritablement supplicié. Ne se trouvant bien nulle part, il ne tient plus en place.

En septembre, le voici à Puys, en villégiature au bord de la mer, chez Alexandre Dumas. Il s'y est réfugié avec l'espoir d'un apaisement qu'il n'y trouve pas.

De là, il adresse à sa femme des lettres tristes mais doucement affectueuses. Je les ai eues sous les yeux. Elles sont plaintives, confiantes et tendres. On ne les croirait pas écrites par un homme naguère encore exaspéré par son habituelle obsession. « Ma toute bien-aimée » ou encore « ma chère petite femme », c'est ainsi que chacune d'elles commence.

Et pourtant, voici soudain remordu de la plus tenaillante jalousie, le pauvre agité dolent qui, la veille, s'exprimait en ces pages affectueuses !

Incapable de résister à l'hallucination maladive, il saute dans le train, se précipite à l'improviste chez lui et naturellement ne voit que la plus pai-

sible et la plus innocente des mères au milieu de ses enfants.

Qui donc a eu la barbarie de réveiller dans cet esprit tourmenté les soupçons de naguère? On sent trop bien que l'impitoyable cupidité du vieil égoïste de Boulogne rôde, prête à la calomnie, autour de la maison d'Auteuil, d'où l'on espère toujours chasser l'intruse.

Ne trouvant que le vide devant ses regards sauvages et ses poings crispés, Carpeaux se calme et se repent.

Peu de temps après, on découvre les premiers symptômes d'un ulcère là où l'on ne croyait qu'à une déchirure. Les souffrances de Carpeaux redoublent. Oubliant injures et cruautés, sa femme lui prodigue avec tendresse les soins les plus délicats.

Mais le malade ne pense qu'à fuir droit devant lui, avec l'illusion que ses douleurs ne l'accompagneront pas. Après avoir songé à renouveler, par un voyage en Italie, ses chères impressions de Rome, au premier semblant d'accalmie, il prend le train pour la Russie. Dès la première halte, à Bruxelles, il est contraint de s'arrêter sous les griffes d'une inflammation et de se mettre au lit. Carpeaux n'a jamais eu de chance dans ses voyages ! Après s'être empoisonné à Naples, où il a failli mourir, dans ce même Bruxelles il a été une première fois incommodé par la jaunisse, et voici maintenant son mal torturé par les cahots d'un express.

Aussitôt prévenue mais immobilisée par son accouchement prochain, Mme Carpeaux — qui a toujours déconseillé ce voyage dont elle craignait les risques — envoie son médecin habituel soigner et chercher son mari. Il l'entoure de sa vigilance et avec mille précautions le ramène. Réinstallé chez lui, il se sent bien sous la garde de sa femme et ne veut plus qu'elle à son chevet.

Adroitement faite et très à propos, une opération le soulage. Il se rétablit assez pour travailler. Durant ces quelques semaines de détente, ses forces lui permettent de modeler une statuette de *Figaro*, à la suite d'un concours organisé par ce journal. Malgré de flatteuses sollicitations et assurances il avait refusé d'y prendre part. Ardemment généreux pour les jeunes, il avait répondu que les aînés célèbres doivent laisser à leurs cadets pareilles occasions de se faire connaître. Ce fut seulement après l'examen du jury, dont il avait accepté d'être membre, que, pour son plaisir, il modela cette preste et souple figure de *Figaro* telle qu'il la concevait.

En même temps, il exécute le joli buste de son fils aîné, Charles, d'après lequel, à Londres, un jour que cet enfant pleurait pour un heurt douloureux, il avait fait une adorable figure de *l'Amour blessé*.

Lorsque le 21 février 1874 naît son quatrième enfant, ne doit-on pas voir une preuve de son contentement, de sa sécurité paternelle et de son espérance, dans le fait que, libre de lui choisir n'im-

porte quel nom, il accorde sa tendresse actuelle avec le souvenir d'une chère et reconnaissante affection de sa jeunesse, en donnant au nouveau-né, son fils, les prénoms de Louis-Victor qui sont ceux de Liet, l'homme qu'il a le plus aimé et qui eut sur sa vie l'influence la plus heureuse?

La zizanie qui troublait parfois ce couple n'avait donc, en dehors des hallucinations intermittentes, maladives et parfaitement injustifiées qui faisaient de Carpeaux un autre homme, qu'une seule cause réelle : l'antinomie entre l'insouciance, le désordre, les gaspillages du sculpteur, et la raison, la prudence, l'inquiétude d'une femme qui pense à la vie du ménage, à l'avenir de ses enfants.

Carpeaux est un artiste imprévoyant et bohème. Il ne connaît pas plus les échéances que les heures. Seul son travail, qui le passionne, compte. Il lui sacrifie tout. Et pour lui il a de coûteuses fantaisies.

Née dans l'aristocratie, sa femme a des habitudes bourgeoises d'ordre, de régularité, de dépenses proportionnées aux ressources. Ne sachant pas vivre heureuse parmi les factures impayées et les créanciers récalcitrants, elle s'efforce doucement d'amener son mari à un sens plus juste du réel. Même très affectueuses et souriantes, ses observations exaspèrent Carpeaux. De là, parfois, quelque acrimonie. Incapable de la moindre prévision, il dépensait — non pas certes pour ses plaisirs, car il n'en avait aucun autre que son art — sans aucun souci des sommes à recevoir.

Néanmoins, malgré leur gêne résultant de la guerre et de la Commune, malgré la chute de l'empire qui le privait de puissants concours, Carpeaux gagnait de l'argent. Les comptes de son atelier prouvent que, en dépit du ralentissement de son travail contrarié par la maladie, le prix de ses bustes et statuettes, ses droits d'auteur sur les reproductions de ses œuvres lui valurent environ 150 000 francs pendant chacune des deux dernières années de sa vie. Et l'excellent avoué Me Nicquevert qui, à sa demande, avait bien voulu essayer de mettre un peu d'ordre dans ses négligences, réussissait à l'affranchir de tout tracas.

C'était donc une cause de malaise qui, fort irritante pour Carpeaux et très préjudiciable à la quiétude du foyer, disparaissait peu à peu. L'accord, sur ce point, pouvait aisément se rétablir.

Malheureusement une recrudescence du mal surexcite Carpeaux. Sur les conseils d'amis fâcheusement inspirés qui prirent sur lui beaucoup d'influence, et malgré l'avis contraire de Mme Carpeaux et du général de Montfort, il exige une troisième opération que désapprouvent ses grands médecins habituels, les docteurs Verneuil et Guéneau de Mussy. Torturé, il préfère ce risque à un plus lent apaisement de ses maux. C'est à la maison Dubois, où il se fait transporter, que cette opération a lieu. Hélas ! il semble bien qu'elle n'ait qu'aggravé ses misères !

XXXII

A partir de cette station dans son calvaire, Carpeaux n'est plus qu'un pauvre homme affolé par la souffrance qui, au gré de ses impulsions, fuit, hagard, les endroits où, dans son martyre, il fait halte.

Il prend successivement en horreur tous les lieux où il a souffert, toutes les personnes qui essayent de le soulager sans y réussir. En particulier sa maison, son foyer, sa femme que, tout d'un coup et sans aucune raison, il ne veut plus voir. Le souvenir même de ses enfants ne lui apporte ni consolation ni détente.

Dès lors, il donne l'impression d'un malheureux qui, enveloppé de flammes, court droit devant lui, torche vivante, vers le salut qu'il appelle d'un cri déchirant et qu'il ne trouve pas.

Il veut aller partout où il n'est pas. Et, à peine y est-il que, inapaisé, sous la morsure de l'implacable mal, il se fait conduire ailleurs.

De la maison Dubois, où le bistouri n'a pu qu'empirer sa souffrance, il demande l'hospitalité à l'une de ses cousines, qui habite Vincennes. Comment s'y

trouverait-il mieux que chez lui où l'on peut le soigner d'une manière plus sûre parce qu'on connaît mieux son mal et les soins requis? Puis il veut qu'on le ramène à la maison Dubois où ses parents viennent s'attendrir sur sa douleur et le persuader qu'il ne peut être bien que chez eux. Ils croient avoir réussi, cette fois, à s'emparer complètement de leur fils et lui arrachent un testament inique. Mais, se sentant aussi mal à leur logis qu'ailleurs, il se précipite de nouveau à cette maison Dubois où il espère moins souffrir bien qu'il y ait déjà tant souffert. C'est le martyr errant!

Là, il pense à sa femme avec tendresse et gratitude. Il l'appelle. Elle accourt aussitôt, revient chaque jour et, pour l'égayer — lui qui se plaît avec ses enfants — dans l'espoir de le rattacher par eux à son foyer, parfois elle les lui amène tous les trois.

Carpeaux en est ravi. A ce moment-là, malgré toutes les perfidies empoisonnées, il ne songe plus à faire entre eux d'injurieuses distinctions. Le dernier-né l'amuse et le charme plus que les autres. Comme, si vive qu'elle soit, la douleur ne peut pas empêcher de travailler un artiste de cette flamme, à son chevet il a de la terre glaise près de ses carnets dont il se fait accompagner partout. Et, tout en causant avec sa femme, tout en jouant selon ses forces avec ses deux aînés, il modèle, d'après son second fils, une charmante œuvrette qu'il intitule *l'Enfant au cor*.

Mais dans l'existence d'un tourmenté tel que Carpeaux, pareille accalmie ne peut se prolonger. L'ulcère qui le ronge s'élargit. Le chirurgien de l'hôpital veut encore une fois l'opérer. Appelé en consultation par Mme Carpeaux, le docteur Demarquay, autre fameux médecin de l'époque, s'y oppose. Il assure que l'opération, c'est la mort, et qu'on doit sagement, prudemment, cautériser. Furieux de voir se dissiper le mirage d'une nouvelle intervention chirurgicale en laquelle, un instant, il a mis son espoir, Carpeaux s'en prend à sa femme qui, par son médecin de confiance, l'a empêchée. Il l'écarte et lui fait fermer sa porte. Pourtant, dans son délire ou dans le paroxysme de la souffrance c'est son nom que, implorant du secours, il crie. Mais se présente-t-elle, personne ne veut la laisser approcher. Désormais, ni elle ni ses enfants ne reverront ce mari, ce père torturé et injuste.

Soudain, il lui prend fantaisie de demander asile à son vieil ami, le peintre Bruno Chérier, qui a son atelier au boulevard Montparnasse. Là, nulle accalmie et nouveau besoin de fuite.

C'est l'été. Il fait chaud à Paris. Pas un souffle dans les arbres déjà desséchés. On étouffe dans la fournaise. L'asphalte des trottoirs mollit sous les pieds. Carpeaux rêve d'un rafraîchissement pour sa douleur suppliciante. Il pense à la mer comme il désirerait la montagne, s'il en connaissait la sereine poésie. Et sachant qu'Alexandre Dumas passe l'été

dans sa villa de Puys, région où il a ses habitudes, il demande à son ami de lui louer une maison à Dieppe.

Au début, il éprouve quelque apaisement et retrouve assez de force pour y modeler sa dernière statuette : *la Pêcheuse de vignots*, alerte et vivante. Mais il ne tarde pas à être tordu de souffrances plus atroces encore. Sa mère, qui vient le voir à Dieppe n'a pas pitié de ses tortures et de l'accablement qui les suit. Elle le persécute d'exigences violentes et jalouses qui le brisent. J'ai lu une lettre tout entière écrite de la main de Carpeaux, où il raconte l'une de ces scènes atroces et où il dit son chagrin. Tendre dévouement, n'est-ce pas, que celui de cette mère pour laquelle l'affection filiale de Carpeaux eut tant de faiblesse !

D'ailleurs toutes les lettres griffonnées par lui, à ce moment-là, ne sont que des cris de douleur. Il se plaint de ces jours où, du matin au soir, il souffre comme un écorché, de ces longues nuits sans sommeil où son martyre devient plus cruel encore. Il se lamente de disparaître avant d'avoir réalisé toutes les œuvres qui se dessinent dans son imagination toujours féconde. De cette horreur du néant, contre laquelle se rebelle son ardente vitalité, il passe à de poignantes pages d'une sublime résignation chrétienne. « Le sens moral et religieux me donnera de la philosophie, » écrit-il à ce moment.

Une seule lueur dans ce tragique obscurcisse-

ment : la joie que lui donnent la mise en place de sa *Fontaine du Luxembourg* et la grande impression faite sur les spectateurs par ses figures tournantes des quatre races dans le décor pour lequel elles furent créées.

De Paris, son fidèle praticien Bernard, qui l'a remplacé pour toutes les phases de ce travail, lui envoie, dans son enthousiasme et sa joie, ce compte rendu touchant, dont nous respectons la forme parfois incorrecte, en nous bornant à rectifier l'orthographe et la ponctuation afin de rendre plus aisée sa lecture.

Cette lettre, affectueux et naïf cri d'admiration, est restée jusqu'à présent inédite, comme celle, d'une si émouvante grandeur, que lui répondit Carpeaux.

Paris, le 30 août 1874.

Cher Maître,

« M. Carpeaux est le premier sculpteur du monde », voilà l'opinion de la jeunesse. Si cela peut apporter un adoucissement à vos amertumes, je vous la transmets avec bonheur.

Hier, nous avons vu, M. Chérier et moi, votre groupe placé. M. Chérier a été aussi enthousiasmé que moi et tous ceux qui étaient là. Et encore il n'est pas monté de sa sphère ni du cercle... Voilà un travail qui va encore rehausser votre mérite en lui donnant une nouvelle sanction. Ne vous plaignez pas, Maître : votre part, que Dieu vous a répartie, est belle. Les pauvres sculptures, groupes ou marbres, qui sont proches du vôtre, que vont-ils devenir? Pauvre Jouffroy ! Comme il doit être

à plaindre ! Dépêchez-vous de vous guérir pour en faire et en faire d'autres.

Ce bulletin de victoire où, dans la cordiale allégresse, rit un peu de malice populaire, nous ne le reproduisons que pour faire mieux encore apparaître, par la réponse de Carpeaux, l'élévation de pensée, la modestie de ce grand artiste, qu'on a trop souvent représenté comme un forcené fou d'orgueil, et aussi son désespoir...

Puys, ce 2 septembre 1874.

Mon cher Bernard,

Non, je ne suis pas *le premier sculpteur du monde.* Je ne suis qu'un observateur, un enfant de la nature. J'aime avec naïveté. Je crois de toute les forces de mon âme et j'adore avec recueillement tout ce qui s'élève vers Dieu. Or, la contemplation étant constante dans ma vie, mon enthousiasme, à la vue des différents caractères que nous offre la nature, me fait quelquefois exprimer la force, le mouvement, avec un peu plus d'expression que d'ordinaire. Ce n'est donc pas du génie, ni ce qui constitue le premier sculpteur du monde... Mes voisins vont me maudire. Je voudrais qu'ils en eussent l'occasion pour de semblables motifs. Mais, hélas ! je crois bien que tout est brisé. J'ai beau faire, je souffre cruellement jour et nuit et rien ne peut me soulager...

Si fraternel que lui soit le voisinage d'Alexandre Dumas, il commence à souffrir de l'humidité marine et des vents d'automne. Ou du moins il imagine que ses misères en sont accrues. Et, au lieu de

rentrer chez lui où tout est prêt pour l'accueillir et le soigner avec une patiente douceur, à nouveau il se réfugie chez son ami Bruno Chérier qui commence son portrait.

Là ses tortures s'avivent et deviennent incessantes. Il gémit et hurle. « Je ressemble à l'un des damnés de Dante ! » dit-il, un jour, épouvanté de sa pantelante misère. Et, le 28 novembre 1874, il écrit cette phrase tragique :

« Je ne suis qu'une brute par l'effet des douleurs. La maison de Chérier ressemble au Jardin des Plantes. On y entend des cris sauvages, la nuit. »

Ce sommet de détresse semble ennoblir encore sa sombre méditation. A l'une de ses élèves, Mlle Foivart, qui note ses paroles, il dit : « Vous parlez de ce que vous appelez mon génie ! Mais mon âme vaut mieux. Si vous saviez les délicatesses et les adorations que je portais en moi ! Ah ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas permis de jouir de mon âme et d'en faire jouir ! »

Juste à ce moment commence, enchevêtré à cette navrante histoire, un nouveau drame où grimace un peu de comique fort déplaisant.

XXXIII

Ancienne sociétaire du Théâtre-Français, Mlle Valérie, d'abord mariée à un M. Fould, assez vite disparu et dont elle avait eu deux enfants, était fort liée avec le prince Stirbey, fastueux Roumain, ami des arts, qui habitait Paris et qu'elle épousera plus tard, après la mort de Carpeaux. Belle, séduisante, de grande allure, ayant du prestige aux yeux de ce personnage, elle exerçait sur lui beaucoup d'influence.

Elle aimait la bonne sculpture et en faisait de très médiocre. Le buste qu'elle nous a laissé du prince Stirbey l'atteste indiscutablement. Malgré la pauvreté de son petit talent d'amateur, elle admirait l'art puissant et délicat de Carpeaux, sa force et sa grâce. Ce qui n'est pas sans surprendre. Peut-être n'aimait-elle son œuvre que parce que c'était celle du plus glorieux sculpteur du moment.

De son côté, amateur d'art ou du moins s'étant donné l'élégance d'en prendre la figure, le prince Stirbey, probablement sous l'influence de Mme Valérie, s'était engoué du talent de Carpeaux et récemment offert le marbre de *l'Amour blessé*.

Ayant vu Carpeaux se tordre de douleur chez Bruno Chérier, Mlle Valérie s'apitoie sur son sort et cherche le moyen d'adoucir ses souffrances, de mettre autour de cette longue et terrible agonie la beauté et la grâce de la nature, le confort d'un logis agréable, le bien-être du soleil, de la mer, des arbres.

Jolie pensée qui lui fait honneur. Peut-être aussi, à cette femme de théâtre, ne déplaisait-il pas de tenir dans la vie un beau rôle et de voir son nom favorablement associé à ce crépuscule tragique. Mais nous préférons ne donner à cette intervention que des causes généreuses.

Elle raconte au prince Stirbey ce qu'elle a vu, exprime si bien son émotion qu'elle la lui fait partager. Dans son élan d'admirative compassion — que nous voulons croire aussi sans arrière-pensée — le prince propose à Carpeaux, avec une courtoisie et une élégante largesse de grand seigneur, d'aller passer l'hiver et le printemps dans sa villa de Nice où son praticien Bernard et une garde-malade, Mlle Claudel, seront au service de sa souffrance et de ses moindres velléités de travail.

Plus tard, après les suprêmes péripéties du drame, tous les journaux s'extasieront — ce qui est un hommage naturel — sur ces délicatesses princières. Leur auteur acquerra pour l'histoire l'agréable renom de Mécène au cœur humain et généreux.

Mme Valérie-Fould et le prince Stirbey prennent Carpeaux tel qu'ils l'ont trouvé, tel que depuis

plusieurs mois il semble vouloir être, c'est-à-dire errant et solitaire. Ils ne se préoccupent pas de sa femme, de ses enfants, de son foyer. Sans doute estimèrent-ils qu'ils n'avaient pas à heurter les sentiments intimes de Carpeaux, à défendre contre lui des liens de famille qu'il a volontairement détendus sinon brisés.

Mais, puisqu'ils ne se souciaient que d'apaiser sa souffrance, peut-être, avant de le séparer plus complètement des siens, auraient-ils pu se demander si, pour un malade comme Carpeaux, la première condition du soulagement et du salut n'est pas de retrouver les soins familiaux. Et s'ils avaient eu cette pensée raisonnable, peut-être auraient-ils aperçu que la rupture récente n'était pas encore irrémédiable et leur influence, si puissante sur l'esprit de Carpeaux, eût-elle obtenu de sa faiblesse ombrageuse, irritée mais aisément convertible, qu'il se laissât accompagner par la plus douce et la plus tendre des gardes-malades, sa femme, et par ses enfants.

Quoi qu'il en soit, ravi et déjà calmé par l'espoir de transporter sous un autre ciel ses misères, Carpeaux accepte avec enthousiasme et gratitude cette attrayante proposition.

Et, le jour même où il part pour Nice en wagon-lit, il signe au prince Stirbey un reçu de six mille francs pour la vente, à lui faite, de tous ses précieux carnets de croquis gardés depuis sa jeunesse et

aux pages desquels se succèdent ses visions d'artiste. C'était le plus intime de lui-même. Il y tenait si fort que, sur la couverture de chacun d'eux, il prenait toujours soin d'inscrire cette recommandation. « En cas de perte, prière de rapporter ce carnet à M. Carpeaux. » Il les gardait empilés dans une malle portant son nom et sa changeante adresse, qu'il emmenait constamment avec lui jusqu'en ses plus brèves villégiatures.

Une bien faible somme pour un trésor de cette valeur, pour un tel répertoire d'idées et de formes, auquel Carpeaux semblait attaché plus qu'à tout ! Évidemment, même pour l'époque, ce n'était pas cher. Et le généreux prince faisait, comme l'on dit, une bonne affaire. Je m'empresse d'ajouter que ce n'était pas pour lui. C'est son excuse. Après la mort de Carpeaux, il donna tous ses carnets à nos musées. Tant mieux pour sa mémoire ! Car son prestige de Mécène eût souffert de cette vente trop certainement avantageuse, consentie en un pareil moment, par un homme torturé.

Voici donc Carpeaux installé dans le Midi, sous l'affectueuse garde de son praticien Bernard qui ne le quitte pas. Tous les jours, on le traîne jusqu'à la plage où, étendu sur un matelas que protège une tente, il regarde les jeux de la lumière et de l'ombre sur la fluidité rythmique de la mer, le passage des barques de pêche et l'architecture tendue de leurs voiles. Là il dessine et essaie d'oublier sa souffrance.

Sur le sable, en un éclairage qu'on règle à sa volonté par l'inclinaison de parasols, il travaille par intermittence à un *Saint Bernard prêchant la croisade*, qu'il esquisse pour le Panthéon, et à la maquette d'un monument pour l'empereur du Brésil, *Dom Pedro*. Son cerveau fiévreux est encore tout bouillonnant d'idées et d'images. Enfin, il dompte le mal qui continûment le dévore, pour mettre la main à sa suprême œuvre : son buste où, dans le visage ravagé, dans son profond regard de supplicié méditatif, il a mis toutes ses souffrances physiques, tout son tragique désespoir. C'est Bernard qui, sur les indications de Carpeaux, dégrossit le bloc, modèle les traits, de même que c'est lui qui, avec l'assentiment du « patron », le signera. Mais, si exténué et torturé que soit Carpeaux, il profite de la moindre accalmie pour se lever et, regardant en un miroir sa maigreur convulsive et ses yeux de martyr, pour mettre dans ce buste les accents qui en font un chef-d'œuvre pathétique et poignant. Il porte la marque du maître et on y a toujours reconnu sa vision et sa main.

Au Salon de 1875, ce demi-mort, pantelant de douleur, faisait encore grande figure de vivant. On y admire ses bustes, depuis longtemps commencés, de Mme Alexandre Dumas, de son ami Bruno Chérier. Moins heureux, ce peintre s'y voit refuser un portrait de Carpeaux au travail. Le sculpteur en a de la colère. Il console Chérier en lui disant que,

tenaces en leur hostilité, certains membres de l'Institut et du jury ont saisi, avec une joie sournoise, cette occasion de l'atteindre indirectement.

Et, s'élevant aux plus nobles pensées, il récompense Bruno Chérier en lui adressant ces fières exhortations qui sont comme un testament artistique :

Que la nature soit ton guide, lui écrit-il. Vis avec elle. Étudie-la sans cesse. Pas un coup de crayon, pas un coup de pinceau sans l'avoir sous les yeux. Elle seule donne la vie. Ce mystère que l'Institut ne peut pas pénétrer te sera révélé par le mouvement dans les contours comme dans les lignes.

Hélas ! au cours de ce printemps de 1875, il n'est pas toujours aussi bien inspiré. La séparation d'avec sa famille l'indispose contre elle davantage encore. A son sujet, ses phobies et ses hallucinations s'aggravent. Comme personne n'est là pour anéantir ses chimères, de plus en plus il s'enfonce dans l'injustice, la rancune et la méfiance. Il se laisse entraîner à des actes qu'on regrette pour sa mémoire. J'aime mieux ne pas croire que Mme Valérie-Fould et le prince Stirbey les ont conseillés. C'est déjà trop que celui-ci les ait approuvés et les ait rendus possibles en s'y associant. Car ils avaient pour résultat de déposséder Mme Carpeaux et ses enfants de leur patrimoine, de jeter le discrédit sur les travaux habituels de l'atelier.

Le 2 mars, il signe au prince Stirbey une procu-

ration générale pour régir ses affaires. Le 21 avril, enfreignant la loi, il lui abandonne sa maison d'Auteuil et la pleine propriété de son œuvre artistique. Au début de juin, il écrit — sous la dictée de quel inspirateur néfaste? — une terrible lettre où, se ruinant lui-même avec ses enfants, à l'avance il désavoue tout ce qui sortira de son atelier. Pour défendre l'avenir de ses petits, Mme Carpeaux se voit contrainte à la séparation de biens qui a pour avantage et garantie de faire désigner le scrupuleux avoué Nicquevert comme administrateur-séquestre. Enfin, sous la même inspiration diabolique, quelqu'un qui, évidemment, se croit sûr de l'assentiment de Carpeaux, dérobe tous les poinçons de l'atelier qui attestent l'authenticité des œuvres. Et ils ne sont rendus que sous la menace de visites domiciliaires, de poursuites correctionnelles.

De là, dans le monde des amateurs troublés, une assez longue suspicion sur certaines œuvres exécutées dans cet atelier, et dont plus tard les héritiers de Carpeaux n'auront définitivement raison — particulièrement pour le prodige du groupe de *la Danse* en terre cuite, tour de force du merveilleux technicien que fut Carpeaux — qu'en multipliant les écrits et les preuves.

Or rien n'était plus injustifié et déraisonnable que ce désaveu. Lors de son premier séjour à Londres, en 1871, Carpeaux — qui pourtant était fondé à se méfier de son frère Émile — avait eu l'imprudence

de le mettre à la tête de son atelier. Et quand ses malversations le forcèrent à l'en chasser, il en donna la direction à l'un de ses collaborateurs qu'il avait lui-même formé, M. Cyrille Lamy, praticien expérimenté, qui, depuis cette époque, en parfait accord avec Carpeaux et selon ses directions, s'en occupait seul.

Qui donc avait intérêt à se saisir de cette gestion fructueuse?

Dans les ténèbres on entend crisser sur le sable les griffes des bêtes de proie qui rôdent autour de cette agonie et l'on voit les lueurs de leurs yeux avides.

XXXIV

C'est au cours de ce même mois de juin que, le Midi étant devenu trop chaud pour ce spectre décharné et torturé, le prince Stirbey continue à Carpeaux son hospitalité dans une petite maison de Courbevoie qui attenait à son château de Béconles-Bruyères. Elle n'en était séparée que par le parc où, chaque jour, on transporte l'artiste.

Il y vit dans la paix et la fraîcheur des arbres. Sur les terrasses, il avait de Paris, des eaux, et des ombrages de sa banlieue, une vision splendide. Mais pouvait-il beaucoup en jouir l'homme qui, à ce même moment, jetait cette plainte sous une forme effroyablement pittoresque : « *Les douleurs me font danser la Carmagnole nuit et jour.* »

Pourtant, à travers le martyre qui lui arrache des cris, il conserve intactes sa piété et sa ferveur d'artiste. On sait son culte pour Michel-Ange. Il l'admirait comme le plus haut de ses maîtres. Cette année-là, l'Italie fêtait son quatrième centenaire et, l'ayant appris, Carpeaux avait formé le projet d'y assister, de faire le pèlerinage de son œuvre et de son tombeau. Hélas ! trahi par ses forces, ravagé

par la souffrance, il n'y pouvait plus songer.

Mais, tout beuglant qu'il soit de douleur, il n'oublie pas la date de la cérémonie.

Le jour venu, il se fait traîner dans le parc du château de Bécon où, sur une pelouse, entre de beaux arbres, se dressait une statue de Michel-Ange sculptant une figure de satyre. Carpeaux tient une gerbe de fleurs entre ses mains amaigries. On approche sa petite voiture le plus près possible de ce groupe. Il est seul avec une nouvelle garde-malade qui l'y a conduit. Ce n'est pas pour la galerie qu'il inflige à sa misère ce douloureux effort. Il ne fut jamais homme à jouer la comédie. Et d'ailleurs, est-ce aux portes du tombeau qu'on pense à prendre des attitudes? Sincère, enthousiaste et passionné comme toujours, il obéit à un élan de son cœur. Michel-Ange est le puissant créateur de formes pathétiques qui l'a le plus ému et duquel il a le plus appris. Alors, humble disciple dans sa gloire de grand artiste en train de mourir, il vient, solitairement et pieusement, lui apporter l'hommage de son admiration.

En Italie, au même moment, la voix des cloches s'élève sous le resplendissant azur, le canon tonne, des cortèges s'avancent et des drapeaux frissonnent au son des fanfares, des harangues font jaillir l'acclamation de la foule.

Ici, dans ce fin et doux paysage de l'Ile-de-France, un homme jeune encore mais amenuisé et

tordu par le mal, est tout seul devant cette statue de Michel-Ange enfouie dans le mystère d'un parc. Le limpide ciel d'été est en fête. Dans les hauts feuillages frémissants et sonores les oiseaux chantent un concert d'allégresse.

Appuyé sur ses béquilles, retenant la plainte aiguë que chaque pas lui arracherait s'il n'avait le stoïcisme de dominer sa torture, Carpeaux s'avance, se redresse devant l'image de Michel-Ange, darde sur elle un profond regard d'amour et de respect, en fait lentement le tour, étale sur son socle les fleurs qu'il a dans les bras. Haletant de l'effort qu'il vient d'accomplir, il se recueille, embrasse d'un suprême coup d'œil ce coin de parc illuminé d'un grand souvenir et semble apporter à Michel-Ange l'hommage de sa souffrance.

Personne n'assiste à la scène. Le décor est vide. Mais, pour le silencieux officiant de ce culte à Michel-Ange, le soleil de cette matinée radieuse joue sur les visages expressifs, les formes puissantes de toutes les statues du génial ciseleur de vie, que la mémoire enfiévrée de Carpeaux voit présentes sur les pelouses, parmi les massifs de roses.

Épuisé, parcouru de douleurs fulgurantes, il s'abat dans sa voiturette et, disant adieu à ce beau paysage, à ses visions exaltantes, la flamme de son magnifique regard voilée de larmes, il se laisse ramener à sa chambre de torture.

Quel contraste entre la noblesse de son âme

d'artiste et la faiblesse tracassière de l'homme !

A peine de retour dans la région parisienne, il a été ressaisi par ses parents qui, aux aguets, font le vide autour de lui, attisent ses méfiances et ses rancœurs, lui suggèrent les décisions insultantes. Non contents de s'être imposés à lui, ils veillent à ce que sa femme ne parvienne pas jusqu'à son chevet. Boulogne n'est pas loin de Courbevoie et, pour écarter Mme Carpeaux, ils trouvent des ruses et des perfidies diaboliques. Le prince Stirbey et Mme Valérie-Fould se fussent honorés en ne les favorisant pas.

Naturellement, dès que Mme Carpeaux avait connu le nouveau refuge de son mari, elle s'était empressée d'offrir à nouveau ses soins dans la maison familiale d'Auteuil, tout au moins de demander à le revoir et à lui conduire ses enfants.

Méchamment, à ce père qui aime ses trois petits sans établir de distinction entre eux, on fait répondre qu'il ne recevra sa femme qu'accompagnée de son seul fils aîné.

C'était l'injurieuse et précise aggravation des hantises jalouses que, dans leur haine contre « la vicomtesse », ses parents avaient suggérées jadis à son cerveau en délire et dont, apaisé par le travail et par la tendresse de son foyer, il s'était guéri. Bien entendu, si vif que fût son chagrin, Mme Carpeaux, révoltée s'y refuse. Pouvait-elle, sans recon-

naître le bien-fondé de telles insinuations, accepter ces conditions offensantes?

Son caractère, son affectueux dévouement, toute sa vie protestaient, dès cette époque, contre ces perfidies. Après la mort de Carpeaux, la fierté endolorie de sa solitude prouve mieux encore, s'il est possible, la qualité de son âme. Jeune veuve de vingt-sept ans, avec le charme de sa beauté douce et pure, elle donne tout son amour à ses enfants qu'elle élève dans le culte de leur père. Elle se consacre à la défense de sa mémoire, de son œuvre, qu'il aurait lui-même discréditée par les impulsions maladives de ces derniers mois si sa gloire avait pu s'obscurcir. Pour rester plus entièrement fidèle au souvenir de l'artiste de génie dont elle fut l'épouse, et pour mieux se consacrer à l'éducation des trois enfants qu'elle en eut, elle résiste à l'attrait d'un mariage fort honorable et tentant pour toute autre, que lui proposa, avec l'assentiment de son père et de ses frères, un homme du milieu où elle est née, le général baron Aymar.

Quelques années plus tard, rendant hommage à la dignité de cette femme, de cette mère noblement courageuse, son père, le général de Montfort, qui ne cessa de l'assister d'une affection vigilante, écrivit dans son testament :

« Quand je ne serai plus, je veux que mes fils me remplacent en toutes choses près de leur sœur si cruellement éprouvée, si méritante, si dévouée ;

je veux qu'ils veillent sur elle, qu'ils la soutiennent de tous leurs moyens et la protègent de tout leur pouvoir en mémoire de leur sainte mère et de moi... »

Suprême pensée, solennelle recommandation qui jugent une âme et une existence !

*
* *

Cependant les progrès de la maladie de Carpeaux s'accélèrent. On chuchote à Paris qu'il est perdu et même que sa fin est prochaine. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Wallon, compatriote du sculpteur lui apporte la rosette de la Légion d'honneur. Mais, avant de venir la lui remettre sur son lit de souffrance, il l'annonce au prince Stirbey à qui ses attentions pour Carpeaux ont décidément valu le prestige d'un protecteur éclairé et généreux.

L'histoire de la vie sprituelle de Carpeaux exige qu'on sache dans quelles conditions de temps et de lieu le grand seigneur roumain lui fit part de cet hommage.

On a vu que, élevé chrétiennement, Carpeaux eut toujours des sentiments religieux très vifs dans son enfance et sa jeunesse. Ils persisteront, peut-être assoupis à certaines époques par l'obsession du travail et l'âpreté de la lutte, jusqu'en sa maturité.

J'ai montré aussi comment, à la moindre circonstance propice, ils se réveillaient en son cœur et affluaient sans cesse dans son langage.

Jeune, il avait voulu se faire prêtre ou moine et, toute sa vie, il a gardé une âme idéaliste, fervente, héroïque, d'apôtre. Sur le point d'entrer à l'atelier de Rude, qu'il admirait tant, on le voit se flageller la poitrine avec ses souliers ferrés. Il va prier dans les églises au moment de monter en loge pour le prix de Rome. Dans une maison amie, on disait de lui : « Il est enragé de catholicisme. » Plus tard, une personne qui était venue le voir lui fait à brûle-pourpoint cette profession d'athéisme : « Moi, je n'ai aucune croyance. » Et Carpeaux de lui répondre avec une certitude heureuse : « Eh bien, je ne pense pas comme vous, je crois. Et, cette croyance, c'est ma force ! » Un jour, beaucoup plus avant dans la vie de Carpeaux, quelqu'un lui contait la réplique d'Arago à l'un de ses confrères de l'Institut qui l'accusait d'irréligion : « Qui plus que nous vit près de Dieu? » repartit Arago. Aussitôt Carpeaux d'ajouter avec conviction : « Mais, moi aussi j'ai vécu dans le sein de Dieu ! Dans mon art, qu'ai-je fait sinon de chercher sa vérité? » Et dès 1867, il disait à l'un de ses élèves : « Si jamais je suis malade, n'oublie pas d'aller chercher un prêtre. » On sait aussi que la souffrance et l'idée de la mort — qu'il voyait venir — l'avaient de nouveau incliné vers les lectures et les méditations reli-

gieuses. C'est ainsi que, à Courbevoie, il lisait les *Confessions* de saint Augustin.

En vue d'une plus flatteuse mise en scène de cette agonie, on a prétendu que, sous la salutaire influence de Mme Valérie-Fould et du prince Stirbey, ce croyant de toujours s'était converti ! Et, ajoutant au zèle persuasif des convertisseurs le pittoresque d'une anecdote touchante, on a dit encore que si Carpeaux a reçu la communion, c'est parce qu'il y fut entraîné par l'exemple et par le charme de Mlle Consuelo Fould, fille de Mme Valérie-Fould, et filleule du prince Stirbey qui, première communiante du dernier printemps, renouvelait de mois en mois cet acte de piété fervente.

Il est possible que Carpeaux, ami des enfants et sensible à leur grâce, ait voulu cette fraîcheur d'innocence près de son agenouillement. Il est même certain que, en l'église de Bécon-les-Bruyères, le grand sculpteur communia à côté de la fille de ses hôtes. Spectacle émouvant, certes, mais pour lequel il ne semble pas de bon goût d'avoir fait tant de publicité. Il est non moins sûr que Carpeaux, dont l'âme profondément imprégnée de sentiments religieux et préoccupée de l'infini, n'avait pas fait appeler un prêtre pour se confesser à lui sans des raisons plus fortes que la gentille pureté d'une fillette de onze ans.

C'est à la minute même où l'on partait pour l'église qu'un serviteur remit au prince Stirbey la

lettre du ministre lui faisant connaître la promotion de Carpeaux dans la Légion d'honneur. Et le prince se donna tout de suite la joie d'annoncer au sculpteur sa rosette.

— Ainsi c'est le Bon Dieu qui en aura l'étrenne ! répondit Carpeaux avec une joviale et sereine piété.

Le mal qui le rongeait ne pouvait qu'empirer. De jour en jour, il devient plus menaçant. Le sculpteur n'est que l'ombre de lui-même. Bientôt il ne peut plus bouger. Il hurle comme on respire.

Le 29 septembre, spontanément, sans avoir besoin d'être stimulé par la gracieuse ferveur d'une néophyte, il demande un prêtre. Bien que gardant au cœur un frêle espoir de guérison, — certaines de ses paroles vont le montrer, — il veut se confesser et recevoir l'Extrême-Onction.

Lorsque, porteur du viatique, le prêtre arrive, Carpeaux est étendu sur la terrasse. Les domestiques approchent une table sur laquelle on place un crucifix. Le moribond s'aperçoit que, sans doute pour ne pas l'attrister d'une impression trop forte, le prêtre n'a pas enlevé la douillette qui cache son surplis. Avec la plus grande sérénité il le prie de s'en dévêtir.

Puis il demande le crucifix pour l'embrasser. On l'approche de ses lèvres. Mais, au moment où elles allaient l'atteindre, son regard s'abaisse sur le Christ. Il aperçoit la fâcheuse banalité de l'image

rédemptrice. Il s'en empare et l'écarte pour mieux la contempler.

A cette minute suprême, malgré sa contrition sincère et son élan vers Dieu, malgré la foi qui l'illumine, l'artiste l'emporte sur l'homme, sur le chrétien.

Dans un accent de tristesse et de reproche :

— Comme ils t'ont arrangé ! dit-il au Christ avec honte.

Se reprenant à respirer, il a l'énergie de promettre une réparation :

— Ah ! si je reviens à la santé, je vous ferai un Christ qui sera mieux que celui-là. Et ce ne sera pas difficile !

Puis il domine son malaise d'artiste pour ne plus être qu'un croyant :

— Enfin ! ajoute-t-il, c'est tout de même l'image du Bon Dieu.

Portant le crucifix à ses lèvres, à plusieurs reprises il le baise pieusement.

Et c'est avec la plus sereine ferveur que, le regard brillant de foi, il reçoit l'Extrême-Onction.

Voici le portrait fait par l'un de ses derniers visiteurs, M. F. Sampieri, au lendemain même de la terrifiante vision qu'il eut de lui. C'est par Jules Claretie que nous en avons eu connaissance :

Carpeaux était étendu dans son logis sur un tas de chiffons, et là, couché sur ces guenilles, défiguré, deminu, il agonisait littéralement. Lorsque celui dont je

tiens ces détails pénétra auprès de lui, l'auteur admirable d'*Ugolin et ses fils* était comme accablé de torpeur et, les paupières à demi baissées, plongé dans une sorte d'état comateux. Auprès de lui, comme deux gardiens, se tenaient deux façons de paysans du Nord, un peu farouches, sa mère et son père. La maladie cruelle avait rendu méconnaissable le visage si animé jadis de Carpeaux. Il était réduit au volume d'une tête d'enfant, et les joues, la bouche, le menton disparaissaient sous une barbe grise. Un vieillard ! Et cet homme n'avait pas quarante-sept ans !

Le côté gauche de ce corps maigre était couvert de linges amoncelés et paraissait effroyablement gonflé, tandis que de la manche droite sortait, nu tout entier, un bras décharné dont la couleur était jaune d'or ; un bras momifié et doré. Il y avait de quoi reculer d'effroi devant ce grand homme torturé comme Job.

Au bruit que fit celui qui entrait, Carpeaux leva les paupières et reconnut le visiteur. « Ah ! c'est vous ! » La voix était faible, basse, à peine perceptible. Un souffle de mourant.

Carpeaux, cependant, leva lentement le bras, tendit sa main droite, et celui qui la serra eut la sensation affreuse de toucher quelque chose comme un os qui brûlerait.

Il était si rongé par le mal que, inerte et défaillant, il ne pouvait plus que mourir.

Le 12 octobre 1875, le lendemain de cette suprême apparition de Carpeaux, encore vivant mais déjà spectral, le grand sculpteur, qui avait tant vibré, travaillé, souffert, s'éteint. On l'entend qui, à mi-voix, pour lui-même, exprime le regret —

certes injuste — de ne pas s'être entièrement réalisé :

« J'ai le mouvement, la vie... J'aurais atteint la grandeur, la noblesse... Je le sens ! »

Gœthe mourant avait murmuré dans un dernier souffle : « De la lumière ! Toujours plus de lumière ! »

Carpeaux gémit quelques plaintes déchirantes dans le halètement desquelles les témoins discernent ces mots qui furent son constant acte de foi :

« La vie ! La vie ! »

Et le jour même, sa femme, écartée de ses souffrances, de son agonie, de son lit de mort, dut revendiquer judiciairement pour elle et pour ses enfants, le droit de pleurer sur son cercueil.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

EN DEHORS DES LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS ET DES ARTICLES DE REVUES ET JOURNAUX CONSACRÉS A CARPEAUX PENDANT SA VIE ET DEPUIS SA MORT

1875. — Jules Claretie, *J.-B. Carpeaux*, 1827-1875. (Paris, Librairie illustrée, in-32). Articles de *l'Éclair* du 30 mars et 1er avril 1894, et dans *le Temps* du 11 novembre 1910.

1877 et 1881. — *Almanach de Valenciennes.*

1880. — Ernest Chesneau, *le Statuaire J.-B. Carpeaux, sa vie, son œuvre* (Quantin).

1882. — Paul Foucart, *Catalogue du Musée Carpeaux à Valenciennes.*

1886. — Albert Wolff, *la Capitale de l'Art* (*Victor Havard*).

1894 et 1906. — Maurice Guillemot. Préface du *Catalogue de l'Exposition Carpeaux à l'École des Beaux-Arts* (mai 1894) et Préface du *Catalogue de la vente Carpeaux* (tableaux et dessins, décembre 1906).

1899. — Charles Carpeaux, *la Galerie Carpeaux*, 1re série (Ollendorff).

1906. — Léon Riotor, *Carpeaux* (Collection des *Grands artistes*, H. Laurens).

1907. — Édouard Sarradin, préface du catalogue de *la Rétrospective Carpeaux*, au Salon d'Automne.

1910. — Florian Parmentier, *Carpeaux* (collection des *Célébrités d'hier*).

Loys Delteil, *le Peintre-Graveur illustré*, tome VI, *Rude, Barye, Carpeaux, Rodin* (in-folio).

1913. — Florian Parmentier, *Carpeaux* (Michaud).

Paul Vitry, Jean Laran et Georges Le Bas, *l'Art de notre temps, Carpeaux* (Lévy, s. d.).

1913. — Victor Margueritte, Préfaces des *Catalogues* des deux ventes de l'atelier Carpeaux (mai et décembre 1913).

Victor Margueritte. *Carpeaux*, 1827-1875 (Paul Iribe).

1921. — André M. de Poncheville, *Carpeaux inconnu ou la Tradition recueillie* (Paris et Bruxelles, G. Van Oest).

1925. — André M. de Poncheville, *Carpeaux* (collection *Art et Esthétique*, Alcan).

1927. — Mme Clément-Carpeaux, préface du nouveau catalogue du musée de Valenciennes.

1928. — Édouard Sarradin, *Carpeaux* (librairie Rieder).

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37090.

OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

— Novembre 1928 —

1. — **La prodigieuse Vie d'Honoré de Balzac**, par René Benjamin.
2. — **La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud**, par Jean-Marie Carré.
3. — **La Vie paresseuse de Rivarol**, par Louis Latzarus.
4. — **Le Roman de François Villon**, par Francis Carco.
5. — **La Vie raisonnable de Descartes**, par Louis Dimier.
6. — **La Vie douloureuse de Charles Baudelaire**, par François Porché.
7. — **La Véridique Aventure de Christophe Colomb**, par Marius André.
8. — **Mon ami Robespierre**, par Henri Béraud.
9. — **La très curieuse Vie de Law, aventurier honnête homme**, par Georges Oudard.
10. — **La Vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française**, par L. Dumont-Wilden.
11. — **La Vie gaillarde et sage de Montaigne**, par André Lamandé.
12. — **La Destinée du comte Alfred de Vigny**, par Paul Brach.
13. — **La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin**, par Victor Giraud.
14. — **La Vie orageuse de Mirabeau**, par Henry de Jouvenel.
15. — **La Vie de Jean Racine**, par François Mauriac.
16. — **La Vie turbulente de Camille Desmoulins**, par Raoul Arnaud.
17. — **Monsieur Vincent, aumônier des galères**, par Henri Lavedan, de l'Académie française.
18. — **La Vie de Manet**, par Albert Flament.
19. — **La Vie harmonieuse de Mistral**, par Marius André.
20. — **La Vie glorieuse de Victor Hugo**, par Raymond Escholier.
21. — **La Double vie de Gérard de Nerval**, par René Bizet.

OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01717 0271

DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

12. — *La destinée du comte Alfred de Vigny*
par Paul Brach

13. — *La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*
par Victor Giraud

14. — *La vie orageuse de Mirabeau*
par Henry de Jouvenel

15. — *La vie de Jean Racine*
par François Mauriac

16. — *La vie turbulente de Camille Desmoulins*
par Raoul Arnaud

17. — *Monsieur Vincent, aumônier des galères*
par Henri Lavedan, de l'Académie française

18. — *La vie de Manet*
par Albert Flament

19. — *La vie harmonieuse de Mistral*
par Marius André

20. — *La vie glorieuse de Victor Hugo.*
par Raymond Escholier

21. — *La double vie de Gérard de Nerval*
par René Bizet

A PARAITRE :

La Vie de Mahomet
par Émile Dermenghem